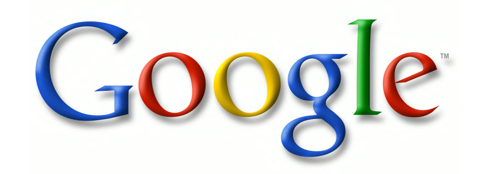

Google



Œuvres poétiques, revues et recueillies par M.P.J.J. Boudet

Pierre Verny


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG
VE
RI
TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE

OEUVRES

POÉTIQUES

DE

M. P. VERNY.

IMPRIMERIE DE THIBAUD-LANDRIOT,
CLERMONT-FERRAND.

Se trouve,

A RIOM, chez THIBAUD, imprimeur-libraire;
A CLERMONT, chez THIBAUD-LANDRIOT, imp. du Roi.



Ô Muses si vous gardez quelque chose aux humains
Qui, sans les profaner, ont connu vos mystères,
Que le nom de Verny sur vos feuilles légères
Soit inscrit de vos mains!

P. J. J. B.

Lith. de Thibaud-Landriot. Delorieux.

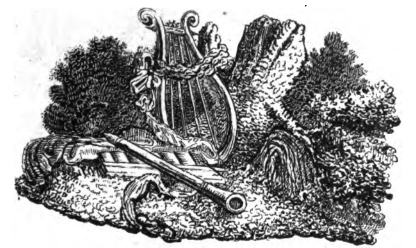


Revues et recueillies

par

M. P. J. J. Bouder,

Neveu de l'Auteur.



Marchais F.t

Lith. de Thibaud-Landriot.

à Paris,

chez Ladvocat, libraire, au Palais royal.

MDCCCXXVI.

AVERTISSEMENT.

C'est pour la première fois que les Œuvres poétiques de M. Verny sont réunies en corps d'ouvrage. Les productions légères qui font partie de ce recueil n'ont pas été mises, pour la plupart, sous les yeux du public. Elles nous ont paru dignes de mêler l'attrait de la curiosité au sentiment du souvenir pour celles qui les avaient précédées, et qui ont elles-mêmes été revues depuis, conformément aux intentions de l'auteur. Nous aurons rempli un double

vœu si son ombre sourit à l'accomplissement d'un legs pieux, et si les hommes de goût acceptent comme un présent l'ouvrage que nous leur offrons.



NOTICE

SUR L'AUTEUR.

NOTICE

SUR L'AUTEUR.

M. Pierre VERNY, né à Riom, en 1762, d'une famille honorable *, était un de ces hommes de goût, qui recherchent dans les

* P. Verny descend, du côté paternel, d'une famille notable, originaire de la ville d'Evaux, et du côté maternel, de la famille Dutour, qui a compté, parmi ses membres, un homme très-distingué par l'heureux accord des lumières et des vertus; membre correspondant de l'académie des sciences, où plusieurs de ses mémoires sur la physique avaient été couronnés, et dont l'un partagea le prix avec ceux des Euler et des Bernoulli, il était, de plus, d'une piété exemplaire, et on lui doit la *Concordance des quatre évangélistes.*

douceurs du commerce des lettres les compensations d'une santé débile. Son père, qui a laissé, comme homme privé et comme homme public, une mémoire vénérée, le destina d'abord à l'étude des lois; mais, soit qu'il fût appelé par vocation à l'état ecclésiastique, soit que l'éloquence sacrée lui parût offrir plus d'analogie avec la littérature, il fit sa théologie au séminaire de Clermont, en 1783. Une maladie grave, qu'il essuya au moment d'entrer dans les ordres, vint lui fermer une carrière qui a ses mérites et ses honneurs, lorsqu'elle est dignement parcourue; mais elle le protégea du moins contre les orages de la révolution.

C'est alors que, ramené aux lettres par sentiment et par besoin, il offrit son premier hommage à Virgile, en traduisant en vers le *Quatrième livre de l'Énéide*, que nous ne

connaissions encore, dans notre langue, que par la prose de l'abbé Desfontaines. Cette traduction, publiée en 1797, est aussi correcte qu'élégante, et semble avoir été faite sans effort. Si l'on n'y trouve point, comme dans une autre plus célèbre, cette poésie d'expression et d'image, qui fait la pompe du style descriptif, on y trouve de la grâce, de la couleur et du sentiment, sans envie de briller et sans abus des antithèses. Les amis de l'auteur, parmi lesquels il comptait des juges éclairés, lui donnèrent leur suffrage et se plurent à lui en concilier* : s'ils eurent

* Il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler ici que M. Delille lui-même s'est trouvé du nombre des Aristarques de l'auteur. Un exemplaire de la traduction de notre poëte lui fut remis par M. le baron G***, membre du corps législatif : invité, au bout de quelques jours, à dire ce qu'il en pensait, l'illustre académicien répondit

quelque chose à regretter, c'est seulement qu'il ne fût pas sur un plus grand théâtre, pour mettre au jour et développer un talent qui, sans parler du mérite de la difficulté vaincue en traduisant Virgile, semblait, dans la peinture des Amours de Didon, rappeler la manière de Colardeau, dans sa charmante Héroïde d'Héloïse.

Le regret qu'éprouvait l'auteur de voir que la subversion des principes moraux de la société avait entraîné la décadence des saines doctrines littéraires, lui inspira le

« qu'il la trouvait bien, très-bien, surtout pour la province. » Cet éloge de conversation disait quelque chose dans la bouche de M Delille, qui travaillait lui-même, en ce moment, à sa traduction de l'Enéide. Il dira bien plus, s'il nous est permis de le prendre pour un aveu de ce naturel sans simplicité, de cette élégance sans affectation, et de cette heureuse chaleur qui part de l'âme; dons précieux que l'art cherche souvent et ne trouve pas toujours.

désir de les consacrer de nouveau par une sorte d'inauguration de nos chefs-d'œuvre classiques, au moment où une politique moins ombrageuse et plus éclairée, annonçait elle-même sa tendance à en favoriser le triomphe. *L'Essai sur l'art dramatique et sur le goût*, qui parut en 1801, démontra en beaux vers et en vers judicieux, que le génie est le guide des mœurs, et qu'il a pour appui cette beauté originelle qui se sent mieux, il est vrai, qu'elle ne se définit, mais qui préside à tous les bons ouvrages, parce qu'elle se compose d'une qualité de l'esprit et d'un sentiment du cœur. On remarqua que l'invocation au Dieu du goût, qui termine le poëme, est une idée heureuse et le chant d'une Muse aimable. Depuis, les vœux de l'auteur en faveur des lettres ont été remplis : plus d'un genre a été exploré; et si

sa galerie poétique n'est pas elle-même aujourd'hui à l'abri de toute comparaison, elle joindra toujours au mérite d'une utile antériorité, celui de la justesse des tableaux et de la facilité du trait.

Ce fut le même désir d'être utile, l'intention non moins louable de prouver que le cynisme des productions de l'esprit accuse le goût littéraire du siècle qui les voit naître, qui porta l'auteur à traiter un sujet dont le premier écueil était dans son titre, en composant la *Satire des Romans du jour* *. Celui qui avait éloquemment parlé le langage des passions, ne crut pas se démentir en disant que le sentiment cesse où commence le vice, et que le goût se perd où la pudeur ne rougit plus. Sous ce point de vue philosophique,

* 1802.

l'auteur n'eut besoin que de corriger la raison par la grâce, pour se faire pardonner la témérité d'avoir plaidé en moraliste une cause délicate, au tribunal de la classe la plus sensible des lecteurs.

M. Verny, en reportant son culte aux anciens, retrouva le type des sentimens que l'on peut avouer, parce qu'ils sont épurés par l'inspiration du génie. Il appartenait à l'ami de Virgile d'être celui de Tibulle. Aussi tailla-t-il heureusement ses crayons pour reproduire ces belles élégies, où le poëte Romain se montre aussi harmonieux que tendre, aussi passionné que délicat. Elles ont tenté la Muse de plus d'un écrivain distingué; mais, telle est la perfection du texte, que le traducteur ou plutôt l'imitateur est heureux d'avoir coloré ses vers d'une teinte de sensibilité, de chaleur et d'aisance. S'il

n'en a traduit que deux, c'est sans doute qu'il a reculé devant les grâces trop licencieuses des autres ; et cependant, à ne considérer que la peinture des Champs-Élysées et de ce temple de Cypris, où la délicatesse de l'expression fait la décence de la volupté, on regrettera peut-être que le poëte se soit fait scrupule de demander plus souvent des inspirations à son modèle.

Des élégies originales sont aussi sorties de sa plume, et son style s'y retrouve toujours noble, touchant et pur. Il en est une* dont les vers sont des larmes sur la mort prématurée d'une femme douée d'un esprit aimable et d'un cœur bienfaisant. Un hommage non moins digne de sa muse, celui du poëte à l'homme de bien, semble, sous la forme de l'inscription** élé-

* Elégie, page 120.

** Inscription, page 137.

giaque ; changer en burin le crayon de la poésie, pour tracer l'éloge de l'illustration et de la vertu. L'élégie pastorale et l'idylle ont à leur tour reçu son tribut, et s'offrent comme des imitations de Théocrite et de Gessner.

L'amour de la nature, cette vocation ordinaire des âmes tendres, a inspiré à l'auteur plusieurs épîtres descriptives et morales, telles que l'Épître *à MM. de Bellenave et de Salvert*, sur les agrémens de la campagne, où la richesse des images ne le cède qu'à la vérité du tableau ; *à mon frère*, sur ses essais agricoles, qui réunit, dans un cadre de peu d'étendue, les plus heureux détails de la poésie géorgique. Une autre *à ma sœur*, dans le cours d'une convalescence, conserve l'empreinte du naturel orné de Gresset. L'Épître sur la bienveillance qui doit régner entre les *hommes de lettres*, vertu si vantée et

trop peu suivie, est du genre de l'Épître *aux médecins*, qui, tracée d'une main malade, appelle le besoin de la conviction sur la puissance de l'art. Quelques-unes d'un style plus léger, mais non moins délicat, comme l'Épître *à M. de Barante*, en forme de requête pour des fermiers malheureux, attestent l'heureux accord de ses sentimens et de son goût. Enfin, de charmantes fugitives dont la facilité et la grâce font le prix, et parmi lesquelles nous aimons à citer la *Description d'Enval* *, tableau harmonieux et pittoresque, où le contraste de la nature

* Le poëte avait trempé ses pinceaux, pour cette description, avec d'autant plus de complaisance, que M. Favard d'Enval, son parent, et qui aimait également sa personne et ses talens, habitait alors le Tusculum de son adoption, et venait s'y délasser des fonctions aussi dignement qu'éloquemment remplies de procureur général.

sauvage et de la nature cultivée demandait l'application du précepte d'Horace : *Ut pictura poësis*, achèvent de composer la guirlande poétique de l'auteur.

Trop affecté, peut-être, nous l'avouerons, des fréquentes vicissitudes de sa santé, notre poëte écrivait moins pour la gloire que pour lui-même; mais les fleurs naturelles qui s'élèvent sur sa tombe, sont aussi les titres qui le recommandent au souvenir; ces titres précieux pour l'homme de goût, qui estime mieux, selon l'expression d'un illustre écrivain, de petites pièces faites de verve, que beaucoup d'assez longs poëmes, sont modestes comme l'étaient ses qualités privées. Celui qu'il avait admis à son intimité littéraire, et auquel il a laissé le soin de sa mémoire, sait combien il joignait à un cœur sensible, un esprit vif et un caractère poli.

Facile à s'émouvoir sur une dissertation de son goût, souvent un trait de critique, une saillie d'imagination, la naïveté ou la malice de Lafontaine, venaient modifier ses habitudes mélancoliques et rêveuses, auxquelles les sciences philosophiques, politiques et morales, qui rentraient dans le cercle de ses affections, avaient aussi quelque part. Si leur étude spéculative a dérobé à la poésie bien des momens, on peut dire que les principes généreux qu'il y puisait, et qui l'ont toujours fait chérir et estimer dans un cercle choisi d'hommes recommandables, ont, plus d'une fois, démenti l'idée de misantropie qui s'attache dans le monde à la vie retirée, et que, ami des hommes comme des lumières, moins il prenait en apparence de part à leurs passions, plus il faisait de vœux pour leur bonheur.

P. J. J. Boudet.

LES AMOURS
DE DIDON,
OU
LE QUATRIEME LIVRE
DE
L'ÉNÉIDE.

LES AMOURS
DE DIDON,
OU
LE QUATRIÈME LIVRE
DE
L'ÉNÉIDE.

Improbe amor, quid non mortalia pectora cogis!
VIRG. ÉN. LIB. IV.

D'UN feu déjà brûlant Didon cachant la flamme,
S'enivrait du poison qui coulait dans son âme.
Énée et ses discours, sa grâce, sa valeur,
Poursuivent son sommeil et vivent dans son cœur.
Les légères vapeurs de l'ombre humide encore
Luttaient contre les feux de la première aurore,

Lorsque la Reine, en proie à son aveugle ardeur,
Epancha ses ennuis dans le sein de sa sœur:
« Chère Elise, quel songe occupe ma pensée,
« Et fait naître le trouble en mon âme oppressée!
« Quel illustre étranger j'ai reçu dans ces lieux!
« Quel regard doux et fier, quel front majestueux!
« Qu'au milieu des combats il montra de courage!
« Des Dieux dont il est né sans doute il est l'image.
« Parmi tant de périls qu'a bravés sa valeur,
« Jamais un lâche effroi ne trahit son grand cœur.
« Si mon époux, hélas! immolé par un frère,
« N'eût emporté mes vœux à son heure dernière,
« Si tout nouveau lien ne m'était en horreur,
« J'aurais pu succomber, je l'avoûrai, ma sœur.
« Lui seul a su fléchir ma rigueur inflexible;
« Je sens qu'à son aspect je redeviens sensible.
« Mais plutôt que la foudre éclaire mon trépas,
« Que la terre en courroux s'entr'ouvre sous mes pas,

« Avant que je renonce au serment qui me lie,
« Avant, mon cher époux, avant que je t'oublie!
« Mon cœur dort avec toi dans la nuit des tombeaux. »
De longs ruisseaux de pleurs l'inondent à ces mots.

« O toi que je chéris encor plus que la vie,
« Veux-tu voir, dit sa sœur, ta jeunesse flétrie?
« Veux-tu dans un long deuil renoncer sans retour
« Aux douceurs d'être mère, aux plaisirs de l'amour?
« Crois-tu donc honorer une cendre insensible?
« Je veux que jusqu'ici l'on t'ait vue inflexible,
« Que le farouche Iarbe ou tout autre Africain
« N'ait jamais pu prétendre à l'honneur de ta main,
« Combattras-tu de même un penchant qui te flatte?
« Vois déjà dans ces lieux où ta grandeur éclate,
« S'élever contre toi des peuples menaçans;
« Le Numide indompté, les Gétules puissans!
« Que dirai-je de Tyr et d'un barbare frère

« Toujours prêt dans sa haine à te porter la guerre?
« Oui, c'est, n'en doutons pas, par un bienfait des Dieux
« Que les vaisseaux troyens ont abordé ces lieux.
« D'un tel hymen naîtrait une moisson de gloire!
« Bientôt Troie et Carthage, enchaînant la victoire,
« De tes nouveaux états accroîtraient la splendeur.
« Ne diffère donc plus: fléchis les Dieux, ma sœur.
« Cherche par mille soins à fixer sur ces rives
« De l'illustre Troyen les voiles fugitives,
« Tandis que l'Orion, funeste aux matelots,
« Rend le ciel intraitable et règne sur les flots.»

Ces mots ont rallumé les transports de la Reine,
Et fait naître l'espoir dans son âme incertaine.
Dans les temples sacrés, aux pieds des saints autels,
Elle court implorer l'appui des immortels;
A Junon, qui d'hymen rend les faveurs propices,
A Cérès, à Bacchus offrir des sacrifices.

Didon, les yeux fixés sur l'image des Dieux,
Fait le tour des autels d'un pas majestueux;
Elle prend dans ses mains une coupe, et l'épanche
Sur le front éclatant d'une génisse blanche;
Ou d'un regard avide et d'un œil curieux
Dans le flanc des taureaux interroge les Dieux,
Et sans cesse au milieu de victimes nouvelles,
Espère soulager ses blessures cruelles.
Remèdes impuissans! pour éteindre ses feux
Que servent les autels, les temples et les vœux?
Malheureuse! elle brûle, et son âme enflammée
Par des prêtres menteurs ne peut être calmée.
Furieuse, les sens et le cœur agités,
Elle marche au hasard à pas précipités.
Telle au sein des forêts une biche lancée,
A l'insu du chasseur, mortellement blessée,
Parcourt des sombres bois les détours sinueux,
Franchit les eaux, les rocs et les monts sourcilleux,

Et, les flancs palpitans, l'haleine entrecoupée,
Fuit, emportant partout le trait qui l'a frappée.

Tantôt avec orgueil Didon montre au héros
Les richesses de Tyr, ses ports, ses arsenaux,
Cet asile tout prêt, l'éclat qui le décore;
Elle voudrait parler du feu qui la dévore,
Soudain sa voix expire.... un reste de pudeur
L'empêche d'avouer le secret de son cœur.
A ses festins du soir tantôt elle l'entraîne;
Veut que dans Troie encor le héros la ramène,
Lui fait redire encor ses désastres fameux,
Et n'en peut détacher ni son cœur ni ses yeux.
La nuit, dès que Phébé va cacher sa lumière,
Quand les astres sont prêts à finir leur carrière,
Lorsque dans l'univers tout invite au repos,
Seule elle veille, en proie à l'excès de ses maux.
Sur le lit qu'occupait le Prince qu'elle adore,

Absent elle le voit, elle l'écoute encore;
Ou pour tromper l'amour dont son cœur est épris,
Elle embrasse ses traits dans les traits de son fils.
Cependant des travaux l'ardeur est suspendue;
Ces murailles, ces tours qui menaçaient la nue,
Tout demeure imparfait, tout languit dans le port;
Dans un repos honteux la jeunesse s'endort.

Aussitôt que Junon s'aperçoit que la Reine
Se livre aveuglément au penchant qui l'entraîne,
Qu'elle immole à l'amour son honneur, son repos,
Elle aborde Vénus, et lui parle en ces mots:
« Pour vous, pour votre fils, quelle gloire nouvelle
« De séduire le cœur d'une faible mortelle!
« Ce triomphe éclatant vous l'allez remporter:
« Je connais les soupçons qui vous font redouter
« Le séjour d'une ville à Junon consacrée,
« Mais de nos longs débats terminant la durée,

« Hâtons-nous de jouir des douceurs de la paix ;
« Que le Dieu de l'hymen la cimente à jamais !
« De Didon pour Enée éternisons la flamme,
« Unissons-les tous deux; que Carthage et Pergame
« Ne fassent plus qu'un peuple à nos ordres soumis ;
« Que le sceptre de Tyr en vos mains soit remis! »

Vénus a vu le piége où l'auguste Déesse
S'apprête à l'engager sous sa feinte tendresse :
Elle voudrait fixer sur les bords africains
Un empire promis aux rivages latins.
« Qui pourrait, dit Cypris à la fière immortelle,
« Préférer à la paix une guerre éternelle ?
« Si le sort est pour vous, je souscris à vos vœux.
« Mais j'ai lieu de douter que le maître des Dieux
« Veuille unir sous nos lois ces deux peuples ensemble,
« Et qu'il puisse approuver un nœud qui les rassemble.
« C'est à vous d'obtenir cette insigne faveur ;

« Vous seule avez des droits tout puissans sur son cœur.
« — Remettez, dit Junon, ce soin à ma prudence;
« Seulement sur mes pas marchez d'intelligence,
« Et pour me seconder dans mes sages projets,
« Sachez de quel secours j'en attends le succès.
« Demain, dès que Phébus commençant sa carrière,
« De ses rayons naissans éclairera la terre,
« La Reine et votre fils, tous deux armés de traits,
« Doivent porter la guerre aux hôtes des forêts.
« Soudain je verserai la grêle et les orages,
« J'ébranlerai les cieux sous le choc des nuages.
« Dans cette obscurité, par la frayeur épars,
« Troyens et Tyriens fuiront de toutes parts.
« Enée et Didon seuls, dans l'épaisseur de l'ombre,
« Iront se retirer au fond d'un antre sombre.
« Là, si votre parole est un gage certain,
« Par des nœuds éternels j'unirai leur destin. »
Vénus à ce discours feignant d'être propice,

Approuva sa rivale et rit de l'artifice.

L'étoile du matin brillait du haut des airs,
L'Aurore en souriant quittait le sein des mers,
Lorsqu'on voit des remparts de la ville opulente
Sortir le noble essaim d'une jeunesse ardente.
Les coursiers, les chasseurs, les épieux, les filets,
Et les chiens ameutés remplissent les guérêts.
Des seigneurs Tyriens la brillante cohorte
Vient attendre la Reine et former son escorte.
Son superbe coursier, que la pourpre enrichit,
Mord fièrement son frein que d'écume il blanchit.
D'une pourpre éclatante élégamment ornée,
Didon enfin paraît des siens environnée.
Son carquois est d'or pur, l'or tresse ses cheveux,
De son manteau flottant l'or arrête les nœuds.
Sur ses pas, des Troyens l'élite se déploie.
Tout brillant de jeunesse et d'orgueil et de joie,

Ascagne va, revient; et marchant avec eux,
Enée est à leur tête et fixe tous les yeux.
Tel Apollon, quittant le Xante ou la Lycie,
Vient au sein des hivers à son île chérie :
Les peuples empressés autour de ses autels,
Célèbrent son retour par des chants solennels.
Du laurier de Délos, le Dieu, la tête ceinte,
D'un pas majestueux s'avance sur le Cynthe;
Il marche, et son carquois retentit sur son dos,
Et de ses blonds cheveux l'or assemble les flots.
Tel paraissait Enée; avec non moins de grâce,
Seul, il se montre à tous, et son port les efface.

Cependant l'on s'éloigne et l'on gravit les monts.
Arrachés au repos de leurs antres profonds,
Les timides chevreuils s'élancent dans la plaine;
Les cerfs précipités et volant sur l'arène,
D'un tourbillon de poudre obscurcissent les airs.

Le jeune Ascagne alors, au milieu des déserts,
Sur un coursier fougeux signale sa vaillance.
Tautôt l'un, tantôt l'autre à la course il devance;
Il voudrait voir s'offrir à sa bouillante ardeur
Un sanglier féroce, un lion en fureur.

Tout à coup l'éclair brille et le tonnerre gronde;
Sur la terre à grand bruit roulent la grêle et l'onde.
Le cortége nombreux, par l'orage surpris,
Dans les champs dispersé, va chercher des abris.
Enée et Didon seuls, dans l'épaisseur de l'ombre,
Vont se réfugier au fond d'un antre sombre.
Soudain la terre tremble, et donnant le signal,
Junon va présider à cet hymen fatal.
Les cieux étincelans de leurs feux l'éclairèrent,
Et des nymphes des monts les longs cris l'annoncèrent.
Ce jour qui couronna la flamme de Didon,
Egara plus encor ses sens et sa raison;

Il devint à jamais la source malheureuse
De ses chagrins cruels et de sa mort affreuse.
Sa criminelle ardeur ne connaît plus de frein,
Elle croit la couvrir du saint nom de l'hymen.

Déjà cette funeste et prompte messagère
Qui vole en cent climats sur son aile légère,
D'abord faible, bientôt dans les airs s'élançant,
Et s'accroît dans sa course et vit en agissant;
Cette dernière sœur d'Encelade et de Cée,
Qui, nous dit-on, des flancs de la terre offensée
Naquit pour révéler les faiblesses des Dieux;
Qui, les pieds sur la terre, a le front dans les cieux;
Ce monstre, tout couvert d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui recueille, raconte, et prône les merveilles,
La nuit, dans les palais sinistre observateur,
Le jour, dans les cités court jeter la terreur,
Semant le bien, le mal, le vrai, la calomnie,

La Renommée enfin, au fond de la Lybie,
Chez vingt peuples divers répandait que Didon
S'abreuvait des douceurs d'un perfide poison;
Que dans sa passion un furtif hyménée
Au héros des Troyens liait sa destinée;
Que tous deux se livrant à de honteux désirs,
Oubliaient leurs états dans le sein des plaisirs.

Soudain d'un pied léger fuyant en Gétulie,
Elle vole d'Iarbe enflammer la furie.
Cet altier fils d'Ammon, au souverain des Dieux
Avait fait élever cent temples somptueux,
Où cent autels, chargés des plus riches offrandes,
Devant le feu sacré se paraient de guirlandes.
A ce bruit effrayant, le monarque jaloux,
Sous l'œil de Jupiter, exhala son courroux:
« Toi que nous adorons, Dieu du Maure, ô mon père!
« Ta foudre d'un vain bruit menace donc la terre,

« Et de ses faibles feux les éclairs impuissans
« Se perdent dans les airs ainsi que notre encens!
« Au rivage numide une femme s'exile:
« Soit amour ou pitié je lui cède un asile,
« Des états; et voilà qu'essuyant ses dédains,
« Je me vois préférer un chef de Phrygiens!
« Quoi! ce nouveau Pâris, avec sa tête ornée,
« Sa mître, ses parfums, sa suite efféminée,
« Possède et me ravit l'objet de mon amour,
« Et c'est de toi, grand Dieu, que j'ai reçu le jour! »

Il dit, et de l'autel s'élève sa prière.
Jupiter l'entendit, et son regard sévère
Se tournant vers les lieux où, dans leur folle ardeur,
Ces amans oubliaient le soin de leur grandeur:
« Voilà donc le Troyen à sa gloire infidèle!
« Viens, Mercure, a-t-il dit, fends les airs de ton aile;
« Va, mon fils, va trouver sur les bords africains

« Ce héros amolli, négligeant ses destins.
« Dis-lui que ce n'est pas sous ces traits que sa mère
« Me peignit son grand cœur, son noble caractère.
« Ce n'est pas pour languir dans d'indignes climats,
« Que deux fois mon secours l'a sauvé du trépas;
« N'est-il plus ce héros, ce prince redoutable,
« Digne fils de Teucer, dont le bras indomptable
« Doit asservir le monde et le Tibre à ses lois?
« Peut-il, s'il se refuse à de si beaux exploits,
« Deshériter son fils de la gloire immortelle
« De fonder l'avenir de la ville éternelle?
« Dans les bras de l'amour mollement endormi,
« Quel espoir le retient chez un peuple ennemi?
« Ne voit-il pas sa race aux champs de l'Hespérie,
« Et dans le Latium son peuple et sa patrie?
« Qu'il parte; annonce-lui mon ordre souverain. »

Mercure à le porter se dispose, et soudain

Il attache à ses pieds ses deux ailes agiles
Qui, planant sur les monts, fendent les airs dociles.
De son fier caducée il arme aussi ses mains;
Cette verge fatale ou propice aux humains,
Qui, tantôt des enfers sait évoquer les ombres,
Et tantôt les conduit dans les royaumes sombres.
Avec elle il agite, il dirige les vents;
Et chasse dans les airs les nuages flottans.
Déja son œil, de loin voit la tête chenue
D'Atlas, du vieux Atlas élancé dans la nue,
D'Atlas qui porte seul tout le fardeau des cieu
Jouet de la tempête et des vents pluvieux,
Hérissé de frimas, de sa bouche profonde
Des fleuves en torrens il voit s'écouler l'onde.

Là, le Dieu sur son aile un instant balancé,
Pour fendre encor les airs, sans effort s'est posé:
Et puis, tel qu'un vautour rase en volant la plage

Et les rocs poissonneux semés sur son passage,
Le messager divin, suspendu sur les mers,
Vole, et de la Lybie effleure les déserts.

Ses pieds légers à peine ont touché le rivage
Où s'élèvent le port et les murs de Carthage,
Qu'à ses premiers regards vient s'offrir le héros,
De la cité naissante animant les travaux.
A sa gloire inutile, une épée éclatante
Pendait sur le manteau brodé par son amante.
« Esclave d'une femme, a dit le fils des Dieux,
« Que fais-tu? quel espoir te retient dans ces lieux?
« Tu bâtis pour Didon une cité nouvelle,
« Et refuses d'aller où le destin t'appelle?
« Prince, écoute aujourd'hui cet ordre impérieux
« Que je te porte au nom du souverain des Dieux:
« Quel oubli de sa gloire, et quelle indigne ivresse
« Le retient, m'a-t-il dit, au sein de la mollesse?

« S'il préfère aux combats un repos séducteur,
« Si l'éclat de son nom ne touche point son cœur,
« Qu'il jette sur son fils un regard favorable,
« Son fils qui doit porter un sceptre redoutable,
« Au trône des Latins ce digne successeur,
« A qui Rome devra son premier fondateur ! »
Il dit, et revolant au palais de son père,
Le Dieu s'évanouït comme une ombre légère.

Enée, à ce discours, interdit, confondu,
Sent sa langue glacée et son cœur éperdu.
Ses cheveux de terreur se dressent sur sa tête.
Attentif à la voix du céleste interprète,
Il jure de quitter ces trop aimables lieux,
Et de suivre en partant la volonté des Dieux.
Mais comment détromper sa trop crédule amante ?
Que ce fatal départ est loin de son attente !
Que faire ?... il veut partir et ne peut l'annoncer,

Et son esprit flottant ne sait où se fixer.
Enfin il se résout. En secret il appelle
Tous les chefs de sa flotte; il se fie à leur zèle.
« Qu'à voler sur les eaux tous les vaisseaux soient prêts;
« Qu'avec soin de sa fuite on cache les apprêts;
« Il s'en remet aux Dieux sur le moment propice
« D'adoucir pour Didon un cruel sacrifice;
« Didon, qui ne croit pas que le destin jaloux
« Lui défende l'espoir d'être un jour son époux! »
Il dit, et les Troyens se rendent au rivage
Pour hâter un départ qu'appelait leur courage.

Mais qui peut de l'amour tromper l'œil vigilant?
La Reine a pressenti tout ce grand mouvement,
Elle que le silence et le calme épouvante!
Cette agile déesse, à la voix imprudente,
Que l'on vit de Didon divulguer les amours,
Vint lui dire qu'Enée allait fuir pour toujours,

Qu'à voguer sur les eaux la flotte est préparée.
Aussitôt cette amante au désespoir livrée,
La rage dans le cœur et le feu dans les yeux,
Dans sa vaste cité jette des cris affreux;
Comme au retour bruyant d'une nocturne orgie
La Bacchante, de trouble et de fureur remplie,
Fait de ses hurlemens mugir le Cythéron,
Du Dieu qui la possède en invoquant le nom.

. . . .

A ses fougueux transports enfin abandonnée,
En ces mots elle éclate en revoyant Enée:
« Perfide! espérais-tu de pouvoir en secret
« Me quitter, et commettre un si lâche forfait?
« Est-il vrai? ni la foi que ton cœur m'a donnée,
« Ni l'honneur qui te lie au plus tendre hyménée,
« Ni ton amante, hélas! qui meurt si tu la fuis,
« Rien ne peut te fixer dans les lieux où je suis!
« Cruel! tu vas livrer à la merci de l'onde,

4.

« Au milieu des hivers, ta flotte vagabonde!...
« Ah! sans partir, ingrat, pour des lieux inconnus,
« Quand tu voudrais revoir Ilion qui n'est plus;
« Irais-tu chercher Troie au sein de la tempête,
« Sous cet astre ennemi qui plane sur ta tête?..
« Est-ce moi que tu fuis?... Par ces torrens de pleurs,
« Par ces nœuds qui faisaient le charme de nos cœurs,
« Par les droits les plus saints ma douleur te convie,
« Et par toi seul enfin, car toi seul es ma vie;
« Si tu parus sensible à mes faibles attraits,
« Si j'ai pu mériter ton cœur par mes bienfaits,
« Si tu n'as pas fermé ce cœur à la prière,
« Romps un projet barbare et qui me désespère!
« Contre moi pour toi seul, j'attirai, tu le sais,
« Et les peuples d'Afrique et mes propres sujets.
« J'ai tout sacrifié : l'honneur de ma mémoire,
« L'éclat de mes vertus, ma pudeur et ma gloire;
« Et maintenant pour prix de mes tendres amours,

« A qui me laisses-tu mourante et sans secours?
« Cher hôte, c'est pour toi le seul nom qui me reste!
« Que faire? dois-je attendre en ce destin funeste,
« Qu'un frère, si fatal au repos de sa sœur,
« Dans ces murs désolés signale sa fureur;
« Ou que le chef jaloux qui règne en Gétulie,
« M'amène sa captive au sein de sa patrie?
« Si du moins dans mon triste et cruel abandon,
« Il restait de nos feux un tendre rejeton;
« Si, le voyant jouer dans la cour de sa mère,
« Je retrouvais en lui l'image de son père,
« Cette image du moins viendrait me consoler,
« Et mon deuil imprévu pourrait moins m'accabler! »

Tandis qu'elle exhalait son courroux et sa flâme,
Enée était en proie au trouble de son âme.
Mais aux ordres des Dieux avec respect soumis,
Il tient les yeux baissés et cache ses ennuis.

« Je n'oublîrai jamais, lui dit-il, grande Reine,
« Les biens dont m'a comblé votre main souveraine,
« Et tant que je vivrai j'aurai toujours présens
« Vos généreux secours et vos soins bienfaisans.
« Didon, ne croyez pas que mon cœur vous évite!
« Mais, s'il me faut partir, n'accusez point ma fuite.
« Si les Dieux loin de vous entraînent mes vaisseaux,
« Je n'ai point de l'hymen allumé les flambeaux.
« Jamais pour ces desseins je ne vins dans Carthage.
« Si de ma liberté j'eusse gardé l'usage,
« Hélas! ces murs sacrés défendus par Hector,
« Par mes mains rebâtis, me reverraient encor!
« Mais Jupiter m'appelle au sein de l'Hespérie;
« C'est là qu'il a fixé ma nouvelle patrie.
« Ah! si dans vos malheurs, sur les bords africains
« Vous-même avez de Tyr transporté les destins,
« Pourriez-vous envier au peuple errant de Troie
« Le séjour d'Ausonie où le ciel nous envoie?

« Je vois l'ombre d'Anchise, en des songes affreux,
« Terrible et menaçante, apparaître à mes yeux.
« Mon père, pour un fils accuse ma tendresse
« De n'oser d'Apollon accomplir la promesse :
« Je lui ravis, dit-il, un sceptre glorieux!
« Enfin le messager du souverain des Dieux
« Est venu m'apporter sa volonté suprême ;
« Oui, de mes propres yeux j'ai vu ce Dieu lui-même.
« Ah! cessez d'irriter, d'accroître mes chagrins ;
« Malgré moi j'obéis aux ordres des destins! »

. . . .

Il parlait, et Didon, immobile de rage,
Semblait en l'écoutant dévorer son outrage ;
Et ses yeux indignés mesurant le héros,
S'allumaient d'un courroux qu'elle exhale en ces mots :
« Perfide, non Vénus ne fut jamais ta mère :
« De ta race jamais Dardanus ne fut père ;
« C'est le Caucase affreux qui t'a donné le jour.

« Dans les antres glacés de cet âpre séjour,
« Le lait d'une tigresse a nourri ton enfance.
« Que sert de feindre après une si grande offense !
« D'un seul mot, d'un regard a-t-il plaint mes douleurs?
« L'ai-je vu s'attendrir? a-t-il versé des pleurs?
« Que te dirai-je, ingrat! non, Jupiter lui-même
« Ne peut voir sans horreur ton injustice extrême;
« Et moi, je m'en indigne en mon trouble cruel!
« A qui donc désormais se fier, juste ciel!
« Sans secours, sans asile, errant sur ce rivage,
« Je daignai l'accueillir! que dis-je? dans Carthage
« Il était sur mon trône à mes côtés assis!
« De sa flotte, des siens, j'ai sauvé les débris;
« Et l'ingrat pour me fuir ne trouve point d'obstacles!
« Il allègue des Dieux de prétendus oracles,
« Comme si, dans le sein d'un repos éternel,
« Les Dieux s'embarrassaient d'un fragile mortel.
« Je ne te retiens plus, va sur l'onde ennemie,

« Va chercher ton empire au fond de l'Italie;
« Mais si le ciel prend soin de punir les forfaits,
« J'espère qu'expiant les maux que tu m'a faits,
« En proie aux flots vengeurs, perdu dans un abîme,
« En invoquant Didon tu pleureras ton crime.
« De remords déchirans sans cesse tourmenté,
« Tu me verras toujours présente à ton côté;
« Toujours, la flamme en main, ton amante en furie
« Ira te reprocher ta lâche perfidie;
« Et même chez les morts si j'apprends ton destin,
« J'en sentirai, barbare, un plaisir inhumain! »

A ces mots, elle fuit... égarée et tremblante,
Ses femmes dans leurs bras la reçoivent mourante;
Et vont, en la portant sous ses riches lambris,
Reposer ses douleurs et ses sens affaiblis.

Interdit, accablé de l'excès de ses plaintes,

Le héros en reçoit de sensibles atteintes.
Qu'il voudrait de Didon soulager la douleur !...
Mais les Dieux ont parlé, les Dieux domptent son cœur.
Il soupire, il gémit, il retourne au rivage.

Dépouillant à l'envi les pins de leur feuillage ;
Déjà tous les Troyens réparent les vaisseaux.
Déjà prête à voguer la flotte est sur les eaux.
Tout s'empresse, tout fuit, tout accourt vers ces rives;
Comme on voit des fourmis prévoyantes, actives,
Qui, pleines de butin, traversent les sillons:
Les unes vont presser les trop lents bataillons,
D'autres avec effort traînent leur riche proie:
Sur la route au travail tout s'excite avec joie.

. . . .

Malheureuse Didon, quels furent tes sanglots
A l'aspect des Troyens, aux cris des matelots,
Quand du haut de tes tours, tu vis leurs voiles prêtes

A chercher d'autres cieux, à braver les tempêtes?
Impitoyable Amour, quel est donc ton pouvoir!
Une Reine, par toi livrée au désespoir,
Va recourir encore aux pleurs, à la prière,
Abaisser de son rang la majesté si fière,
Tenter tous les moyens de fléchir son vainqueur,
Avant de terminer sa vie et sa douleur!

« Vois-tu, dit-elle alors à sa sœur si chérie,
« Des Troyens sur les eaux la flotte réunie?
« Leurs vaisseaux sont ornés de festons odorans,
« Et la voile déjà n'attend plus que les vents.
« Si j'avais pu prévoir ce sort épouvantable,
« D'en souffrir la rigueur je serais plus capable.
« Rends-moi, ma sœur, encore un service important:
« Le perfide pour toi s'est montré confiant;
« De ses premiers secrets seule dépositaire,
« Tu sais comment on peut fléchir ce cœur sévère.

« Tu connais les sentiers qui mènent jusqu'à lui.
« Va trouver de ma part ce superbe ennemi.
« Qu'ai-je fait? de mes mains ai-je porté la flamme
« Avec les Grecs vainqueurs dans les murs de Pergame?
« Pourquoi donc refuser d'entendre mes discours?
« Dis-lui que je n'ai pas de l'auteur de ses jours
« Outragé le tombeau, ni dispersé la cendre!
« Pour prix de mon amour qu'il daigne au moins attendre
« Un vent plus favorable et des temps plus heureux!
« Ne lui reparle pas du plus sacré des nœuds,
« De ce fatal hymen, de la foi qui nous lie.
« Qu'il aille, s'il le veut, qu'il aille en Italie
« Posséder un empire et riche et glorieux;
« Seulement qu'il diffère à partir de ces lieux,
« Pour qu'insensiblement mon âme s'accoutume
« A la cruelle ardeur du feu qui la consume!
« Cours, vole, prends pitié de l'horreur de mon sort;
« J'implore cette grâce... ah! puisqu'il veut ma mort,

« Ne peut-il, le cruel, la rendre moins amère!
« Dis que cette faveur, ma sœur, est la dernière. »

C'est ainsi que Didon exprimait ses douleurs.
Sa sœur porte au héros et reporte ses pleurs.
Mais Enée à ses vœux demeure inaccessible;
Un Dieu ferme son cœur et le rend inflexible.
Tel un chêne, durci par la main des hivers,
Dont le front touche aux cieux et les pieds aux enfers,
Voit ses rameaux, flétris et courbés par l'orage,
Joncher avec fracas la terre de feuillage.
Malgré tous les assauts des vents impétueux,
Son tronc reste planté sur les rocs sourcilleux.
Tel Enée, assailli de mille et mille plaintes,
En sent péniblement les profondes atteintes.
Mais dans ses grands desseins affermi sans retour,
Le devoir en son cœur triomphe de l'amour.

La Reine au désespoir alors abandonnée,
A reculé d'horreur devant sa destinée.
Elle invoque la mort à grands cris, et ses yeux
Ne peuvent plus souffrir la lumière des cieux.
Des songes menaçans, de sinistres présages
Viennent de son esprit épaissir les nuages;
Sur les sacrés autels où sa main la répand,
La liqueur d'un vin pur se convertit en sang.
De ces signes affreux elle fait un mystère,
Et jusques à sa sœur elle a soin de les taire.
Au fond de son palais, elle avait consacré
A son premier époux un temple révéré:
C'est là que de Sichée est la tombe fidèle;
Elle croit que vers lui cet époux la rappelle.
L'oiseau des nuits, errant sur le sommet des toits,
En funèbres accens y fait traîner sa voix.
Des antiques devins la menace effrayante
Dans son esprit troublé jette encor l'épouvante;

En songe Enée encor l'assiége et la poursuit:
Elle se peint ses traits dans l'ombre de la nuit:
Tantôt elle se croit sur sa trace égarée;
Tantôt elle revient seule et désespérée,
Cherchant en vain son peuple au milieu des déserts.
Ainsi jadis on vit les filles des enfers,
Deux Thèbes, deux soleils, se montrer à Panthée.
Tel, fuyant à l'aspect d'une mère irritée
Qui, de serpens hideux et la flamme à la main,
Dans son malheureux fils poursuit son assassin,
Oreste pâlissant voit les noires Déesses
Agiter devant lui leurs torches vengeresses.

Alors ne songeant plus qu'à disposer les lieux
Où peuvent s'accomplir ses desseins furieux,
Didon près de sa sœur compose son visage,
Montre un front plus serein et lui tient ce langage:
« Ma sœur, réjouis-toi; je saurai désormais

« Rappeler l'infidèle ou finir mes regrets.
« De ces lieux où Phébus achevant sa carrière,
« Dans l'océan glacé va plonger sa lumière;
« Du fond de la Lybie et des lointains climats
« Où tout le poids du ciel repose sur Atlas,
« Arrive sur nos bords une antique prêtresse.
« Tout cède à son pouvoir: sa merveilleuse adresse
« Des filles d'Hespérus gardait les pommes d'or,
« Et domptait le dragon qui veille à leur trésor.
« Cette femme soumet l'amour même à ses charmes;
« Son art aux malheureux donne ou ravit les larmes;
« Des astres dans leur cours il éteint les flambeaux,
« Et rappelle les morts du fond de leurs tombeaux.
« J'en atteste les Dieux qui vengent le parjure,
« Ce n'est que malgré moi, ma sœur, je te l'assure,
« Que, dans le soin pieux de tromper mes douleurs,
« Tu me vois recourir à l'art des enchanteurs.
« Mais je veux de mes maux terminer le supplice.

« Il faut, sans plus tarder, offrir un sacrifice :
« Dans un lieu découvert, au fond de mon palais,
« Toi-même du bûcher ordonne les apprêts.
« Places-y de l'ingrat ce qui reste, et l'épée
« Que jadis il reçut d'une amante trompée.
« Le traître l'a laissée en son appartement;
« Mets-y ce lit fatal... cause de mon tourment;
« Que tout soit consumé, que rien ne me rappelle
« D'un amour odieux l'image trop cruelle!
Elle dit, et se tait... une horrible pâleur
Des traits de son visage efface la couleur;
Et cependant sa sœur, de ses douleurs touchée,
Se peint son désespoir à la mort de Sichée,
Ses offrandes, ses vœux; hélas! et ne croit pas
Qu'elle va de Didon ordonner le trépas.

. . . .

Cependant sur la place où le bûcher s'élève,
Didon à peine a vu l'appareil qui s'achève,

Qu'elle jette à l'entour des feuilles de cyprès;
Noirs présages de mort ainsi que de regrets.
Elle met de sa main sur le lit d'hyménée
Le glaive, la dépouille et l'image d'Enée.
Des autels sont dressés. Là, les cheveux épars,
La prêtresse roulant de terribles regards,
Court, invoque à grands cris les Dieux des noirs abîmes,
L'Erèbe, le Chaos, Hécate aux cent victimes;
De l'Averne elle feint de répandre les eaux;
D'une herbe empoisonnée et coupée aux flambeaux
Elle exprime un lait noir; l'hypomane magique
S'y mêle, et forme aussi son philtre léthargique.
Prenant l'offrande en main pour le rit solennel,
Didon se tient debout en face de l'autel;
Et dans les Dieux vengeurs, malheureuse, elle atteste
Tous les sombres témoins de son destin funeste!

. . . .

C'était l'heure où la nuit, suspendant les travaux,

Verse aux corps fatigués les douceurs du repos.
Les astres dans les cieux roulent dans le silence;
On n'entend plus des flots mugir la violence;
Les habitans des eaux, les chantres des forêts,
Les troupeaux endormis dans les champs sont muets.
Les maux sont oubliés, et toute la nature
Semble goûter en paix une volupté pure.
Didon ne jouit pas de ce calme enchanteur;
Le sommeil fuit ses yeux, le trouble est dans son cœur.
Cette nuit, ce repos, ce silence du monde
Ne font que redoubler sa tristesse profonde.
Tout irrite et nourrit ses dépits renaissans;
Et la haine et l'amour se disputent ses sens.
Son esprit cherche, admet, rejette ses pensées
Dans son cœur éperdu confusément pressées.
« Aux princes qu'offensa mon superbe dédain,
« Dans mon abaissement irai-je offrir ma main?
« Irai-je, des Troyens misérable captive,

« Suivre au milieu des flots leur troupe fugitive?
« Aucun de mes bienfaits ne leur coûte un remords.
« Sur ces mêmes vaisseaux, recueillis dans mes ports,
« Voudraient-ils, les ingrats, recevoir une Reine
« Victime d'un parjure et l'objet de leur haine?
« Eh quoi, Didon, encor tu ne les connais pas!
« Tu veux que des mépris comblent leurs attentats!
« Seule, je servirais de triomphe à leur fuite!
« J'irais traîner pour eux tout mon peuple à ma suite!
« Eh! peux-tu, malheureuse, après tant de revers,
« Pour asile à ton peuple offrir encor des mers?
« Meurs donc, de tes chagrins que le fer te délivre!
« Le fer seul peut dompter la fureur qui t'enivre.
« O ma sœur! est-ce toi qui causas mes malheurs?
« Sans aller m'abreuver de ces longues douleurs,
« Que n'ai-je pu, m'armant d'une fierté sauvage,
« Couler tranquillement mes jours dans le veuvage?
« Devais-je être infidèle à mon premier époux! »

C'est ainsi que Didon exhalait son courroux.

Le héros cependant sur la liquide plaine,
Ayant tout disposé pour sa fuite prochaine,
Plein de l'ordre des Dieux dormait sur son vaisseau,
Quand il reçut en songe un message nouveau.
Cette nuit même encore il croit revoir Mercure:
Ce sont ses traits, sa voix, sa blonde chevelure;
Son front s'est embelli de mille attraits divers:
« Tu dors, lui dit le Dieu, dans des momens si chers!
« N'entends-tu pas des vents l'haleine fortunée?
« Connais-tu les périls qui menacent Enée?
« Si tu tardes encor, tout un peuple demain
« Te poursuivra, la flamme et le fer à la main.
« Demain les Tyriens embrâsant ce rivage,
« Du port à tes vaisseaux fermeront le passage.
« Didon, dans son délire invoquant le trépas,
« Médite au fond du cœur de sanglans attentats.

« Fuis, fils d'Anchise, fuis; crains l'orgueil d'une Reine
« Crains l'amour irrité qui devient de la haine!
« Rien n'est plus dangereux que les prompts changemen
« D'une femme livrée à ses emportemens. »

L'ombre en vapeur légère à ces mots s'est enfuie.
Le héros s'épouvante, il s'éveille, il s'écrie:
« Hâtez-vous, compagnons, venez, prenez vos rangs,
« Abandonnez la voile à l'haleine des vents!
« A l'instant même un Dieu (je crois l'entendre encore)
« Amis, vient m'avertir de fuir avant l'aurore!
« C'en est fait, je t'écoute, ô Dieu qui que tu sois!
« Nous allons, pleins de zèle, obéir à ta voix:
« Protége notre course, et que, sous tes auspices,
« Nous ne voyons briller que des astres propices! »
Il dit, et dans sa main le fer obéissant
A détaché du bord le câble frémissant.
Tous les Troyens ravis, que leur chef encourage,

S'ébranlent, et loin d'eux ont laissé le rivage.
Amphitrite gémit sous le poids des vaisseaux,
Et l'effort des rameurs fait écumer les eaux.

Déjà du Dieu du jour la prompte avant-courrière
Eclairait l'horizon d'une faible lumière:
Du haut de son palais, dans le vague des airs,
Didon voit les vaisseaux qui fuyaient sur les mers,
Le port abandonné, sans voile, sans cordage:
« O Jupiter, dit-elle en pâlissant de rage,
« S'arrachant les cheveux, se déchirant le sein,
« Le barbare suit donc son barbare destin!
« Le traître impunément m'aura donc outragée!
« Il fuit... je vis, je règne, et ne suis pas vengée!
« Armez-vous, Tyriens; courez sur ces ingrats!
« Eh quoi! tous mes sujets ne les poursuivent pas?
« Sur leurs lâches vaisseaux lancez, lancez la flamme:
« Détruisez, consumez ces restes de Pergame!

« Où suis-je, hélas? que dis-je? et quelle est ma fureur?
« Tu sens donc, malheureuse, enfin tout ton malheur!
« Il fallait le prévoir quand tu reçus Enée:
« Quand sur ton trône assis, ta main lui fut donnée.
« Et voilà donc la foi de cet homme pieux,
« Qui de son Ilion porte avec lui les Dieux,
« De ce fils qui fléchit sous le poids d'un vieux père!
« Ciel! que ne l'immolai-je à ma juste colère?
« Que n'ai-je, déchirant tout son corps en lambeaux,
« Dispersé sans pitié ses membres sur les eaux?
« Que n'ai-je de mes mains, dans un festin horrible,
« Servi le sang d'un fils à ce monstre insensible?
« Qui pouvait m'arrêter? les dangers à courir!
« A-t-on tant de prudence alors qu'on veut mourir!
« J'aurais armé mon bras: oui, j'aurais avec joie
« Une seconde fois incendié sa Troie,
« Ravagé tout son camp, mis sa flotte en débris,
« Egorgé le perfide, et sa race, et son fils,

« Et moi-même après eux j'eus perdu la lumière.

. . . .

« O Soleil! qui vois tout dans ta vaste carrière,
« Junon qui présidas à mon fatal amour,
« Triple Hécate, Alecton, qui fuyez l'œil du jour,
« Vous tous lugubres Dieux, implacables Déesses,
« Qui tenez dans vos mains les foudres vengeresses,
« Dieux! exaucez Didon pour la dernière fois!
« Si du destin jaloux les immuables lois
« Ordonnent que le traître aborde en Italie,
« Du moins, comme le chef d'une race bannie,
« Qu'il ait à soutenir les plus rudes combats!
« Qu'il demande son fils arraché de ses bras!
« Qu'il dispute au vainqueur sa fortune flottante!
« Qu'il voie autour des siens la mort toujours errante!
« Qu'au moment de jouir de ses nouveaux états,
« Il tombe avant le temps, sous la faux du trépas,
« Et que son corps, portant la honte du parjure,

« Dans quelque affreux désert gîse sans sépulture !
« Tels sont mes derniers vœux. Vous, enfans de Sidon,
« Epuisez à jamais la haine de Didon
« Sur les derniers neveux de cette race impie !
« La haine est votre offrande à mon ombre ennemie :
« Entre ce peuple et vous qu'il n'existe jamais
« D'alliance, d'accord, de paroles de paix !
« Q'en tout temps, en tous lieux, l'une et l'autre Carthage
« Tourne fer contre fer, et rage contre rage ;
« Et qu'un jour de ma cendre il s'élève un vengeur
« Qui des fils de leurs fils soit l'exterminateur ! »

Impatiente alors de terminer sa vie,
Elle appelle Barcé, sa nourrice chérie :
« Va, Barcé, vers ma sœur, cours l'avertir soudain
« Que de l'onde lustrale elle prenne le bain !
« La victime bientôt à l'autel sera prête ;
« Des saints bandeaux aussi tu peux ceindre ta tête.

« Il faut que par nos soins tout soit purifié.
« Enfin le Dieu du Styx de mon sort prend pitié,
« Et ma main pour jamais de l'ingrat qui m'outrage
« Au feu de ce bûcher va dévouer l'image. »
Barcé, d'un pas tremblant, se hâte d'obéir.

Didon qui s'abandonne au dessein de mourir,
Sur elle avec effroi porte un regard farouche:
La mort pâle et livide est déjà sur sa bouche.
Toute entière livrée à son ressentiment,
Elle monte au bûcher. D'un inflexible amant
Sa main saisit le fer, ce fer, prix du courage,
Offert jadis, hélas! pour un tout autre usage.
En regardant ce glaive, et le don douloureux
De ce portrait, garant de plus fidèles vœux,
Devant le lit d'hymen plein d'horreur et de charmes,
Emue, elle s'arrête, et verse quelques larmes;
Et sur ce lit fatal, source de tant de maux,

Enfin elle se jette, et dit ces derniers mots:
« Gages, jadis si chers, aujourdui si funestes,
« A vos restes du moins que je mêle mes restes,
« Puisque le sort jaloux trahit pour vous mon cœur!
« J'ai vécu: mes destins ne sont pas sans honneur.
« Je laisse avec orgueil mon nom à ce rivage;
« J'ai vengé mon époux en élevant Carthage.
« Heureuse, trop heureuse, hélas! si les Troyens
« N'avaient jamais paru sur les bords lybiens! »
Alors en frémissant, sur cette même couche
Où s'égarent ses yeux, où s'imprime sa bouche:
« Quoi! mourir sans vengeance!.. oui, mourons: que ces feux
« Eclairent le barbare et repaissent ses yeux!
« Qu'il emporte avec lui cette image cruelle!
Elle dit, et se frappe; et l'arme criminelle
Au même instant échappe à sa tremblante main,
Et le sang à longs flots rejaillit sur son sein.
Ses femmes accouraient: leurs clameurs qui s'unissent

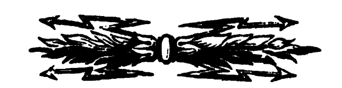
Bientôt, hors du palais, sous les murs retentissent.
On n'entend que des cris, que des gémissemens:
Partout l'air est troublé d'horribles hurlemens.
On eût eu moins d'effroi si, fondant sur Carthage,
Le Numide en ses murs eût porté le ravage;
Ou si par l'incendie on eût vu dévorés
Les temples, les palais, les monumens sacrés.
Sa sœur, à ce tumulte, égarée et tremblante,
Vole auprès de Didon dans son sang expirante.
Cent fois elle l'appelle, et lui dit: « O ma sœur!
« Voilà donc où tendoit ta feinte et mon erreur!
« Cet autel, ce bûcher, ces feux que je déteste,
« N'étaient donc de ta mort que l'appareil funeste?
« Pourquoi me fuir? hélas! doutais-tu de ma foi?
« Devais-tu me quitter? puis-je vivre sans toi?
« Pour partager ton sort que ne m'as-tu choisie?
« Alors le même fer aurait tranché ma vie;
« La mort à la même heure aurait fermé nos yeux.

« Je dressai le bûcher et j'invoquai les Dieux,
« Et je n'ai point été présente au sacrifice !
« Cruelle, que de maux va causer ton supplice !
« Le peuple, le sénat, tous les enfans de Tyr,
« Du même coup frappés, avec toi vont périr.
« Mais que sans différer, l'on m'apporte une eau pure;
« Que j'étanche le sang qui sort de sa blessure;
« Dans les bras de la mort s'il lui reste un soupir,
« Que ma bouche du moins puisse le recueillir! »

Sur ce triste bûcher à ces mots élancée,
Elle tient dans ses bras sa sœur long-temps pressée;
Tâche de réchauffer ce corps pâle et sanglant,
Et d'un torrent de pleurs l'arrose en gémissant.
Didon s'efforce en vain d'entr'ouvrir la paupière;
Trois fois son œil éteint se ferme à la lumière;
Sur son lit de douleur, trois fois se soulevant,
Trois fois elle retombe; et ses yeux se rouvrant,

Cherchent encor le jour, ce jour qui l'importune.

Junon, prenant pitié de sa triste infortune,
Pour l'arracher enfin à ses maux douloureux,
Veut que la belle Iris fende les vastes cieux
Et délivre à jamais son âme prisonnière.
Son trépas, triste effet d'une prompte colère,
Devançant le destin est contraire à son vœu.
La froide Parque hésite à couper le cheveu
Qui la retient encore à la vie enchaînée.
Iris de cent couleurs par le soleil ornée,
Sur un nuage humide arrive vers Didon :
« Je coupe le cheveu que tu dois à Pluton, »
Dit-elle ; sans effort soudain la Reine expire,
Et son ombre s'envole au ténébreux empire.



ESSAI

SUR

L'ART DRAMATIQUE

ET SUR

LE GOUT.

ESSAI

SUR

L'ART DRAMATIQUE

ET SUR

LE GOUT.

Tonjours le feu sacré brûle aux pieds des modèles.
(*De l'ouvrage.*)

Il fut un temps heureux où la belle nature
Etait le seul flambeau de la littérature;
Où les divines sœurs, dans leurs chastes concerts,
A de beaux sentimens empruntaient de beaux vers.
Le savant Despréaux, sur le haut du Parnasse,
Alors nous répétait les préceptes d'Horace;

Et le grave et le doux avec art réunis
Faisaient couler les pleurs, faisaient naître les ris.
La Muse qui du cœur pénétrant les abîmes,
Célèbre les vertus et signale les crimes,
Celle que dans la Grèce on voyait autrefois
Inspirer les héros, les peuples et les rois;
Et du même laurier, cueilli par Thémistocle,
Orner le docte front d'Euripide et Sophocle;
Des illustres travaux pour sa gloire entrepris,
Dans ces temps fortunés renouvelait le prix;
Et de nobles rivaux ressuscitant les veilles,
Du théâtre français enfantait les merveilles.

C'est ainsi que Corneille à nos yeux dessina
Les Horaces, le Cid, et Pompée, et Cinna.
Il pense en âme libre et s'exprime en grand homme:
Quand il peint les Romains on le croit né dans Rome.
Melpomène revit et parle par sa voix,

Et lui rend pour la France et son sceptre et ses droits.
Quelle âme à ses accens ne se trouve entraînée
Aux grandes actions dont elle est étonnée!
Quand Chimène amoureuse, avec un dur effort,
D'un amant pour un père ose implorer la mort,
Je partage ses feux, j'éprouve ses alarmes,
Mes yeux avec les siens sont inondés de larmes.
Quand Auguste à Cinna, qui veut l'assassiner,
A dit: *soyons amis;* César sait pardonner;
Un trait si généreux me transporte et m'enflamme;
La grande âme d'Auguste a passé dans mon âme.
Noble et fier sans orgueil, simple avec majesté,
Corneille ainsi m'élève à la sublimité.

Tel Racine plus tendre et né pour l'harmonie,
Allia dans ses vers la grâce et le génie.
Vrai poëte du cœur, peintre du sentiment,
Son art est d'attacher, d'instruire en nous charmant.

A l'école des Grecs son jugement s'épure :
Il veut que l'idéal soit encor la nature ;
Il choisit ses couleurs et nos émotions,
Et sait mettre en accord la voix des passions.
Voyez quel saint respect inspire Iphigénie,
Alors qu'aux mains d'un père elle livre sa vie,
Et contient les transports de l'amant furieux,
Qui seul vaut une armée *et partage les Dieux !*
Qui donc triomphera de sa vertu docile ?
Une mère.. Et comme elle on tombe aux pieds d'Achille.
Voulez-vous des remords éprouver les terreurs,
Et sur eux cependant répandre encor des pleurs,
Quand le destin jaloux, sous sa main redoutable,
Tient une âme à la fois vertueuse et coupable ?
Voyez Phèdre !... son cœur respire tour à tour
Et l'horreur de l'inceste et les feux de l'amour.
Ne pouvant le séduire elle accuse Hyppolite.
Lui, ne frémit qu'au nom dont sa pudeur s'irrite ;

A la honte d'un père il préfère la mort,
Et Phèdre, toute entière à l'horreur du remord,
En mourant pour éteindre une flamme adultère,
Trouve encore aux enfers un juge dans un père!
Que dans Britannicus, Néron, monstre naissant,
Prélude au crime, et tue un frère en l'embrassant,
Mon cœur d'un tel forfait repousse le supplice;
Mais je trouve Burrhus à côté de Narcisse!

Tel encore empruntant de ses prédécesseurs
Tous les tons, tous les goûts, et toutes les couleurs,
Voltaire, pathétique, et brillant et terrible,
Balança ses rivaux par un art invincible.
Qui ne pleure à Zaïre, et ne tremble de voir
Sa noble passion combattre un saint devoir?
Quel spectacle touchant Lusignan nous présente!
Mais combien Orosmane est fait pour une amante!
Combien sa jalousie a de prix à nos yeux!

Combien nous frémissons de ce coup malheureux
Qui, pour être expié, veut une autre victime,
Et comme la vertu, nous fait pleurer le crime!
Prête à frapper un fils en croyant le venger,
Que Mérope intéresse à son double danger,
Quand son cœur plein d'effroi ne peut le reconnoître
Que pour livrer encor sa vie aux mains d'un traître?
La pitié, la terreur, soulèvent nos esprits
Pour répondre au tyran: *Barbare, il est mon fils!*
Voulez-vous de l'Erreur voir l'effet homicide?
Condamnez Mahomet et pleurez sur Séide!
Voulez-vous n'écouter que la seule raison?
Devant Catilina regardez Cicéron!
Lui-même vous l'a dit, et vous pouvez l'en croire,
Il aimait son pays aussi-bien que la gloire;
Et le feu généreux qui brûlait dans son sein
Descendait dans les cœurs comme un rayon divin.

Faut-il donc aujourd'hui * qu'une aveugle manie
Flétrisse des beaux vers la pompe et l'harmonie?
Qu'une prose cynique usurpant leurs honneurs,
Dessèche les esprits et corrompe les cœurs;
Et qu'aux jeux glorieux d'une héroïque scène,
Auxquels ont applaudi les Condé, les Turenne,
On ait substitué sur d'ignobles tréteaux,
Des bâtards de Thespis les gestes immoraux?
Est-ce là votre hommage à la philosophie?
Quand on flétrit l'idole, on rend un culte impie!
Quoi! vous travestiriez le théâtre français,
Dont l'Europe jalouse atteste les succès!
Ingrats! vous oseriez, en reniant sa gloire,
De notre Melpomène outrager la mémoire;
Outrager ces écrits, ces chefs-d'œuvre, si beaux
Qu'ils font le désespoir de vingt peuples rivaux,

* 1801.

Et qu'ils sont sur les fils de la fière Tamise
Une nouvelle palme avec orgueil conquise!
Non, non, sachez rougir de ces tristes écarts:
Aimez, en l'admirant, le plus noble des arts.
Que Melpomène en pleurs, trop long-temps exilée,
Revienne dans nos murs par nos vœux rappelée.
Qu'elle montre à nos yeux ses antiques lauriers
Pour en orner le front de nouveaux héritiers,
Qu'ils soient du culte ancien les desservans fidèles;
Toujours le feu sacré brule aux pieds des modèles.
Qu'ils prennent leurs pinceaux pour de nobles portraits,
Et la critique alors adoucira ses traits!
La nature et l'amour ont seuls assez de charmes
Pour faire encor verser de généreuses larmes;
Après des jours de deuil on n'a pas oublié
Que les yeux ont besoin des pleurs de la pitié.
Viens donc, ô Mélpomène! accours, et que tes flammes
En épurant nos goûts ennoblissent nos âmes!

Si de vos nobles jeux Melpomène a l'honneur,
Vous n'en ferez pas moins votre cour à sa sœur:
Thalie, avec son masque et son malin sourire,
A réformé les mœurs en faisant leur satire.
Dans vos portraits saillans et pleins de vérité,
Sachez sans faux atours, sans éclat emprunté,
Ressusciter pour nous le bel art de Molière!
De ce bel art aussi la nature est la mère.
Molière!... son nom seul épanouït les cœurs,
Et venge la raison sans le secours des pleurs.
Une marotte en main, sa satirique audace
Imprime au front du vice un sceau que rien n'efface.
Comme il sait aiguiser la pointe de ses traits,
Animer, varier, achever ses portraits!
D'un coup d'œil pénétrant, d'une touche hardie,
Il surprend l'avarice, il peint l'hypocrisie:
L'Harpagon meurt de honte à défaut de pudeur,
Le Tartuffe est blessé des traits du ris vengeur.

Les robins empesés, au faste pédantesque,
Et les docteurs fourrés, au langage grotesque,
Et les plaisans marquis, et les Scapins filoux,
Et les maris grondeurs, et trompés, et jaloux;
Tous, vicieux ou sots, honteux de le paraître,
A son vivant miroir viennent se reconnaître.

Si ce grand homme est mort au milieu des regrets,
S'il fit pleurer Thalie au pied de son cyprès,
Si chez nous trop souvent nommé l'inimitable,
Nul n'a pu remplacer son naturel aimable,
Marchez avec Régnard qui brille au second rang;
Il est léger, facile, et plein d'un sel piquant.
Comme il peint du joueur la passion extrême,
Qui sacrifie à l'or tout; jusqu'à l'amour même!
Comme il confond sa plainte, et par quel trait malin,
Il fait lire Sénèque à celui qui n'a rien!
L'originalité du Distrait nous amuse;

Et dans son Légataire où triomphe la ruse,
Trompant oncle et notaire, et servant le neveu,
Pour extorquer des legs, Crispin met tout en jeu;
Crispin qui n'aurait pas les bravos du parterre,
Si le neveu n'était le seul vrai légataire.

A côté de Régnard, Destouches son rival,
Moins comique peut-être, est au fond plus moral.
Parfait miroir d'un fat, qui lui-même s'admire,
Son Glorieux enchante, attendrit et fait rire.
Son Sage marié ravit les spectateurs;
Ariste est philosophe et tient parole aux mœurs.
Dans le Dissipateur, par une extrême adresse,
L'excès de la folie amène la sagesse.
Ainsi Thalie amuse et corrige en riant.
N'oubliez pas Gresset qui peignit le Méchant;
Et Piron toujours neuf, gai, vif, plein de génie,
Qui s'immortalisa par sa Métromanie.

C'est peu : de nos plaisirs ministre séduisant,
Un noble genre encore est offert au talent.
Pour charmer les esprits, les cœurs et les oreilles,
De Quinaut, de Lulli renouvelez les veilles,
Quinaut, bravant les traits de notre Juvénal,
Sur le double sommet marche ailleurs son égal.
J'admire dans ses vers la jalouse Médée,
De vengeance, d'amour, de rage possédée.
La baguette d'Armide ici m'ouvre les cieux;
Là, je vois des enfers l'abîme ténébreux.
Ce n'est qu'illusions, enchantemens, prodiges;
La fêrie à mes yeux étale ses prestiges.
Osez, nouveau Bernard, dans un magique essor,
Célébrer l'amitié de Pollux et Castor,
Et qu'un autre Rameau vous prêtant son génie,
Soit nommé le Newton des lois de l'harmonie!

Ainsi, suivant toujours des exemples divins,

Vous n'imiterez pas tous ces plats écrivains,
Des auteurs allemands ridicules confrères,
Et qui sont nés Français pour renier leurs pères.
Se croyant des géans, ces nains audacieux,
Des sots par leurs grands mots éblouissent les yeux.
Jaloux par impuissance, ils sont prompts à médire;
Et s'armant sans aveu des traits de la satire,
Dans leur délire absurde ils osent censurer
Les immortels écrits qu'ils devraient admirer.
Suivant ces faux docteurs, si l'on veut les entendre,
Lulli n'a plus de sons, et Racine est trop tendre,
Molière est inégal, et Corneille a vieilli:
Ils voudraient voir comme eux ces grands noms dans l'oubli.
Dangereux novateurs, dans leur étroite sphère,
Ils bouleverseraient le monde littéraire.

Mais un Dieu les condamne, et ce Dieu c'est le Goût.
Partout son œil les juge et les poursuit partout.

Il discerne avec art les talens de chaque âge,
Et sépare au creuset l'or pur de l'alliage.
Ses crayons sont légers, ses traits sont délicats;
Sa divine lumière éclaire les états.
Embrassant d'un coup d'œil une vaste étendue,
Il range chaque objet sous son vrai point de vue,
Et semblable aux rayons de l'astre créateur,
Qui fait mûrir le fruit, qui colore la fleur,
Sa main sème avec choix les beautés et les grâces.
L'urbanité, les mœurs, sont partout sur ses traces.
Il est l'âme des arts: l'architecte, à sa voix,
Change une humble chaumière en un palais des rois.
Le peintre, de ses lois observateur fidèle,
Sait donner à ses traits une forme plus belle.
Le poëte surtout, de son souffle inspiré,
Parle aux yeux, à l'oreille, en style mesuré;
Peint-il le ciel en feu, le fracas des orages,
Son vers roule en grondant sous le choc des nuages;

Peint-il un clair ruisseau qui, libre dans son cours,
Sur des tapis de fleurs s'égare en cent détours,
Sans effort, sans travail, dans sa molle cadence,
Son vers doux et léger coule avec négligence.

Pour captiver le Dieu, c'est peu de notre amour:
Les femmes sur nos pas ont brillé dans sa cour;
Et ce n'est pas en vain que la nature sage
De ses plus heureux dons leur départit l'usage.
Qui peut mieux en effet que ce sexe enchanteur
Peindre le sentiment, les voluptés du cœur;
Ces soins qui n'en sont pas; cette délicatesse,
Ces grâces, ces amours, ces désirs, cette ivresse,
Ces timides ardeurs, ces transports ravissans,
Ce délire de l'âme et ce trouble des sens,
Facile à concevoir, impossible à décrire!
Qui l'a, mieux que Sapho, soupiré sur sa lyre?
Sapho, qui ne reçut le génie et le jour,

Que pour chanter sa flamme et mourir pour l'amour!
Et toi, sensible épouse et vertueuse mère,
Quelle autre que ta muse, aimable Deshoulière,
Eût dicté cette idyle, où sous des noms chéris,
Tu pleures tes enfans et non pas tes brebis!

Non, le goût ne meurt pas; le Dieu de l'harmonie
Pour la France vivra d'une éternelle vie.
J'ai cru dans ces momens où les songes heureux
De leurs ailes de feu viennent toucher nos yeux,
J'ai cru le voir auprès des doctes immortelles,
Balancer dans sa main des couronnes nouvelles.
La beauté de ses traits, leur noble majesté,
Unissaient sur son front la grâce et la fierté.
Les Muses pour parler attendaient son sourire,
Et la plus jeune ainsi l'invoqua sur sa lyre;

O Dieu du goût, Dieu des beaux vers,
Console-nous par ta présence!

Les Beaux-arts, ces enfans si chers,
Ont long-temps pleuré ton absence.

Source des plaisirs de la vie
Et de charmes toujours nouveaux,
Toi par qui les arts sont éclos,
Que ton souffle les vivifie!

Si la suprême intelligence
Emailla la terre de fleurs,
Tu sais assortir leurs couleurs
Et tu distingues leur nuance.

Si l'on ne doit qu'à la culture
L'or des moissons, l'éclat des fruits;
Ce n'est que les esprits polis
Qu'éclaire ta lumière pure.

Suivant son propre caractère
Chaque beauté plaît à tes yeux:

Apollon sous l'habit des Dieux,
Chloé sous l'habit de bergère.

Tu fuis l'orgueil et l'imposture,
Tu proscris le clinquant, le fard,
Et tu veux seulement que l'art
Perfectionne la nature.

On voit briller les bons ouvrages
De tes immortelles clartés;
Les Muses sont à tes côtés,
Les Grâces t'offrent leurs hommages.

O Dieu du goût, Dieu des beaux vers,
Nous jouirons de ta présence!
Les Beaux-arts, ces enfans si chers,
Reviendront habiter la France.



ÉLÉGIES.

ELEGIE I.

TIBULLE A DÉLIE.

Divitias alius fulvo sibi congerat auro.

TIB.

QU'UN autre soit épris de l'éclat des richesses;
Que dans des monceaux d'or il place son bonheur,
Que pour lui la fortune, épuisant ses largesses,
Des plus vastes guérets le rende possesseur;
Que le son menaçant des trompettes guerrières
Trouble sans cesse son repos;
Que le sommeil sur ses paupières
Ne verse jamais ses pavots!
Pour moi, content d'une honnête indigence,
A mon humble foyer paisiblement assis,

Je vis dans la douce espérance
De voir et mes greniers et mes celliers remplis.
Ami des champs, libre de toute affaire,
Je sais planter la vigne et l'unir aux ormeaux,
Et greffant mes vergers dans la saison prospère,
J'en cueillerai les fruits pour prix de mes travaux.
Moi-même, de mes bœufs pressant les pas dociles,
J'ouvrirai mes sillons et les rendrai fertiles.
Simple en mes goûts, je ne rougirai pas
De prendre et porter dans mes bras
La brebis égarée en un lieu solitaire,
Ou le faible chevreau, délaissé par sa mère,
Qui ne sait où porter ses pas.
Sur l'autel de Palès, auguste protectrice,
Qu'il m'est doux d'épancher le lait du sacrifice!
Plein de respect pour cette Déité,
Sous la forme d'un tronc grossièrement sculpté,
Ou sous celle d'un marbre enlacé de feuillage,

Partout j'adore son image:
Elle a mes premiers fruits et mes premières fleurs.
Et toi Cérès, et toi, mère des laboureurs,
Je veux que mes épis suspendus en offrandes,
Sous tes portiques saints serpentent en guirlandes!
Dieu Priape, armé de ta faux,
De mes jardins écarte les oiseaux!
Vous mes Lares, Dieux domestiques,
Protecteurs de mes toits rustiques,
Contentez-vous d'un faible agneau,
Au lieu du superbe taureau
Que je vous immolais aux jours de ma richesse!
Cet agneau vous suffit: dans leur folâtre ivresse,
Entendez les pasteurs s'écrier tous: « O Dieux!
« Dieux bons, Dieux paternels, souriez à nos vœux:
« Rendez l'épi fécond et le pampre fertile;
« Agréez nos présens dans des vases d'argile.
« Jadis les premiers des humains

« En façonnaient ainsi de leurs rustiques mains! »

Et vous, loups ravisseurs, fuyez mes pâturages,
Epargnez mes tendres agneaux;
Parmi de plus nombreux troupeaux
Allez exercer vos ravages!
Je ne regrette point les biens de mes aïeux;
Tout l'or de leurs moissons ne me fait point envie.
Je me contente en ces paisibles lieux,
D'une faible récolte, avec soin recueillie.
C'est assez que le soir, délassant mes travaux,
Toujours le même lit m'offre même repos.
Qu'il est doux, à l'abri d'un ténébreux nuage,
De presser dans ses bras l'idole de son cœur:
Au bruit que fait la pluie et le vent et l'orage,
Dieux! comme le sommeil est alors enchanteur!

Voilà mes vœux: qu'il suive la fortune,
Celui qui peut braver les fureurs de Neptune!

Ici, content de mes humbles destins,
Je ne hasarde pas de voyages lointains.
Auprès d'un clair ruisseau, sous un épais feuillage,
Moi, je brave du jour les feux étincelans.
Cette onde fugitive et ce champêtre ombrage
Portent par leur fraîcheur la vie en tous mes sens.

Ah! périssent les dons que la terre recèle,
Et tous ses métaux séducteurs,
Avant qu'une absence cruelle
A celle que j'adore ait coûté quelques pleurs!
C'est à toi, Messala, dans le sein des alarmes,
D'attacher ta grandeur à la gloire des armes.
Pour moi, dans les liens d'une jeune beauté,
L'œil en pleurs, je me trouve à sa porte arrêté.

La louange ni la satire,
Aujourd'hui ne font plus d'impression sur moi:
Que l'univers me blâme et que je sois à toi!

A te plaire, ô Délie! uniquement j'aspire.
Heureux, dans les transports du plus tendre délire,
Si, bergère pour moi, berger, je suis tes pas;
Si je puis, dans l'excès d'un amoureux martyre,
Sur un lit de gazon m'endormir dans tes bras.
Que sert d'être couché sur la pourpre brillante,
Lorsque privé de son amante,
Il faut veiller dans la douleur?
Ni les lits somptueux, ni l'ouate opulente,
Ne peuvent du sommeil procurer la douceur!

Quel cœur aurait celui, qui, possédant tes charmes,
Pourrait leur préférer le tumulte des armes?
Dût-il tout enchaîner à ses fiers étendards,
Et parer ses mains triomphantes
De mille dépouilles sanglantes;
Eh bien! que de la terre étonnant les regards,
Il attache à son char ses victimes tremblantes!

Pour moi, que je te voie à mon dernier soupir,
Que je puisse avant de mourir
Presser ta main de ma main défaillante,
Rouvrir encor pour toi ma paupière mourante;
Mes vœux seront remplis. Lorsque tu me verras
Sur le bûcher prêt à me mettre en cendre,
Tu mêleras des pleurs au baiser le plus tendre :
Oui, Délie, oui, tu pleureras.
Ton cœur n'est pas d'airain, ni de marbre inflexible.
Et quel amant, hélas! quelle amante insensible
Pourra rester l'œil sec à l'aspect de tes pleurs?
Toi, ma Délie, en proie aux regrets, aux douleurs,
A mes mânes chéris ne va pas faire injure;
N'arrache pas ta belle chevelure,
Garde d'ensanglanter tes attraits ravissans!

Mais que dis-je? aimons-nous tandis qu'il en est temps.
Trop tôt la froide mort qu'amène la vieillesse,

De notre enchantement terminera l'ivresse.
Ah! cédons à Vénus au printemps de nos jours;
Et tandis que je puis, à l'aide des amours,
Ouvrir d'un doigt furtif une porte sévère:
A cet âge on pardonne à l'amant téméraire;
C'est l'amour qui rend courageux,
Son courage est le mien. Fuyez loin de mes yeux
Etendards menaçans, clairons tumultueux,
N'épouvantez plus mon oreille;
Allez, que votre son réveille
Et l'avare et l'ambitieux!
Content de peu, dans ma modeste aisance,
Je méprise le faste et brave l'indigence.



ELEGIE II.

TIBULLE A MESSALA.

Ibitis ægeas sine me, Messala, per undas.

Tib.

Pars, Messala, sois fidèle à la gloire;
Va, sans moi, sur les mers poursuivre la victoire :
Pars, en laissant ton noble souvenir
A Tibulle prêt à périr!
Hélas! en cette île étrangère
Où me retient un sort trop malheureux,
Impitoyable mort, écoute ma prière:
O mort, ne frappe pas! Je n'aurais point ma mère
Pour recueillir en son sein douloureux,
Et mes derniers soupirs et mes derniers adieux.

Et ma sœur que des flots l'inflexible barrière
Sépare loin de moi,
Ne pourrait assister à mon triste convoi,
Ni, les cheveux épars, en gémissant répandre
De sa pieuse main des parfums sur ma cendre.

Je n'ai point ma Délie... Ah! quand je la quittai,
Quel oracle, quel Dieu ne fut pas consulté?
Elle en reçut la réponse assurée
Qu'elle reverrait son amant;
Et cependant inquiète, éplorée,
Son regard langoureux se tournait tristement
Vers la route où bientôt j'allais m'éloigner d'elle...
Moi, pour la consoler dans sa douleur cruelle,
Je prétextais, je cherchais avec art
Quelque moyen de causer mon retard.
Ou le jour de Saturne au sinistre présage,
Ou le vol des oiseaux suspendait mon voyage.

Mais je bravai ses pleurs... Dieux! quelle affreuse image!
Amans, malgré l'amour, ne vous séparez pas,
Ou sâchez que ce Dieu punit vos attentats!

Hélas! loin des autels d'Isis que tu révères,
Que me font maintenant son culte et tes prières,
Et ce sistre, ô Délie, en es mains agité?
Où sont ces nuits, témoins de ta fidélité,
Nuits, garans de nos feux?.... Cependant, ô Déesse!
Je t'implore au milieu du danger qui me presse,
Isis, protége-moi! ces attributs divers,
Qui dans ton temple à nos yeux sont offerts,
Prouvent assez ta suprême puissance:
Que ma Délie, avec reconnaissance
S'acquittant de ses vœux en longs habits de lin,
Les cheveux épars sur son sein,
Deux fois le jour, sous tes sacrés portiques,
Chantant avec des chœurs ta gloire et tes cantiques,

Aille t'offrir un encens qui t'est dû,
Si tu permets qu'à mes Dieux domestiques
Je reporte un culte assidu!

C'est auprès des Lares paisibles,
Qu'habita toujours le bonheur;
Il n'est point de rêves terribles
Près de leur foyer protecteur.

Qu'on fut heureux au temps de Saturne et de Rhée!
La terre en longs chemins n'était pas séparée;
Le pin avec orgueil ne bravait pas les flots;
Et dans sa course vagabonde,
L'avide nautonier, sur les gouffres de l'onde,
Pour transporter mille trésors nouveaux,
Ne livrait pas aux vents la voile des vaisseaux.
Le taureau vigoureux, plein d'un mâle courage,
N'avait point sous le joug courbé son front sauvage;

Et le coursier superbe, ardent, vif, emporté,
Ne mordait pas le frein qui l'a dompté.
Point de porte aux maisons, de borne dans les plaines;
Les chênes distillaient un miel délicieux;
Et dans ces temps, féconds en souvenirs heureux,
L'innocente brebis, de ses mamelles pleines
Offrait le nectar précieux.
L'emportement, la discorde, les haines,
Etaient alors inconnus des humains
Jamais le fer n'avait armé leurs mains;
Et par un art cruel, sur l'enclume bruyante,
Nul ne forgeait encor l'épée étincelante.

Sous Jupiter on vogue aujourd'hui sur les mers;
Mille chemins à la mort sont ouverts;
La mort et la douleur assiégent la nature.
Pardonne-moi, puissant maître des cieux!
N'accuse pas ma bouche impure

De profaner les noms et les autels des Dieux.
Mon cœur ne fut jamais coupable de parjure;
Mais si pour moi la parque a filé ses fuseaux,
Permets que sur ma tombe on lise au moins ces mots:
« Tibulle ici repose à Messala fidèle;
« Mars l'enlève aux amours par une mort cruelle. »

Cependant de Vénus moi qui suivis les lois,
Qui toujours à son culte ai consacré ma voix,
Elle me conduira dans l'éternel empire
Où règne avec la paix l'amour qu'on y respire.
Des danses, des concerts y sont exécutés,
Au bruit des chœurs, et des chants répétés
De mille oiseaux dont le divin ramage
Anime des bosquets l'harmonieux feuillage:
On les voit voltiger sous leurs rians abris.
La terre fortunée y produit sans culture
D'inaltérables fleurs l'éternelle parure;

Des arbres odorans, et les parfums exquis
De la rose, si chère aux enfans de Cypris.
Les vrais amans, unis à leur maîtresse,
Y folâtrent ensemble, et dans leur douce ivresse
S'y livrent des combats qu'anime constamment
Le Dieu d'amour. Celui qui périt en aimant,
Pour prix de sa tendresse,
A le front ceint de myrtes verts.

Mais ce n'est que pour les pervers
Qu'au fond des gouffres les plus sombres,
Daus la noire épaisseur des ombres,
Ont été creusés les enfers.
Là mugissent du Styx les ondes turbulentes.
Sur son front Tysiphone excitant ses serpens,
En fait fuir de terreur les pâles habitans.
Cerbère à triple tête, aux gueules aboyantes,
Hurle à la porte autour de ces voûtes brûlantes.

L'énorme Titius, de son énorme poids,
Pèse sur neuf arpens et les couvre à la fois.
Un vautour, déchirant ses entrailles sanglantes,
Dévore incessamment leurs fibres renaissantes.
Sur sa rapide roue ici tourne Ixion,
Dont l'amour criminel osa tenter Junon.
Tantale est dans les eaux : de sa lèvre enflammée
L'onde fuit..... et sa soif ne peut être calmée.
Et parjure à Junon, odieuse à Vénus,
Pour supplice éternel des nœuds quelle a rompus,
Dans le fleuve vengeur la triste Danaïde
Emplit toujours son urne toujours vide.

Qu'il habite ce noir séjour,
Qu'il soit en proie aux Euménides,
Tout rival, qui peut-être, enviant mon amour,
Appela les combats de ses vœux homicides !
Mais toi, que tes sermens, que ton amour pour moi,

Lorsque je suis absent, me conservent ta foi !
Que la vieille, assidue auprès de mon amante,
Réponde à son amant de sa flamme constante.
Que ses contes le soir, en charmant tes ennuis,
T'abrégent la longueur des nuits,
Lorsqu'à la lampe qui t'éclaire
Ton œil voit son fuseau, tournant entre ses doigts,
Devider un long fil dans sa chute légère !
A l'heure où le sommeil, complaisant à sa voix,
Sur ta paupière appesantie
Versant ses humides pavots,
Interrompt tes légers travaux ;
Quand la navette échappe à ta main engourdie,
Je paraîtrai soudain et sans être attendu :
Tu croiras que des cieux je serai descendu.
Alors, sans relever ta belle chevelure,
Sans mettre à tes pieds leur chaussure,
Viens, cours, telle que tu seras

Accours, ô ma Délie ! et vole dans mes bras !
Beau jour ! puisse bientôt l'aurore vigilante
T'amener pour Tibulle, et combler son attente !



ÉLÉGIE ANTIQUE,

DANS LE GOUT DE THÉOCRITE.

PLAINTES DE CORIDON

SUR

LE DEPART D'IRIS.

Tous ces lieux enchantés sont pour moi sans appas,
Iris, rien ne me plaît quand je ne te vois pas :
Ni l'onde qui murmure
Autour de ces berceaux,
Ni la tendre verdure
De ces rians coteaux,
L'émail de la prairie,
La campagne fleurie,
Ces forêts d'arbrisseaux,
La flûte des hameaux,
Le concert des oiseaux,
Ma cabanne chérie,

Ce tableau qui varie,
Les zéphires nouveaux,
Le soin de mes troupeaux,
Les fêtes bocagères,
Les danses des bergères;
Rien ne peut me distraire et calmer mes douleurs;
Iris, je ne sais plus que répandre des pleurs:
Ton départ est toujours présent à ma pensée,
Tout ici le retrace à mon âme oppressée.
Je ne puis faire un pas en ce triste séjour,
Sans y chercher partout l'objet de mon amour.
Si je m'assieds au bord d'une claire fontaine,
J'y crois voir ton image, et c'est une ombre vaine;
Si je vais m'enfoncer sous ces arbres touffus,
Mon œil t'y cherche encore et ne t'y trouve plus.
Ces tapis de gazon, où l'enfant de Cythère
Venait te caresser de son aile légère,
Ces bosquets, ces ormeaux où nos noms sont tracés,

Tout instruit ma douleur de mes plaisirs passés.
Un feu séditieux me brûle et me dévore;
Le jour je pense à toi, la nuit j'y pense encore.
Mon cœur est abattu, tous mes sens sont flétris;
Je ne sais où traîner, où cacher mes ennuis.
Errant et vagabond en de sombres demeures,
Mon amour loin de toi compte toutes les heures.
J'aime à m'ensevelir dans le fond des forêts,
Je crois y respirer à l'ombre des cyprès;
Des monts les plus glacés j'assiége en vain la cime,
Mon esprit égaré me suspend sur l'abîme;
Je cherche vainement la fraîcheur des ruisseaux:
Je voudrais m'engloutir, me perdre sous les eaux.
Qui l'eût dit, que ta fuite et ta cruelle absence,
Loin d'éteindre ma flamme accrût sa violence!

Toujours aux nymphes du vallon
C'est toi que ma voix redemande;
Toujours je t'appelle, et ton nom

Est le seul que l'Echo me rende.
Tantôt je crois que tout gémit,
Que tout se plaint, que tout murmure;
Tantôt, je crois que tout périt,
Que tout s'éteint dans la nature.
Matin et soir je sens mes yeux
Se couvrir d'un sombre nuage;
Pour moi les oiseaux amoureux
Ne chantent plus dans le bocage.
Loin de la main qui les flattait,
Sans gaîté mes chèvres bondissent;
Mes brebis paissent à regret
Mes cytises qui se flétrissent.
De désespoir, dans le vallon,
Souvent je brise ma houlette;
Je meurs d'amour, et ma musette
Sous mes doigts ne rend plus de son.
Reviens, ma chère Iris; reviens, et que tes charmes

De ton fidèle amant dissipent les alarmes.
Viens, accours, et je vois les feuilles reverdir,
Les arbres s'incliner et leurs rameaux s'unir.
D'un éclat vif et doux l'horizon se colore,
Et la rose n'attend que tes yeux pour éclore.
Les ruisseaux argentés recommencent leur cours,
Et ta présence encore amène les beaux jours.
Mais, hélas! où m'emporte une erreur qui m'est chère?
Un autre amant peut-être adore ma bergère.
Ingrate, oserais-tu lui promettre ta foi?
Est-il donc un bérger qui t'aime autant que moi?
Cruelle, qu'ai-je fait pour mériter ta haine?
Mon cœur a-t-il jamais murmuré de sa chaîne?
N'étais-tu pas toujours l'objet de mes désirs?
Ai-je un instant sans toi goûté quelques plaisirs?
Du champ que j'habitais tu faisais les délices;
De toutes les saisons je t'offrais les prémices.
Si je cueillais des fleurs, c'était pour t'embellir,

Et j'espérais un jour toi-même te cueillir.
Oui, j'espérais, Iris, qu'un jour la destinée
M'enchaînerait à toi par les nœuds d'hyménée.
Les fruits de mes vergers, mûris par la chaleur,
Te payaient tous les ans les tributs de mon cœur.
Mes troupeaux, mes brebis, suivis d'un chien fidèle,
Venaient te caresser, ou t'offrir leur mamelle:
Autant que leur berger, ils connaissaient ta voix,
Et je voyais leur lait couler entre tes doigts.
On vantait nos amours, on y portait envie:
Rien n'altérait alors le charme de ma vie...
Mais, que dis-je, insensé! ce tendre souvenir
Loin d'adoucir mes maux ne fait que les aigrir;
Seul, dans les antres sourds, déplorant ma misère,
Iris, en te perdant j'ai perdu la lumière.



ÉLÉGIE

AU SUJET D'UN ARBRE APPARTENANT A L'UN DES AMIS DE L'AUTEUR, ET ABATTU PAR UN GRAND VENT.

Arbre qui m'étais cher, dont la pompeuse tête
Avec orgueil s'élançant dans les cieux,
Sut tant de fois braver l'effort de la tempête,
Et dont les pieds touchaient au séjour ténébreux;
De l'aquilon le soufle impitoyable,
Plus prompt que le tonnerre et non moins formidable,
T'a renversé pour jamais à mes yeux!
Je n'entendrai donc plus le chant mélodieux
Du jeune et tendre oiseau caché sous ton feuillage.
Je ne pourrai donc plus, auprès de ton ombrage,
Dans la chaleur du jour respirer la fraîcheur!
De tant d'hivers toi qui bravas la guerre,
Un instant t'a détruit!.. Par le vent du malheur
Ainsi tombe un grand de la terre.

Du char de la fortune ainsi précipité,
L'ambitieux, dans sa course arrêté,
A l'œil surpris étale son naufrage:
Mais toi, qu'avais-tu fait pour mériter l'outrage
Du sort capricieux, majestueux ormeau!
Loin d'insulter au timide arbrisseau,
Tu lui prêtais abri. Ton ombre hospitalière
Servait d'asile au bon fils, au bon père,
Qui près de toi conduisaient leur troupeau.
Ah! reçois les regrets de ma muse champêtre!
Amante des bosquets, elle aime à se repaître
Des doux tableaux des champs. Lorsque de nos remparts
Ta cime au loin frappait mes avides regards,
Soudain je me disais: C'est là qu'est la demeure
De mon premier ami: peut-être tout à l'heure
Il recueille les fruits de ses riches guérets;
Peut-être est-il assis sous ton ombrage frais;
Peut-être près de lui la naïve bergère

Verse-t-elle d'Io le nectar salutaire;
Peut-être le fléau bat-il à coups pressés,
Les grains au même instant de la paille chassés;
Peut-être encor monté sur un coursier agile,
Revient-il embrasser ses amis de la ville?
Ces souvenirs charmans, à toi je les devais,
Puissent-ils de mon cœur ne s'effacer jamais!



ÉLÉGIE
SUR LA MORT
DE
MADAME DUTOUR DE SALVERT,
NÉE PROUVENÇAL DE SAINT-HILAIRE.

Graces, pudeur, vertus sublimes,
Soyez en deuil, versez des pleurs,
Et que vos plaintes légitimes
Expriment toutes vos douleurs.
Celle dont vous faisiez l'ornement et les charmes,
D'un coup précipité qui fait couler nos larmes,
Vient d'éprouver les horreurs du trépas.
Hélas! à son époux elle tendait les bras!...
Telle sur un rameau la timide colombe
Qu'atteint un plomb mortel, ferme les yeux et tombe

Près de l'arbre témoin de son fidèle amour.
La jeune Saint-Hilaire eut l'âme la plus belle;
Elle brillait comme une fleur nouvelle
Brille parmi les fleurs qui composent sa cour.
Des malheureux aimable protectrice,
Sa charité consolatrice
Leur prodiguait les plus tendres secours:
Par ses bienfaits elle comptait ses jours.
Son zèle est au-dessus de mes faibles peintures;
Ses délicates mains ont pansé les blessures *
Des mortels que le sort condamnait à souffrir.
Instruite dans l'art de guérir,

---

* Lors du passage des troupes à Riom, en 1814, Mme de Salvert logeait chez elle un militaire qui avait reçu à la jambe une forte blessure; elle voulut le panser elle-même, et par ses soins assidus elle parvint à le guérir.

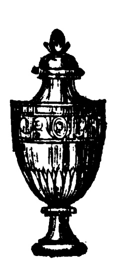
Elle était pour le pauvre un ange tutélaire:
  Infatigable en ses nobles travaux,
  Elle fuyait les douceurs du repos,
Et la nuit la trouvait soulageant la misère.
Enfans qu'elle a sauvés d'un mal contagieux,
Qui flétrit la beauté, qui dépeuple la terre,
Dont nous portons en nous le germe héréditaire,
Vous-mêmes racontez ses soins officieux! *
Son esprit éclairé d'une vive lumière,
Savait apprécier ce bienfait précieux,
Que Jenner répandit au sein de l'Angleterre:

---

* Sa bienfaisance la portait à propager, au profit du pauvre, les utiles découvertes de la médecine. Elle avait du vaccin à la campagne, et se plaisait à vacciner elle-même les fils des laboureurs. En sauvant la vie à beaucoup d'enfans, elle est devenue la bienfaitrice de plusieurs générations.

Bienfait réparateur du fléau de la guerre,
Qui, dans les siècles fabuleux,
Eût placé son auteur au rang des demi-dieux.
O mort et perfide et barbare!
Quelle est donc de tes coups l'implacable fureur?
La piété, la vertu la plus rare,
La bienfaisance, la douceur,
Et la fortune, et la grandeur,
Rien ne peut t'attendrir et fléchir ta rigueur.
Arbitre des destins, divine Providence!
Dans tes desseins secrets tu frappes l'innocence.
Hélas! tu viens ravir, à la fleur de ses ans,
La tendre Prouvençal à ses jeunes enfans,
Au meilleur des époux l'épouse la plus chère,
Une fille accomplie à la plus digne mère.
Mon esprit et mon cœur s'attendaient que les cieux
Prolongeraient le cours d'une si belle vie;
Mais la religion me dessillant les yeux:

« Est-ce à toi de juger la sagesse infinie,
« Me dit-elle? respecte, adore ses décrets;
« Antoinette jouit d'une éternelle paix.



ÉLÉGIE

SUR

LA MORT DE MA MÈRE.

Clotho, Lachésis, Atropos,
Déités du séjour des ombres,
Trempez vous-mêmes mes pinceaux
Dans vos couleurs pâles et sombres.
Filles lugubres de la Mort,
Par un des coups le plus terrible
Qu'ait pu me réserver le sort,
Vous accablez un fils sensible.
Vous avez tranché les destins
De la plus vertueuse mère,
Et vos inexorables mains
Ont cessé de filer une trame si chère.

Jetez le crêpe le plus noir
Sur ma lyre en deuil et plaintive;
Et pour peindre mon désespoir,
Sortez de l'infernale rive:
Ou plutôt, Dieux des sombres bords,
Si jadis les divins accords
D'une lyre mélodieuse,
S'ouvrirent des enfers la route ténébreuse,
Et touchèrent le Roi des morts:
Que je descende en votre empire,
Que je fléchisse par ma lyre
Pluton, Proserpine attendris;
Pour prix du zèle qui m'inspire,
Qu'ils rendent une mère à la douleur d'un fils.
Que je puisse encore lui rendre
Mon hommage respectueux,
La revoir, l'embrasser, lui parler et l'entendre!
Que mes pleurs et les siens se mêlent dans nos yeux!

Mais dans le transport qui m'agite,
Ma muse ne saurait attendrir les enfers;
Et le fier tyran du Cocyte
Est sourd au bruit de mes concerts.
Laissons donc, hélas! de la fable
Les trop séduisantes erreurs,
Et du seul culte véritable,
Osons percer les profondeurs.
Ouvrez-vous, portes éternelles,
Ouvrez-vous aux sons de ma voix;
Que sur mes poétiques ailes
Je vole au sein du Roi des rois!
Dieu paternel, Dieu puissant et Dieu juste,
Si dans ton sanctuaire auguste
Les tendres Vertus, la Bonté,
Sont assises à ton côté,
Ma mère avec le chœur des Anges
Doit éterniser tes louanges.

Toi, qui lis dans le fond des cœurs,
Tu la vis à ta loi fidèle.
De la vie à venir la promesse immortelle
Entretenait ses pieuses ferveurs;
Des vertus des Dutour son cœur gardait la flamme.
Chaque jour du pied de l'autel,
Les soupirs ardens de son âme
Montaient vers ton trône éternel.
Sa charité constante et vive,
Pour le malheur toujours active,
Se plaisait à sécher les pleurs,
Et du pauvre en secret à calmer les douleurs.
Par un nœud sympathique à son époux unie,
Elle fut cinquante ans le bonheur de sa vie,
Son tendre appui, sa parfaite moitié.
Rien n'altéra jamais leur fidèle amitié.
Dans ces temps orageux où la vertu proscrite
D'un asile furtif implorait le secours,

Quelquefois, des tyrans en trompant la poursuite,
Des ministres de paix ils ont sauvé les jours. *
De cette piété, pour d'autres importune,
Ils goûtaient la douceur commune;
Et maintenant dans le palais des cieux
La palme des élus les ombrage tous deux.
Pour nous, voyageurs d'une terre
D'où s'élèvent tant de cyprès,
C'est un doux souvenir qui charme nos regrets,
C'est lui qui me console en parlant de ma mère.

---

* M. l'abbé M***, connu par un talent distingué dans la chaire, et par la ferveur de son zèle, ne pouvait traverser impunément les orages de la révolution. Mon père, qui savait apprécier ce digne prêtre, le reçut secrètement chez lui, lui procura des moyens d'évasion, et ma mère se chargea de lui faire accepter des secours à titre d'estime et d'attachement. (Note de l'auteur.)

J'aime à lui rendre hommage au nom de ses enfans,
J'aime à vanter les soins touchans
De sa respectable vieillesse,
A répéter avec tendresse:
Son esprit et son cœur avaient trompé le temps.
Pourquoi ma bouche, amis, serait-elle muette?
Une mère toujours est si chère au poëte!
Pope chanta la sienne, et croyait que ses vœux
Différeraient encor son départ pour les cieux.
Quand Ducis, l'œil en pleurs, vit la tombe jalouse
Enfermer sa fidèle épouse,
Dans le sein de sa mère il cacha ses douleurs.
Et moi, dont les printemps débiles
N'ont connu de l'hymen les maux, ni les douceurs,
Combien ses tendres soins me devenaient utiles!
Mes jours auprès des siens me semblaient moins fragiles.
Je ne l'ai plus!... et mon cœur accablé
A mes lèvres toujours reporte un vain murmure:

Grand Dieu! de ce cœur désolé
En montant jusqu'à toi que la plainte s'épure!



ÉLÉGIE

SUR

LA MORT DE MA SOEUR.

FAUT-IL donc que la mort moissonne
Toutes les plus douces vertus ?
La cloche lugubre qui sonne,
M'avertit que ma sœur n'est plus.

O ma sœur! toi qui m'étais chère
Par les dons que tu possédais,
Avant que d'être épouse et mère,
Et qui le fus encore après;

Qui joignais l'âme la plus belle
Aux grâces d'un esprit orné,

Et qui des femmes le modèle
Conversais comme Sévigné;

Pour jamais se perd l'obligeance
De ton sourire gracieux;
De ton cœur la douce éloquence
Ne se lira plus dans tes yeux.

Ni d'un époux l'amour fidèle,
Ni les soins de tes dignes fils,
Rien, des traits de la mort cruelle,
N'a pu sauver tes jours chéris.

En vain à ta place déserte,
Te redemandent leurs douleurs,
Dans le sentiment de ta perte
Ils n'ont d'autre voix que leurs pleurs.

Et moi, dont la douleur égale
Ici-bas n'a rien à t'offrir,
Quand vers Dieu ton âme s'exhale
Je garde, hélas! ton souvenir.



INSCRIPTION.

INSCRIPTION

POUR LA TOMBE

DE M. LE COMTE DE CHABROL,

ANCIEN LIEUTENANT CRIMINEL A LA SÉNÉCHAUSSÉE D'AUVERGNE,

DÉPUTÉ AUX ÉTATS GÉNÉRAUX.

L'ILLUSTRE magistrat, ornement de sa ville,
Le riche, homme de bien, repose en ce saint lieu:
Pleurez.... mais non, chrétiens, il a changé d'asile;
Il fut l'ami du pauvre, il est l'ami de Dieu.



ÉPITRES.

ÉPITRE

A MM. DUTOUR DE BELLENAVE ET DE SALVERT,

SUR LES AGRÉMENS DE LA CAMPAGNE,

1797.

Oui, j'aime la nature et ses beaux paysages,
L'eau, les prés, les gazons, les bois et les ombrages;
Des sites, des vallons, des coteaux fructueux,
De ce que l'âme éprouve interprètes heureux.
De la terre et des cieux les images vivantes,
En troupeaux, en épis, des plaines opulentes,
D'harmonieux oiseaux les faciles concerts,
Et les parfums des fleurs, et la fraîcheur des airs,
Des arbres dont le front semble toucher la nue,
Des lointains azurés, une vaste étendue:
Voilà ce qui me plaît, qui charme mes regards.
Où la nature est grande elle éclipse les arts.
Faut-il que du faux goût la froide symétrie

Vienne tout niveler dans sa monotonie?
Faut-il emprisonner ces paisibles ruisseaux?
Dans des cages de fer enfermer ces oiseaux?
De ces arbres touffus mutiler les ombrages?
Non: la belle nature est libre en ses ouvrages.
Laissons-la dans sa grâce et sa simplicité:
Souvent à force d'art on flétrit sa beauté.

Tel est ce beau séjour, l'orgueil de son village,
Où deux frères amis goûtent la paix du sage.
Si le temps qui brunit l'ouvrage du ciseau,
De son luxe gothique a paré le château,
On le voit rajeunir le feuillage des chênes,
Et verdir tous les ans les trésors des domaines.
Le hardi peuplier, le pin pyramidal,
Décorent du jardin le produit végétal.
La figue au goût de miel, la pêche parfumée,
Et l'orange de Malte à la fleur renommée,

Et de Provence encor l'onctueux olivier,
Qui semble, hôte nouveau, sourire à l'amandier,
Auprès du maronier, de l'érable, du tremble,
Fleurissent en commun et mûrissent ensemble.
Ici du Pécellan, Falerne de ces lieux,
Le vignoble fécond vient s'offrir à mes yeux;
Plus loin, de Mont-Choisi sont les côtes vineuses
Dont le soleil mûrit les grappes généreuses.
Là, non moins que Bacchus je puis fêter Palès;
Là, je parcours la ferme ou le parc de Cérès,
Là, Diane a ses jeux. Au sortir de la plaine
Je franchis les taillis, je parcours la garenne.
Déjà je vois des chiens l'instinct intelligent
En flairant le gibier interroger le vent;
A l'égal de Jupin je m'arme du tonnerre,
Au lièvre fugitif je cours porter la guerre,
Ou d'un plus beau triomphe honorant mes exploits,
Je force un sanglier dans l'épaisseur du bois.

Bellenave offre encor plus d'une jouissance:
La première du sage, après la bienfaisance,
Celle de vivre en paix et sans anxiété,
Et de pouvoir sans crime aimer la liberté.
Oui, c'est au sein des champs qu'on jouit de soi-même;
Sans trouble, sans erreurs, sans remords, sans système
D'une nouvelle sève on y sent la chaleur
Sous l'azur d'un beau ciel épanouïr le cœur.
Là, l'Envie à l'œil faux laisse dormir ses crimes;
L'ardente Ambition n'y fait point de victimes,
La noire Calomnie au discours clandestin
N'y vient pas sur nos jours distiller son venin.
Au fond des antres verts, sur le bord des fontaines,
On foule aux pieds l'orgueil des passions humaines.
Vous les foulez, amis; par des efforts heureux
Dans l'âge des plaisirs vous êtes vertueux.
Loin du bruit des cités, épris de la nature,
Vous goûtez dans l'étude une volupté pure;

Aidés de son flambeau, vous saurez découvrir
Tous ces trésors cachés qu'on aime à lui ravir.
Les Buffon, les Lamarck, d'une vive lumière
Ont éclairé vos pas dans leur noble carrière.
Du règne végétal amoureux scrutateurs,
Avec l'œil de Linné vous observez les fleurs,
Et votre riche herbier sur ses feuilles savantes,
En marque avec les noms les races différentes.
Ah! cultivez toujours des goûts si fortunés,
Vraiment dignes de ceux de qui vous êtes nés!
Les beaux-arts ont chez vous un trône héréditaire,
Et les Muses comme eux ont le droit de vous plaire.



A MADAME DE P***.

Allez, mes vers, enfans de mon loisir,
Allez présenter mon hommage
A la beauté qui daigne m'accueillir.
Sous son égide on peut braver l'orage,
Et sa faveur qui sait tout embellir,
D'un faible essai peut faire un bon ouvrage.
Le Dieu du goût que ma voix a chanté,
En la voyant croira voir son image;
Le Dieu d'amour par les grâces fêté,
Lui tracera les plaisirs du bel âge.
Didon lui plaît; muni de son suffrage,
On peut voler à l'immortalité.
Ah! de Didon elle a la majesté,
Elle a ses traits, ses grâces et ses charmes.
Son cœur a ressenti ses douleurs, ses alarmes;

Elle a connu l'hymen, sa douce volupté ;
Comme Didon, ses yeux se sont mouillés de larmes.
Oui, vous avez son affabilité
Et sa grande âme, aimable Déité.
Soyez ma Muse, et que votre génie
Soit désormais l'âme de mes accens!
A la cour des neuf sœurs vous vivez d'ambroisie ;
Et c'est deux fois leur offrir mon encens
Que le brûler pour *Élise-Uranie*.



ÉPITRE

A MA SOEUR.

Enfin, après trois mois de mortelle tristesse
Et de plus cruelles douleurs,
Je vois d'une pure allégresse
Autour de moi renaître les douceurs :
Je vois un digne père, une mère chérie,
Des frères dissiper d'importunes frayeurs ;
Et toi, sensible et délicate amie,
Toi, ma sœur, dont la main pour protéger ma vie,
Soulève le bandeau de ma mélancolie.
Viens, le printemps renaît : je renais avec lui.
C'est pour nous deux que ses rayons ont lui,
Que les ormeaux se couvrent de verdure,
Que l'alouette chante et que l'onde murmure.

Bien mieux que dans ma chambre obscure,
En présence de la nature
Nous goûterons, ma sœur, un entretien touchant.
La conversation est un charme suprême,
A la femme surtout départi de Dieu même,
Et je l'éprouve en t'écoutant.
Ton esprit sait penser et ton cœur est aimant.
Si ta belle âme s'est nourrie
Des fleurs de Sévigné, des fruits de Fénélon,
Si ton goût sait juger une prose choisie,
Tu ne dédaignes pas l'aimable poésie,
Et tu lis avec moi Saint-Lambert et Thompson.
A qui n'a pas un sentiment vulgaire
Les Muses, la nature ont le secret de plaire.
Le sage aime Palès : dans ses goûts innocens
Avec joie il s'inscrit parmi ses desservans.
Ainsi que ce ruisseau paisible
Qui féconde le sol abreuvé dans son cours,

Il voit d'une pente insensible,
Dans sa maison des champs s'écouler ses beaux jours.
Là, point de courtisan de l'aveugle déesse
Qui replie en tout sens sa tortueuse adresse;
De favori, de ministre du jour
Tour à tour élevé, renversé tour à tour;
De ces héros dont le sanglant courage
N'apporte que l'effroi, le deuil et l'esclavage;
Là, point d'homme avili, de joueur furieux
Qui dissipe en un jour les biens de ses aïeux;
Point d'avare qui, sourd aux plaintes de ses frères,
Grossisse ses trésors de leurs propres misères;
D'Hylas qui dépouillé par arrêt de Thémis,
En procès se consume et jette de vains cris.
Il ne faut que des cœurs dans cette solitude,
Qui des heureux loisirs se fassent une étude.
Ici, tout s'anime, tout vit,
Tout en le reposant vient occuper l'esprit:

Tantôt des plantes salutaires
Qui permettent aux trois mégères
De grossir leur fuseau de quelques fils de plus,
Je puis, nouveau Linnée, observer les vertus,
Les formes, les couleurs, les noms, les attributs.
Plein d'intérêt pour eux, tantôt je considère
Des laboureurs les utiles travaux:
L'un courbe au joug le front de ses taureaux,
Et va, le soc en main, confier à la terre
Des moissons les trésors nouveaux;
L'autre, s'armant d'une serpe légère,
Emonde du verger les stériles rameaux.
De ce bon peuple des hameaux
Deux fois la nature est la mère.
L'innocence avec la gaîté,
La paix avec l'activité,
Le travail avec la santé,
Voilà son lot, ses mœurs, son caractère.

Voilà le vrai bonheur et la simplicité
Qui font dire en ces lieux : *Tout n'est pas vanité !*



EPITRE

A Mlle MAIGNE DU SAUZINET,

SUR SON MARIAGE AVEC MON FRÈRE.

L'AMOUR est adoré comme l'âme du monde :
Il l'embellit et le féconde.
Il tresse du printemps la couronne de fleurs,
Il souffle à l'été ses ardeurs,
Et le souris de la nature
Est son immortelle parure.
Des airs les légers habitans
Le célèbrent dans le bocage,
En échangeant sous le feuillage
Leurs feux, leurs baisers et leurs chants.
Le fier coursier, dans ses hennissemens,
Appelle sa compagne et bat la plaine ardente ;
Le lion, l'œil en feu, la crinière flottante,
Rugit au fond des bois pour sa sauvage amante.

Tout reconnaît ses lois : parmi les végétaux
Le palmier du palmier féconde les rameaux.
Mais l'homme qui reçut la raison en partage,
L'homme qu'un Dieu voulut former à son image,
Seul ennoblit l'amour ; c'est pour lui que l'hymen
Allume son flambeau ; pour lui qu'un nom divin,
Le nom d'époux, légitime l'ivresse
Qui du bonheur renferme la promesse.
Les autres noms si sacrés et si doux
Et de fils et de père,
Et de fille et de mère,
Et de sœur et de frère,
C'est à l'hymen que nous les devons tous.
Vous qu'un père honorable à qui vous êtes chère,
Qu'un oncle *, orateur respecté,

* M. le baron Grenier, premier président de la cour royale de Riom, lors membre du Corps-Législatif.

Comme organe des lois par Thémis adopté,
Des vertus, des talens sont la noble héritière,
Vous, le plus riche don pour sa félicité
Qu'à votre époux la fortune ait pu faire,
Vous offrez à l'hymen tout ce qui peut lui plaire,
L'esprit, la grâce et la fidélité.



A M. FAVARD D'ENVAL,

PROCUREUR GÉNÉRAL.

Vous dont l'âme est sensible au doux charme des vers,
Vous pour qui tous les arts ont des attraits si chers,
Vous qui, malgré Thémis, souriez à ma Muse,
Que mon léger travail un moment vous amuse !
Mais je crains que bientôt dans Enval retiré,
Dans ce jardin riant, élégamment paré,
Où le goût ménagea le plaisir, d'où la vue
Embrasse une si vaste et si riche étendue,
Les vallons, les coteaux, les rochers et les bois ;
Où tout parle, tout rit, et tout frappe à la fois ;
Comparant ma copie et ma faible peinture
Au modèle enchanteur offert par la nature,
Vous ne disiez : Le peintre a manqué ses portraits ;
Ses traits sont sans chaleur, ses crayons imparfaits.

DESCRIPTION D'ENVAL.

Envaл, riant séjour, asile romantique,
Où tout semble créé par un pouvoir magique,
Que j'aime à contempler tes monts inspirateurs,
Tes sauvages beautés, tes sublimes horreurs!
Tous ces rocs entassés, leurs cimes pittoresques;
Leur masse épouvantable et leurs formes grotesques;
Ombragés, découverts, étendus ou pendans,
Réunis, dispersés, pareils à des géans
Dont les énormes bras se déroulent sans cesse:
Que j'aime à voir leurs fronts sillonnés de vieillesse,
Et leurs flancs décharnés, éternels monumens
Du long séjour des eaux, des ravages du temps!
Que ces objets sont grands! qu'ils attachent la vue!
Si je gravis ces rocs, quelle scène imprévue,
Quel immense tableau s'est déployé soudain!
Quel effroi!.... quel plaisir d'admirer ce lointain!

C'est là que tout est beau, tout est riche en images.
Ton art seul, ô Gessner! eût peint ces paysages,
Ces feux du jour naissant, ces nuages d'azur,
Cette hauteur où l'air est si vif et si pur,
Imprime à la pensée un plus grand caractère;
Ces touffes d'arbrisseaux, ce chêne solitaire,
Ces longs enfoncemens, cette sombre clarté,
Ce site austère et dur, cet aspect enchanté,
Et ce calme où des cieux la divine harmonie
Semble se faire entendre à mon âme ravie!
Nature! au sein des rocs, des coteaux et des bois,
Que tu sais être riche et sauvage à la fois!
Pour un luxe indigent tes dessins sont trop vastes,
Et tes savans accords sont de hardis contrastes.

Ici, des monts audacieux
Semblent sur leurs immenses cimes,
Nouveaux Atlas, porter le poids des cieux.

De sombres et profonds abîmes
Plus loin épouvantent mes yeux.
A côté du hameau, la moisson verdoyante
Flatte le laboureur charmé;
Et la vigne aux cent mains, de sa grappe naissante
Prépare le jus parfumé.

Je vois dans ces vallons la superbe génisse,
La chèvre suspendue aux bords du précipice,
Les brebis, les agneaux paissant l'herbe des prés,
Ou sur d'âpres sommets lentement égarés....
J'entends le fier taureau qui bat l'air de sa tête,
Mugit, et d'un rival appelle la défaite;
Le coursier hennissant, dont les larges naseaux
Respirent le parfum des puissans végétaux;
Cette onde qui grondant sous des roches lointaines
Tombe, écume et bondit pour courir dans les plaines,
Torrens tumultueux, dont le cours vagabond

Trouble de ces déserts le silence profond.
Marchant de roc en roc, errant de scène et scène,
De Vertumne et Palès j'abörde le domaine.
J'entends la flûte agreste et le chant du berger;
J'admire les doux fruits d'un fertile verger;
J'entre dans ce jardin où la rose est éclose,
Où l'ami de Thémis loin du bruit se repose,
Et comme d'Aguesseau, pour penser librement,
Demande à la nature un doux recueillement.
Je vais sous ses berceaux, couronnés de feuillage,
Du chantre des bosquets entendre le ramage;
Je dis en l'écoutant: Ses faciles concerts
Forment mieux que Lulli la musique des airs.
Du haut du belvéder j'aperçois la chapelle
Où l'homme des vieux jours a prié d'un saint zèle.
Je descends vers la grotte où la Nymphe des eaux
Excite les bouillons de ses mouvans cristaux:
Quelle enceinte sauvage et quel asile sombre!

Une humide fraîcheur, se mêlant avec l'ombre
Des pâles peupliers qui couronnent ces bords,
Décèle à l'œil ravi ses liquides trésors.
Calypso! que me fait ta grotte enchanteresse?
Tu veux par tes discours prodigues de caresse,
Tromper le fils d'Ulysse et séduire son cœur:
Ici, tout est sans fard, tout plaît, rien n'est trompeur.
Un philtre naturel y rappelle à la vie
La beauté qui s'éteint près de se voir flétrie.
Dans cette source pure elle puise à longs traits;
O prodige! aussitôt renaissent ses attraits.
D'un sang séditieux la chaleur dévorante
Brûle au cœur d'Aristée, en ses veines serpente,
Il boit l'onde, et soudain ses flots rafraîchissans
Par une autre merveille ont ranimé ses sens:
Le chagrin s'évapore et la joie étincelle,
Partout la santé brille et circule avec elle:
Le vieillard rajeuni raconte ses amours,

Un souris de Chloé rappelle ses beaux jours.
D'Esculape en ces lieux on vante les oracles,
Et la Nymphe jamais n'y vendit ses miracles.



A M. LE BARON DE BARANTE,

PAIR DE FRANCE,

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES.

Vous dont la prose harmonieuse
Vaudra toujours mieux que des vers,
A la politique épineuse
Vous qui mêlez de doux concerts :

Pourrez-vous souffrir qu'une Muse
Qui vous vit sourire à ses jeux*,
Sur ce souvenir dont elle use
Ose vous présenter ses vœux ?

---

* M. de Barante, bien jeune encore, se rendait avec plaisir à des soirées littéraires où l'appelait l'auteur.

Mais nos bouches seraient muettes
Si par trop nous étions discrets.
Les rois reçoivent des placets
Et les ministres des requêtes.

Pour des droits qui n'étaient point dus,
Taxés à tort de contrebande,
Mes fermiers ont été battus;
Les battus paîront-ils l'amende?

Loin que votre sévérité
Et les condamne et les punisse,
Ils voudraient de votre justice
Une petite indemnité.

Ces simples vœux à votre gloire
Ne sauraient être indifférens;
On plaît aux filles de mémoire
Par tous les actes bienfaisans.

Au Pinde comme à la tribune
Partout faites-vous applaudir;
Et, caressé de la fortune,
Du pauvre laissez-vous bénir.



ÉPITRE

SUR

LA BIENVEILLANCE

QUI DOIT RÉGNER

ENTRE LES HOMMES DE LETTRES.

J'HONORE, cher Edmon, et j'aime les beaux-arts.
Les attraits des neuf sœurs enchantent mes regards :
Mon esprit est frappé des beaux jours de Corneille.
J'admire encor du Cid l'étonnante merveille.
Racine me ravit et m'arrache des pleurs.
C'est un Dieu dont la voix parle au fond de nos cœurs.
Voltaire me subjugue, et les flots de sa veine
Dans mes sens éveillés font couler l'Hypocrène.
Rousseau, nouveau Pindare, exalte mes transports.
Un souffle tout céleste anime ses accords.
Les fils de Calliope et les fils de Thalie

Enivrent ma raison d'une aimable folie.
Mais d'où vient qu'au milieu de ces nobles rivaux
Une pâle Euménide agite ses flambeaux,
Et brisant les autels des filles de mémoire
Fait rougir Apollon au trône de sa gloire.
C'est l'Envie à l'œil faux qui, d'un doigt inhumain,
Noircit les bons écrits de son subtil venin;
Et perfide avec art, sous le nom de critique,
Colore insolemment sa haine satirique;
Et de là, sur le seuil du temple des beaux-arts
Mille hideux serpens sifflent de toutes parts.
En vain pour le mortel qui sait instruire et plaire
Croît le laurier divin au fond du sanctuaire:
On outrage Racine, on exalte Pradon,
Et l'auteur de Mérope est sifflé par Fréron.

. . . .

Cependant ces grands nains de leurs mains criminelles
Eux seuls au vrai talent ne coupent point les ailes.

Quelquefois le pouvoir qui le dut protéger,
Le prend pour un rival et cherche à s'en venger.
Un cardinal-ministre et qu'un orgueil suprême
Despote de son roi fit roi sans diadème,
Prétendu bel-esprit et follement jaloux,
Arme contre le Cid son impuissant courroux.
Il blâme, et Rambouillet du faux goût est l'asile.
Et le dur Scudéri, dans sa morgue imbécille,
En éclats redoublés exhalant sa fureur,
Du père du théâtre est le vil détracteur.
Mais du pouvoir jaloux le risible délire
N'est pas pour un grand cœur le trait qui le déchire;
C'est le trait que lui lance un enfant d'Apollon,
Qui de son art magique a comme lui le don.
C'est le génie armé poursuivant le génie;
Contre les deux Rousseau c'est Voltaire en furie.
O déplorable exemple! aveuglement honteux!
Dans l'art de diffamer quels sectateurs nombreux

Signalent sur ses pas leur absurde colère!
Clément contre Delille ici rompt en visière.
Là, de l'aimable auteur des saisons et des champs
D'un croassement rauque il dénigre les chants.
Mais Saint-Lambert s'en rit, et loué par Voltaire,
A tous les bons esprits son livre est sûr de plaire.
Ardent, vindicatif, plein d'audace et de fiel,
Palissot délirant outrage Marmontel,
Et dans sa Dunciade il traite de stupide
L'auteur de vingt écrits où la raison préside;
Qui chanta Bélisaire, et des tristes Incas
Nous fit pleurer la chute et l'inhumain trépas.
Mais quoi! c'est Marmontel qui dans une autre escrime,
Pour l'auteur du Lutrin montre sa froide estime.
Avant lui c'est Boileau, de qui l'âpre gaîté
En déprimant Quinault blesse la vérité.
Lui, l'arbitre du goût, pourquoi son sel attique
Verse-t-il sur le Tasse une injuste critique,

Lorsque par Calliope au temple il est porté,
Et doit vivre avec lui pour l'immortalité?

. . . .

A rabaisser Thomas la critique est fidèle:
Mais qui n'aime la voix qui loua Marc-Aurèle!
Il est trop éloquent pour n'être qu'un rhéteur.

. . . .

La déclamation est fille de l'erreur.
Législateurs du goût, retenez cet adage!
La vérité profère un plus chaste langage.
C'est surtout les beautés qu'elle aime à publier.
Au talent la première elle offre le laurier.
Telle au siècle d'Auguste elle voulut paraître,
Et du trône du monde elle honora le maître.
C'est par elle qu'on vit ce fier triomphateur
Se montrer des beaux-arts le zélé protecteur;
Contre les Bavius s'armer pour le génie,
Et se faire une cour des fils de Polymnie.

De Virgile et d'Horace admirant les écrits,
Voyez comme à sa table à leurs côtés assis,
Il dépouille pour eux sa grandeur souveraine,
Et mêle son suffrage à celui de Mécène:
Mécène noble ami des enfans d'Apollon,
Dont l'immortelle voix a consacré le nom.
L'estime et l'amitié régnaient entre Tibulle,
Et Gallus, et Macer, et Properce, et Catule.
Ovide mit sa gloire à louer ses rivaux.
Amis des arts, suivez des exemples si beaux,
Et que de vos esprits les clartés jaillissantes
N'aillent pas rallumer des haines flétrissantes.
Les neuf muses sont sœurs; que la fraternité
Sur l'autel des beaux-arts soit votre déité.
C'est ainsi que jetant une clarté profonde,
Vous serez l'ornement et le flambeau du monde.



A LAMOTHE *.

UNIR à la délicatesse
D'un cœur noblement vertueux,
L'exquise et loyale finesse
D'un esprit vif et lumineux :

De Thémis enfant volontaire,
Être l'objet de son amour ;
Aux malheureux servir de père,
Des riches se faire une cour ;

Parfois des traits de sa satire
Tancer quelque mauvais chrétien,
Et tout haut parfois oser dire
Ce que pensent les gens de bien ;

* Frère de l'auteur.

Près de Minerve ou de Sophie
S'embarrasser peu d'Apollon,
C'est bien assez pour la raison
Et peut-être trop pour l'envie.



A MON AMI,

SUR SA MAISON DES CHAMPS.

DEPUIS vingt ans je n'ai pas vu ces lieux
Que j'ai connus dès mon enfance:
Qu'ils sont changés, et que mes yeux
Sont frappés de leur différence!
Que cet enclos s'est étendu!
Quel spectacle nouveau, quelle forme nouvelle
Il offre à mon œil éperdu!
La main de l'art y rend la nature plus belle.
Des jardins fastueux que le luxe à grands frais
Etale avec orgueil les séduisans attraits;
Que le nôtre, et le Kent, pour y parer la terre,
Fassent rivaliser la France et l'Angleterre!
J'aime mieux ce terrain dont la simplicité,
Riche dans ses détails, s'unit à la beauté,

Où tous les dons d'une heureuse culture
Dédommagent avec usure.
Dans ces larges sentiers où mes pas sont errans,
Sur l'herbe qu'à la faux on livre tous les ans,
Je vois sur chaque bord des arbres dont l'écorce
M'annonce la jeunesse ou me montre la force.
Leur tige variée, en montant dans les airs,
Sur leurs divers rameaux porte des fruits divers,
La cerise, la prune et la poire pendante:
Je ne vois point ici la pomme d'Atalante,
Mais celle de Neustrie, aux sucs délicieux,
Et la pêche qui charme et le goût et les yeux.
L'amandier plus nombreux, levant sa tête altière,
Étale avec orgueil sa grâce printannière;
La vigne de ses mains s'entrelace avec lui:
Elle pare son front qui devient son appui;
A côté de Bacchus est Cérès renaissante,
Qui sourit et revêt sa robe verdoyante.

Ainsi tous les trésors sont ici rassemblés;
J'y vois naître la grappe, y vois croître les blés;
Et de tous ces objets mon âme satisfaite,
Dans le recueillement chérit cette retraite.
J'y trouve l'amitié si riche en souvenirs:
Ce noble sentiment remplit tous mes désirs.
Au nord, au sud, au couchant, à l'aurore,
Je me promène et je retrouve encore
Ces riches végétaux, croissant en liberté,
Qui joignent l'agrément avec l'utilité.
Heureux leur possesseur! il dit: c'est mon ouvrage;
Je les plantai, je peux jouir de leur ombrage.
J'y peux de la fauvette entendre les concerts,
Le zéphir du matin y rafraîchit les airs,
Et le soir Philomèle en cadences nombreuses
Sembley rendre au printemps les nuits harmonieuses.
Oui, Deliens, tu fus l'ami des champs.
C'est toi qui recréas ces plants,

Ces plants qu'on verra croître encor dans un autre âge.
Ils te rappelleront à tes dignes enfans;
Ce sont là les plus chers, les plus doux monumens.
Pour embellir encore ton ouvrage,
Je dois t'exprimer en ce jour
Un vœu que j'ai formé dans ce riant séjour:
Je voudrais qu'on creusât et qu'on fouillât la terre;
Peut-être on y verrait jaillir une onde claire
Qui, de ton potager ranimant la vigueur,
Y porterait la vie et la fraîcheur.
Des bords de cet enclos si j'élance ma vue
Quels tableaux, quels aspects, quelle vaste étendue
De plaines, de coteaux et de monts sourcilleux
Qui pressent les enfers et qui fendent les cieux!
Que tes champs sont féconds! quelles moissons superbes
D'herbages nourriciers et d'ondoyantes gerbes!
Cette riche récolte atteste tous tes soins:
Qui sait bien cultiver suffit à ses besoins.

De plaisirs renaissans source féconde et pure
Tous les vrais biens sont nés avec l'agriculture.
L'ennui qui de son poids accable si souvent
L'homme oisif et l'homme opulent,
N'approche point de ta demeure.
Chaque saison, chaque jour et chaque heure
Te voit de Persinhat, docile à tes travaux,
Accroître les produits par des essais nouveaux.
Tes bœufs promenant la charrue,
D'un pas lent fendent tes guérets,
Et tu vois la semence en leur sein répandue.
Sous les feux du Cancer, on dépouille tes prés;
Le Lion voit la faux qui moissonne tes blés;
L'automne, les paniers reçoivent ta vendange,
Et l'hiver, le fléau bat tes grains dans ta grange.
Ainsi tous tes momens sont sans cesse occupés.
Ici, tes pigeons attroupés
Roucoulent leurs amours fidèles,

Ou voltigent dans l'air autour de tes tourelles.
Tes mules, tes coursiers, et la nuit et le jour,
Respirent librement l'air libre de ta cour.
Plus loin, près du hameau, dans l'élément humide
Tu peux à l'hameçon saisir la carpe avide.
Tantôt, l'équerre en main, tu diriges les plans
Qui donnent plus de lustre à ta maison des champs;
Et tantôt, feuilletant les livres de nos sages,
Tu nourris tes pensers de leurs doctes ouvrages.
Il est dans ta maison un asile discret
Où tu me confias un aimable secret.
J'y vois encore la fenêtre
D'où je me fis ton messager champêtre
Pour aller, quand ton doigt m'en montrait le chemin,
Dans la ville voisine arrêter ton hymen
Avec ta tendre épouse et si digne de l'être,
Si digne des regrets qu'ici je sens renaître.
Quel touchant souvenir me rappellent ces lieux!

En vain je redemande et je cherche des yeux
Tous ceux qui m'y fêtaient aux jours de mon jeune âge.
Je n'y vois plus la mère au cœur sensible et sage,
A l'esprit vif et gracieux,
Qui de ma mère était l'amie;
Et qui toujours dans la cité,
Avec la même aménité,
Se voyait par elle accueillie.
Mais comme on voit des peupliers
A côté des cyprès grandir, pleins d'espérance,
Je retrouve en ces lieux d'aimables héritiers
Des vertus, des talens, de la douce obligeance;
Ils sont chéris dans la société:
L'un y porte la paix et l'autre la santé.
Ils légueront à leurs fils leur exemple:
Ma voix le prophétise, et le ciel les contemple.



ÉPITRE A M. L'ABBÉ G***,

CURÉ D'AINAY-LE-CHATEAU.

Vous voilà donc Curé, vous voilà votre maître ;
Je vous en fais mon compliment.
Mais faites-moi prochainement,
Par une missive connaître
Quel est l'endroit où vous a mis
Le Dieu dont vous êtes le prêtre.
Avez-vous beaucoup de brebis?
Sont-elles d'un bon caractère,
Prêtes à suivre les avis
Que vous leur donnerez en chaire?
Le climat, le site est-il beau?
Buvez-vous de bon vin? avez-vous de bonne eau?
Un logis avec quelque aisance;
Un jardin où les fleurs naissent en abondance?

Aurez-vous un vicaire, ou par votre travail
Suffirez-vous seul à votre bercail ?
Sur tout cela je veux quelque détail.
Votre ami, pour vous plein d'estime,
Est, sans péché, quelque peu curieux :
C'est un désir bien légitime
Que de savoir si vous êtes heureux.



EPITRE

EN RÉPONSE AU MÊME.

VOTRE vicaire est intrépide ;
Avec quel art vous le peignez !
Vous avez le pinceau d'Ovide :
C'est un vicaire à quatre pieds.
De gloire et de combats avide,
Il était fait pour des lanciers ;
Mais pour vous, un peu plus timide,
Qui ne briguez pas des lauriers,
Vous que la paix, la grâce guide
Vers le seul mont des Oliviers,
Il faut un coursier moins rapide.
Quelle serait notre douleur,
Si l'on voyait notre pasteur,
Par une chute non légère,

S'en aller mesurer la terre,
Et de coups rudement frappé,
Ne revenir au presbytère
Que tout meurtri, tout éclopé !
Défiez-vous de cette bête,
Qui vous ferait casser la tête.
Moi qui vous donne ce conseil,
J'en aurais besoin d'un pareil
En ma qualité de poëte.
Lorsque sur Pégaze monté,
Je crois voler en sûreté,
Souvent j'éprouve une ruade
Qui, d'un élan précipité,
M'abat, me jette de côté,
Et me laisse là tout malade.

Ménagez-vous pour vos amis,
Pour vous-même et pour vos brebis.

Votre troupeau serait inconsolable
De votre perte irréparable.

Chez vous le ciel est tempéré, l'air sain,
Et la terre est riche et féconde.
Votre pays en bois abonde;
Mais pas de bonne eau, ni bon vin.
Hélas! je plains votre destin,
Sans eux fait-on son salut en ce monde?
Que deviendra ce teint fleuri
Qui de vermillon fut pétri?
Il vous faudrait de l'eau rafraîchissante,
Et d'un bon vin la sève nourrissante.
Percez, fouillez votre terrain;
Peut-être il en naîtra soudain
Une onde pure et jaillissante.
Quant au bon vin, par des rouliers,
Hâtez-vous d'emplir vos celliers.

Pour conserver santé parfaite,
C'est ce que l'amitié prudemment vous souhaite.



A RONZIÈRES *.

TOI, qui des fruits de la sagesse
Ne veux goûter que les douceurs,
Faudrait-il t'offrir de ces fleurs
Que l'on cueille sur le permesse?

Heureux que le flambeau des arts
Te réfléchisse sa lumière,
Tu ne cherches que les regards
De la Déesse qui t'éclaire.

Pour la mettre mieux en défaut
De Boileau bravant la satire,
En connaisseur, ton goût admire
Tous les chefs-d'œuvre de Perrault.

---

* Frère de l'auteur.

Ton encens brûle d'ordinaire
Pour Descartes et Lavoisier,
Et du frère de notre mère*
Leur culte te fait l'héritier.

De tes amis, l'un d'Archimède
Veut te voir sonder les secrets,
Et tient d'un prix à qui tout cède
L'art des leviers et des rouets.

Un autre qui prétend qu'Euclide
Sur Virgile ait aussi le pas,
De boire l'onde aganippide
Non plus ne te conseille pas.

Mais quelquefois au doux murmure
Qui ne saurait être indiscret,

* M. Dutour de Fontette.

De ce ruisseau dont l'onde pure
Arrose ton *Château-Luquet*,

Aux bords heureux de la prairie
Où ton âme a son libre cours,
Ton aimable philosophie
Rend aux Muses de doux amours.

Là, tu partages du poëte
Les rapides émotions;
Un Dieu parle, et ta bouche est prête
A sourire aux vers des Thompsons.

Oui, te croire dans leur disgrâce
C'est se tromper à tous égards;
Les Muses ont chez toi leur place
Entre la nature et les arts.

ÉPITRE *
A M. FAVARD D'ENVAL,
POUR L'ENGAGER A REVENIR A LA CAMPAGNE.
OCTOBRE 1813.

Octobre vous rappelle en ces aimables lieux
Où vous avez coulé des jours délicieux,

---

* C'est à l'occasion de cette épître que M. Favard d'Enval adressa à l'auteur une lettre des plus flatteuses, dont nous croyons pouvoir citer les passages suivans :

« On ne peut rien lire, on ne peut rien voir de plus aimable ni de plus touchant que votre épître du mois d'octobre. C'est un beau fruit de la première automne, et qui n'est pas flétri par les brouillards et les frimas de l'arrière saison..... Je la lis et relis avec délices, et à chaque lecture j'y découvre de nouvelles beautés. Ce sont les accens du cygne de Mantoue ; c'est la sensibilité de Virgile, ou plutôt c'est la vôtre ; car l'âme est inimitable : chacun a la sienne, sans pouvoir rien emprunter de celle d'autrui ; et ceux à qui

Où tout est simple et beau, tout plaît sans artifice,
Où votre goût fit naître un agréable hospice,

---

la nature en a refusé une, ont beau faire, ont beau se tourmenter, il ne leur en poussera jamais.

» Oui, si l'on profite à l'école des grands maîtres, c'est en s'initiant aux secrets de leur art; mais c'est en vain qu'on voudrait se donner leur sensibilité : témoin M. Delille, que nous venons de perdre, cet illustre académicien, ce grand versificateur. Nul n'a mieux connu, n'a mieux calculé les ressources de sa langue, et l'art de charmer l'oreille par la coupe des vers; il est élégant, varié, rapide; il a brillé, il s'est fait admirer; il a été, si l'on veut, enchanteur, mais il n'a point été touchant, il n'a point fait verser de larmes délicieuses..... J'aime mieux Didon que son Ecrin, et votre Didon toute seule, avec laquelle je passe encore de charmantes soirées, que tous les prestiges d'une imagination qui prend ses moyens de séduction dans la tête et non dans le cœur.

» J'appartiens toujours, par mes souvenirs, à ma chère patrie, etc. »

Où votre nom, chéri du peuple du hameau,
A votre asile encor prête un charme nouveau.

Ces antiques rochers aux cimes gigantesques,
Variant mille fois leurs formes pittoresques,
Ces vallons fructueux, ces déserts, ces lointains,
Ces aspects où le peintre enrichit ses dessins,
Ces torrens écumeux, cette source si pure
Où l'onde sans chaleur et bouillonne et murmure,
Tableaux si variés, paysages si frais;
Hélas! auriez-vous pu les quitter pour jamais?
Non, vous aimiez les champs, vous saviez vous y plaire.
Lorsque Thémis fermait son sanctuaire,
Vous veniez dans Enval, vers ces rustiques Dieux,
Amis des laboureurs, aussi champêtres qu'eux.
Vous déposiez au sein de la nature,
Les pénibles travaux de la magistrature,
Et Vertumne et Palès fixaient seuls tous vos goûts.

Ah! remplissez nos vœux, revenez parmi nous;
Revoyez ces coteaux où Bacchus se couronne
Du pampre verdoyant que lui tresse l'automne;
Où la grappe noircit, où le doux chasselas,
Prépare à vos banquets ses parfums délicats.
Parcourez ce verger où la poire pendante
Attend pour la cueillir votre main diligente.
Ces jardins, ces berceaux visités tant de fois,
Pour vous redemander s'unissent à ma voix.
Ces lieux à votre aspect s'embelliront encore,
Pomone sourira, vous rappellerez Flore.
De l'œillet panaché l'émail va se r'ouvrir,
L'amarante, la rose, encor s'épanouïr,
Et la nymphe des eaux qui, calmant ma souffrance,
Prolonge les instans de ma frèle existence,
Ranimant pour vous seul ses plus puissans esprits,
Portera la fraîcheur dans vos sens rajeunis.

Une vaste cité, l'éclat quelle prodigue,

Attache quelque temps, mais à la fin fatigue.
De vos bons villageois les rustiques chansons,
Les pâtres, leurs troupeaux couverts de leurs toisons,
Le roulement des chars chargés de la vendange,
Les fléaux s'élevant, retombant dans la grange,
A votre esprit charmé tout redira les temps
Où votre cœur goûtait ces plaisirs innocens;
Et Thémis, dans la ville où votre voix puissante,
Défendit tant de fois la veuve gémissante,
Se félicitera, partageant notre ardeur,
De revoir son illustre et son digne orateur.



A M. BOUDET,

SOUS-PRÉFET PAR *INTÉRIM*.

1814.

AINSI dans ce temps difficile
D'invasion et de frayeur,
Où les passions en rumeur
Ne laissent pas dormir tranquille,
Vons devenez le protecteur
Des interêts de votre ville.
Tous ces ombrageux régimens
Qui nous arrivent à la file,
Ont, grâce à vous, leurs campemens
D'une façon assez civile,
Pour ne pas faire aux habitans
Une mine par trop hostile.
Au milieu de tant de tracas,

De-pour-parler et d'altercas,
Depuis que, par trève amiable,
Sur le clocher de Saint-Amable
Flotte enfin le drapeau de paix,
Plus d'une aventure notable,
Vous a permis de mettre en frais
Cette sagesse imperturbable,
Qui chez vous ne faillit jamais.
Ma Muse, en fille de mémoire,
Inscrit deux faits à votre gloire,
Dont elle estime en vérité,
Que chacun peut être cité
Comme on cite honorable histoire.
Certain suppôt * des droits maudits

---

* M. L. C., contrôleur principal, s'était attiré, par une perception peut-être trop rigoureuse, l'animadversion du

Qu'au nom de ses nouveaux Henris,
Le peuple croyait abolis,
Sans vous gagnait le purgatoire
Plus vite que le paradis:
Mais votre adresse charitable
Lui supposant un repentir,
Des mains prêtes à le punir
D'exaction qu'on dit pendable,
A d'abord sauvé le coupable

---

peuple. Le sous-préfet fut assez heureux pour le retirer des mains d'une populace mutinée, qui s'en était déjà saisie, et allait le précipiter des fenêtres de l'hôtel de ville.

Ce fut à peu près à la même époque, et le 14 juin 1814, que ce magistrat parvint à contenir l'esprit d'indiscipline des troupes stationnées à Riom, et à paralyser un mouvement insurrectionnel qui avait pour prétexte la retenue de la solde.

Afin qu'il pût se convertir.
Tel autre jour nouveau murmure
Que causa certaine rognure
A la solde des grenadiers,
Qui dans cette mésaventure,
Auraient, dit-on, très volontiers
Coupé l'oreille à leurs caissiers
Qu'ils accusaient de forfaiture,
Déjà, sans autre procédure,
Du feu menaçait nos quartiers,
Si votre prévoyance insigne
N'eût donné *minuit* pour consigne
A nos fidèles cavaliers;
Ce qui nous sauva du tapage,
De la révolte et du pillage
De cette troupe de mutins,
Qui, soustraite à l'obédience,
Et vendue à la malveillance,

Allait faire aux bons citoyens
Parti plus fâcheux qu'on ne pense,
Le tout en digne récompense
D'avoir sablé nos meilleurs vins.
Faudrait-il vous faire un mérite
Après ces civiques exploits,
D'avoir eu part à la visite
Que nous fit la fille des rois?
Ami, je vous en félicite :
Mais ce que j'admire le plus
C'est d'avoir fait à ses vertus
Parmi nous plus d'un prosélyte;
C'est d'avoir calmé les partis,
Par le cœur gagné les esprits,
Et d'un zèle sans coterie
Fait hommage en bon Magistrat,
A votre Roi pour la patrie,
A votre ville pour l'état.

Assez de la philosophie
Mettent l'étude en oraison,
Mais peu comme vous, dans la vie,
De l'exemple font la leçon.



AU MÊME,

SUR

SA PROMOTION DE CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Vous avez donc reçu le signe de l'honneur;
En vérité, mon cher beau-frère,
Avant que de le voir à votre boutonnière
Chacun l'a vu dans votre cœur.



A MON FRÈRE ROMEUF,

SUR

SON HABITATION DE LAMONTILLE,

ET SES ESSAIS AGRONOMIQUES.

L'ART de l'agriculture est le premier des arts :
La terre a vu jadis tous ses enfans épars
Se rassembler autour du soc de Triptolème ;
Et ce premier des arts le sage toujours l'aime.
C'est Cérès qui, pour nous inventrice des lois,
Mit la première borne et distingua nos droits ;
Et qui, plaçant nos mœurs plus près de la nature,
Des utiles plaisirs ouvrit la source pure.
« Qui sait aimer les champs sait aimer la vertu. »
Delille nous l'a dit : son vers m'a toujours plu.
J'aime à te voir, mon frère, au milieu de tes terres,

Diriger tes travaux dans des saisons prospères.
A peine on est sorti des ardeurs du Lion,
Que tes bœufs à pas lents entr'ouvrent le sillon;
La Vierge, la Balance ont revu ta charrue
Parcourir de tes champs la fertile étendue;
Et grâce au soc tranchant par Guillaume inventé,
Chaque terre te doit plus de fécondité.
L'hiver, la grange pleine alors qu'on la visite,
De tes soins fructueux prouve la réussite.
Alors même souvent tes robustes valets,
Une bêche à la main déchirent tes guérets,
Creusent de vingt canaux la profonde ouverture,
Et rendent l'air salubre, et chassent l'onde impure;
Ou dans des temps égaux par des coups redoublés,
Battent, en s'échauffant, les gerbes de tes blés.

Au printemps tu jouis des fruits de ta culture;
Tu vois tes blés naissans dans leur jeune verdure,

Et la pomme à fécule, et la fève de mars,
Et les pois et l'aveine, et l'orge armé de dards,
Et le chanvre surtout, trésor de la Limagne,
Que dans ses nuits d'hiver filera la montagne.
Puis, dans la plaine errant, l'essaim de tes troupeaux
Va brouter hors du parc les herbages nouveaux.
Les troupeaux sont des champs les premières richesses;
Ils amendent la terre et doublent ses largesses.

Des hôtes plus légers, habitans de ta cour,
Animent sous tes yeux ton champêtre séjour.
La nature au village est une bonne mère
Qui départ à chacun son instinct tributaire:
Le coq, roi d'un sérail et l'horloge des nuits,
T'annonce en s'éveillant l'aurore par ses cris;
Le jour, amant superbe, à toutes ses amantes
Il prodigue cent fois ses caresses brûlantes;
Il aime à rassembler, s'il trouve quelque grain,

Ses poules que sa voix n'appelle pas en vain.
Tes canards nasillans vont barbottant dans l'onde;
Le coq d'Inde épaissit sa gorge rubiconde;
Le paon, dont le plumage est au prisme pareil,
Et semble réfléchir tous les feux du soleil,
Sur sa mobile aigrette et sa queue étalée,
Répète la splendeur de la sphère étoilée.
L'oiseau du Capitole, au plumage d'argent,
Plus utile et moins fier, s'avance d'un pas lent.
Son cri perçant, dit-on, sauva l'antique Rome,
Et son utilité mérite qu'on le nomme:
L'oie, en nos champs captive et vivant sous nos yeux,
Nous donne abondamment un duvet précieux;
Ses ailes dans nos mains nous servent pour écrire,
Et sa plume a tracé les vers qu'elle m'inspire.
Là, ce sont tes pigeons roucoulant sur tes toits,
Ou par troupes dans l'air s'envolant à la fois:
Innocens animaux dont les mœurs fraternelles

Peuvent sous plusieurs traits nous servir de modèles.
Qui n'aime leur douceur, leur hospitalité,
Et leur heureux penchant pour la société !

Tu vois de ton salon, dans son luxe fertile,
Ton jardin marier l'agréable à l'utile.
L'élégante charmille aux verdoyans rameaux,
Contre les feux du jour là se courbe en berceaux ;
Ici, le long du mur, la pêche veloutée
Semble s'enorgueillir de s'être acclimatée ;
Là, parfumant les airs de suaves odeurs,
Flore auprès de Pomone étale ses couleurs ;
La fraise est en bordure, et la rouge groseille
S'unit à l'espalier pour tomber sur l'oseille.
Non loin de la laitue et des verts artichauts
De l'agronome encor t'appellent les travaux :
Là, Palès pour te plaire a son premier domaine ;
L'herbe est mûre, on la cueille, et la faux s'y promène;

Ou bien l'or des moissons flotte et rit à tes yeux,
Et d'un geste, d'un mot, armant des bras nerveux,
Sous le tranchant du fer Cérès s'incline et tombe
Comme le fils de Mars dans les combats succombe.
Chaque saison, chaque heure occupe tes loisirs,
Et d'utiles travaux deviennent tes plaisirs;
Plaisirs purs, sans remords, toujours aimés du sage.

De la création l'homme imite l'ouvrage.
En plantant, en semant, en cultivant ses champs,
A soi-même il se dit : J'ai créé tous ces plants,
J'ai rendu par mes soins cette terre féconde;
Ici, tout languissait, maintenant tout abonde.
Admirable pouvoir de l'homme industrieux
Qui sait par ses efforts rivaliser les Dieux!
Mais si nous imitons les Dieux dans leur puissance,
Il faut les imiter surtout dans leur clémence.
Oui, sachons mettre un frein à notre ambition;

L'honnête homme est sensible et vit d'émotion.
Il aime qu'aux travaux se mêle l'allégresse :
Son plaisir le plus doux, sa première richesse
Est de voir son semblable avec des yeux d'amour,
Et par quelque bienfait de compter chaque jour.

Une aimable vertu, des vertus la première,
Se montre dans les champs en habit de bergère ;
Elle a l'ordre pour frère et pour sœur la santé ;
Mère du vrai bonheur, c'est la simplicité.
D'alimens doux et sains elle charge une table ;
Leur bénigne saveur est cent fois préférable
A tous ces mets vantés, d'un goût voluptueux,
Qui portent dans le sang un poison dangereux.
Le nectar qui d'Io fait enfler la mamelle,
Et qui lorsqu'on la presse entre les doigts ruisselle ;
Les légumes tout frais du jardin potager,
Le vin de son enclos, les fruits de son verger;

La perdrix qu'a frappée au moment qu'elle vole,
Le plomb qui fend les airs, plus rapide qu'Éole,
Le lièvre, ce léger mais imprudent coureur,
Que met Lisse à l'arrêt sur les pas du chasseur;
Les petits de la poule, élevés pour leur maître,
Donnent tout ce qu'il faut pour un repas champêtre.

D'une maison des champs heureux le possesseur!
Tranquille, il foule aux pieds un faste corrupteur.
Son âme indépendante ignore les intrigues;
Il ne s'occupe point de ces funestes brigues
Que l'on ourdit sans cesse à la porte des cours;
Sa terre, son hameau font ses seules amours.
Tel est ton Lamontille, où tes goûts géorgiques
Te mettent à l'abri des chagrins politiques.
Tu n'attends de faveurs que celles des saisons;
Tes chars roulent chargés de tes riches moissons.
Tes serviteurs zélés à ta voix sont dociles.

Des amis vont te voir et vantent tes asiles.

Il en est un * voisin de ces champêtres lieux ;
Son savoir éminent le distingue à tes yeux.
Il vient se délasser dans les jours de l'automne
Des travaux de Thémis dont la main le couronne.
Jouis, mon cher Romeuf, de ces biens précieux ;
Enrichis-toi des soins qui te rendent heureux.
Fais d'utiles essais ; renforce la semence
Dans un maigre terrain ; sois sobre de dépense
Dans un terrain fécond ; plante ces arbres verts
Qui donnent de l'ombrage en épurant les airs ;
Creuse toujours la terre et fais circuler l'onde,
En fertile limon change une fange immonde.
D'un lieu que tu chéris deviens le bienfaiteur,

---

* M. Archon-Despérouses, premier avocat général.

Et sois par tes travaux béni du laboureur.
Au gré de tes désirs tout ici semble naître:
Peut-être tu pourrais d'un belvéder champêtre
Orner l'un des côtés de ta maison des champs:
La nature avant l'art en a tracé les plans.
Tout près de ta demeure une vaste étendue
Dans un vert pâturage offre un vrai point de vue.
Tandis que tes troupeaux y paissent le gazon,
Que ton jeune coursier, ce fils de l'étalon,
Y croît, plus généreux et plus beau que sa mère,
Pour vaincre dans la lice un rival téméraire;
Des plus riches aspects le tableau gracieux
Egare librement ta pensée et tes yeux
Sur ces monts, ces coteaux qui, peuplés de villages,
Forment de tous côtés de rians paysages.
C'est Blanzat, Châteaugay chargés de pampres verts;
C'est l'orgueilleux clocher élevé dans les airs
Qui t'annonce Clermont, la riche capitale,

Ses remparts renommés, sa belle cathédrale,
Surtout ses magasins où, génie agissant,
Le commerce aux cent bras, vend, achète et revend.
Mais plus complaisamment, avec plus de délices,
Ton œil embrasse au loin de plus chers édifices:
Riom, cité natale, agréable séjour,
Qui sert d'organe aux lois, où Thémis tient sa cour.
Le savant magistrat, et l'orateur habile,
Soutiens de l'opprimé, lumières de leur ville,
Unissant l'éloquence à la droite raison,
Sur la table des lois gravent ici leur nom.



A MON NEVEU,

QUI M'AVAIT ADRESSÉ SON POEME

SUR

LE DÉVOUEMENT DES MÉDECINS FRANÇAIS,

DANS LA PESTE DE BARCELONE.

Mon neveu, je suis bien sensible
A l'aimable envoi de tes vers ;
Me répéter que les miens te sont chers,
Est un soin délicat de ta muse flexible.
Si, dans ma première saison,
Pour mon maître prenant Virgile,
Sur une toile peu docile
J'esquissai quelques traits de sa belle Didon,
Pour un beau récit de notre âge
Tu sais lui rendre un plus discret hommage.
Virgile aussi t'a remis quelques fleurs

Dont le plus doux parfum s'exhale :
D'une mère et d'un fils tu chantes les douleurs,
Et Mazet, dans tes vers, est un autre Euryale.
Poursuis : connais toujours le prix
De la grâce et du coloris ;
Surtout du naturel épris,
Ainsi qu'au sentiment demeure-lui fidèle.
Aux Icares du jour qui volent sans son aile
N'emprunte pas leur oripeau ;
La nature, en effet, n'est pas vieille, elle est belle ;
Ce qui plaît est toujours nouveau.
Pour moi qui maltraité d'Hygie,
Desservant d'Esculape, obéis à ses lois,
Déjà, je ne puis plus porter ma rêverie
Au bord des eaux et sous l'ombre des bois.
Apollon se retire, et je n'ai plus de voix.
Tu m'as fait retrouver quelques heures votives
Pour lui donner un souvenir ;

Et si ta main m'aide à les recueillir,
J'aimerai mieux mes fugitives.

RÉPONSE.

Favori d'Apollon, qui, sans souci d'affaires,
Ne vis pas tout-à-fait sans souci de santé,
Et qui des juleps littéraires
Recherches l'efficacité;
Plus qu'amour de renom en secret ne te presse,
En te lisant, l'amitié s'intéresse
A voir ton front de ses fleurs embelli;
Pour toi doit couler le Permesse,
Et non pas le fleuve d'oubli.

P. J. J. B.

ÉPITRE

EN RÉPONSE A CETTE QUESTION :

La Littérature est-elle préférable à la Politique?

Ami, la politique a des dangers bien grands.
Semblable aux flammes des volcans
Dont les éruptions soudaines
Se précipitent sur nos plaines,
Elle a tout desséché de ses feux dévorans.
En vain des lois sage régulatrice,
Et des Etats fidèle protectrice,
Elle devait porter les plus doux fruits ;
Marier le commerce avec l'agriculture,
En multiplier les produits,
Alimenter les arts, seconder la nature;
Des peuples resserrer les nœuds

Par l'équilibre le plus sage,
Et comme des secours, pour qu'ils fussent heureux,
Des vertus faire le partage:
N'écoutant que la voix des folles passions,
Elle enfanta le trouble et les divisions;
Le sot orgueil et la misère,
Nés de son sein, ont désolé la terre.
En se disant l'espoir et l'amour des humains,
Elle remit un glaive à leurs perfides mains.
Son rêve ambitieux, sa criminelle audace
Sèment l'effroi, le deuil et la mort sur sa trace.
Arbore-t-elle les drapeaux,
C'est pour quelque servile guerre,
Pour la querelle meurtrière
Des seigneurs contre les vassaux,
Et des sujets contre les princes:
Ici, l'on pille les provinces,
Et là, l'on brûle les châteaux!

Prend-elle en ses mains les faisceaux
Dont la liberté semble vaine,
C'est pour lever la hache, et le sang coule à flots;
Il faut pour servir l'inhumaine
Des victimes ou des bourreaux.

Avec son prisme et ses attraits aimables,
La déesse des arts est plus chère à mes yeux;
Elle habite l'Olympe, et nous verse des cieux
Des dons qui mieux sentis seraient tous ineffables;
Mêlant le goût au sentiment,
Elle a des fleurs, des fruits pour ornement;
Elle polit les mœurs, et son divin langage
Des farouches humains dompta l'humeur sauvage;
Fit sentir les douceurs de la société,
Ouvrit l'âme au plaisir, calma l'adversité;
Des tigres, des lions si la colère expire,
C'est lorsque Orphée a pris sa lyre.

De l'enfer inflexible il fléchit la rigueur;
Pluton cède Eurydice à son amant vainqueur.
Le fils de Jupiter, Amphion, fait entendre
Les accens modulés de son luth noble et tendre,
La pierre en est émue : ô prodige! je vois
Thèbes et ses remparts s'élever à sa voix.
Là, le bon Hésiode apprend l'art nécessaire
De tracer des sillons, de féconder la terre;
Là, Virgile, agronome et poëte à la fois,
Fait un code aux Romains de ces paisibles lois.
Ah! le premier qui d'une main facile,
D'un heureux rejeton greffa l'arbre fertile,
Fut inspiré des Dieux amis du laboureur.
Mille fruits ont payé son innocent labeur.

Oui, des beaux-arts l'aimable enchanteresse
Par des chemins de fleurs nous mène à la sagesse.
Oui, de l'aimer le cœur doit être fier;

C'est Minerve sortant du front de Jupiter.
Ses sœurs à ses côtés nous sont autant de guides,
Toujours sûrs et jamais perfides.
Qu'entends-je? c'est Euterpe, au son de ses pipeaux,
Dans un vert pâturage assemblant ses troupeaux;
C'est, vers le soir, l'immortelle Uranie
Des cieux à mon oreille apportant l'harmonie.
Lorsque ses astres inégaux
D'Apollon à mes yeux remplacent les flambeaux,
Je dis: Elle est peut-être, au sein des nuits profondes,
L'étoile du pilote égaré sur les ondes.
Veux-je de la pitié retrouver les tableaux,
A Melpomène alors je demande des larmes;
Ses imaginaires alarmes
Des passions m'ennoblissent les maux;
Je les vois sur la scène et j'entends leur langage:
C'est là que leur délire est la leçon du sage.
Aimé-je mieux Thalie au regard pénétrant,

Et dont le doigt fripon nous démasque en riant,
Je vois dans son miroir vivant
D'Alceste la misantropie,
De Tartufe l'hypocrisie,
Les Gérontes, les Trissotins,
Qui tous au naturel sont peints.

Parfois interrogeant les fastes de l'histoire,
Clio des faits passés repeuple ma mémoire.
Elle me rend présens les siècles écoulés,
Sur les tables du temps par ordre déroulés:
Devant son tribunal cite la politique,
Des traits d'un burin véridique
Détrône les tyrans, couronne les bons rois;
Peint les vertus d'un ministre fidèle,
Ou flétrit ses forfaits d'une honte éternelle.
C'est par elle à jamais qu'offerts au souvenir,
Henri-Quatre et Sully vivront dans l'avenir.

Ainsi de toutes parts les Muses embellissent
Les courts instans de l'homme, et leurs dons l'ennoblissent.
Cicéron le disait : sans leur divin flambeau
La vie est une mort et ressemble au tombeau.



A MES NEVEUX,

SUR LEUR BIEN DE BARDON.

J'aime à respirer sous l'ombrage
De ces tilleuls, de ces ormeaux
Dont le mobile et vert feuillage
Murmure le chant des oiseaux.

J'aime à voir Bacchus sous les treilles
Courir en festons odorans,
Et de ses cent grappes vermeilles
Tapisser les murs verdoyans.

J'aime la facile élégance
D'un château qui ne fait point peur;
Et je dis : Maison de plaisance
Est ce qu'il faut pour le bonheur.

De ce bassin qui les rassemble
J'aime à voir les rapides eaux
Monter et redescendre ensemble
Par le jeu de huit jets rivaux.

J'aime à voir l'arbre de Neustrie
Colorer ses fruits savoureux,
Et sur une riche prairie
Epandre ses rameaux nombreux.

Avec ses meules tournoyantes
De ce moulin j'aime le bruit:
Mon esprit à ses eaux grondantes
Et s'éveille et s'épanouït.

Plus loin, de la ferme riante
J'aime à visiter le manoir.
Là, je vois la moisson flottante
Qui du colon fonde l'espoir.

J'aime ce vignoble fertile
Sur un sol qui monte en coteau
Et qui semble le péristyle
Des monts qui lui font un rideau.

Oui, mes neveux, BARDON présente
La nature unie avec l'art;
Pour les yeux sa grâce est piquante
Et pour le cœur elle est sans fard.

L'un de vous, ami de Virgile,
Des Muses, d'Horace et des vers,
Y peut dans un repos facile
Trouver de faciles concerts.

Pour celui que Thémis conseille,
En souriant il dit tout bas:
Messieurs, vous imitez l'abeille;
J'aime le miel, mais n'en fais pas.

Mais si sa matrone sévère
N'est point exempte de vapeurs,
Du lieu dont le nom doit lui plaire
Il aura toutes les faveurs.



A MLLE VIRGINIE L****,

A QUI J'AVAIS ENVOYÉ MA TRADUCTION DES ÉLÉGIES DE TIBULLE, ET QUI M'AVAIT RÉPONDU EN VERS.

FILLE charmante, qu'Apollon
Combla d'une faveur insigne,
Que votre éloge me confond;
Mais, hélas! que j'en suis peu digne!
Je n'ai pas reçu comme vous
Du ciel une influence pure :
Ces dons heureux, ces dons si doux
Vous les tenez de la nature.

Si vous croyez que dans mes vers
Tibulle encor plaise à Délie,
En vous mêlant à mes concerts
Veuillez être mon Egérie.

Tout embellir est votre emploi :
Relisez, corrigez l'ouvrage,
Si vous le polissez pour moi,
Il me plaira bien davantage.

Je m'enivre de vos accords,
Ma muse avec vous se réveille ;
Confiez-moi les doux trésors
De votre discrète corbeille.
Qu'Apollon qui touche nos cœurs
Soit ainsi notre commun maître !
Pour la dixième de ses sœurs
Il vous a déjà fait connaître.



A M. DE M****,

QUI M'AVAIT ADRESSÉ DES VERS.

VOTRE louange enchanteresse
N'abuse point ma vanité,
Mais l'on pardonne la faiblesse
De déguiser la vérité,
A qui boit de l'eau du Permesse.
Il fut un temps où des neuf sœurs
Je recevais quelques faveurs,
Et ce temps tout chargé de la noire malice
D'un astre trop injurieux,
A leur porter mon encens et mes vœux,
Ne paraissait guères propice.
Les Muses étaient au supplice
De voir leur autel déserté ;
Comme elles, j'en fus révolté,

Et leur offris un sacrifice
Qui me valut un regard de côté.
Mais depuis que le maléfice
Est détourné par de hauts sectateurs,
Fort inaperçu je me glisse
Parmi leurs vieux adorateurs.
C'est à vous de chanter, qui tenez la guittare
Et la montez sur plus d'un ton,
A vous qu'on vit fêter Pindare
Et courtiser Anacréon.
Pour moi que la philosophie
Peut-être pour plus de folie
Vient d'affubler de son manteau,
Si je fais quelques vers c'est pure fantaisie,
Et pour soutenir le flambeau
De ma trop languissante vie.

Je vous écris de mon jardin

Loin du tumulte de la ville,
Où je cache aux yeux mon destin,
Pour être libre et plus tranquille,
Entre la rose et le jasmin,
Là, je remets à mon prochain
Tous les torts qu'il a pu me faire,
Et j'oublie en aussi bon frère
Tous ceux qu'il fait à mon voisin.
Et les procès et la misère,
Et de la chicane usuraire
Le très-honorable larcin,
Et l'intérêt et la colère,
Et l'envie au cœur de vipère,
Et la politique et la guerre,
Et tous les maux du genre humain.

Venez visiter ma retraite
Que l'amour des arts embellit;

Venez, comme Pline l'a dit,
Sans oublier votre tablette;
Là de lilas, de violette
Vous ornerez votre musette,
Quand sous le chèvre-feuille assis,
Dans un aimable tête à tête
Vous me conterez les récits
Des talens distingués nés dans notre pays.
Car c'est là votre grande histoire *,
Et belle et bonne, et d'un haut prix.
En vous chargeant d'enregistrer la gloire
Et les noms de nos beaux-esprits,
Notre Clio vous a remis
Les clefs du temple de Mémoire.

---

* La Biographie d'Auvergne, ouvrage inédit.

ÉPITRE
AUX MÉDECINS.

DIGNES fils d'Esculape, Hippocrates nouveaux,
Recevez le tribut de mes faibles pinceaux:
Je veux chanter votre art, et ses travaux utiles
Au milieu des hameaux et dans le sein des villes.
Quelle vaste carrière! elle embrasse à la fois
Les règnes différens, la nature, ses lois;
 Les élémens, les airs, la terre et l'onde.
 Le corps de l'homme à lui seul est un monde.
Quand l'observation guide, éclaire vos pas,
Vous repoussez la mort et ne la donnez pas.
Hélas! chez les humains eombien le mal varie!
A le bien observer consiste le génie.
Hippocrate observait l'homme, les lieux, les mœurs;
Il légua son exemple à tous ses successeurs.

Quel coup d'œil pénétrant et quelle patience,
Quel zèle il faut avoir en cette étude immense!
Le scalpel à la main, braver tous les dégoûts,
Connaître tous les maux pour les soulager tous:
Vivre au milieu des plaintes éternelles,
Témoins de nos douleurs, ne voir, n'entendre qu'elles;
Respirer l'air malsain des hôpitaux nombreux
Qu'habite le malheur sous mille aspects hideux;
Quelquefois sous un fer utilement barbare,
Voir tomber palpitant un membre qu'on sépare:
Tel est votre destin, votre sublime emploi.

Dans ces jours malheureux et de deuil et d'effroi,
Où le salpêtre en feu dans les champs de Bellonne
Eclate avec fureur, et mutile et moissonne
Les guerriers pour l'Etat au carnage animés,
Les fils de Machaon, d'un beau zèle enflammés,
Pour étancher le sang qui murmure et bouillonne,

Multipliant les secours sous leurs pas,
Sont des Dieux bienfaiteurs au milieu des combats.
Lorsque d'un mal affreux les horribles ravages
Désolaient Barcelonne et ses charmantes plages,
Naguère on les a vus, pleins d'un beau sentiment,
Au malheur étranger offrir leur dévouement;
Hasarder mille fois leur vie
Pour désarmer une peste en furie.

Pariset et Bailly, votre heureux souvenir,
Sur le bronze imprimé, vivra dans l'avenir.
Infortuné Mazet, cœur ardent et sublime,
D'un héroïsme pur tu devins la victime!
Les héros trop souvent ont détruit les humains;
Tu courais les sauver dans tes pieux desseins,
Tu combattais une hydre épouvantable,
Et tu mourais pour être secourable!

Un esprit droit, un cœur reconnaissant

Mettent cet art au premier rang.
L'homme sensible qu'il soulage,
Lui porte et lui doit cet hommage.
Hygie est la divinité
Qui reçut de tout temps un encens mérité.

Vous qui d'une ardeur non commune
Suivez le char de la fortune,
Sans la santé pourriez-vous en jouir?
Chérissez donc d'abord l'art de guérir:
C'est lui qui vous apprend les vrais biens de la vie;
Qui vous enseigne à mettre une juste harmonie
Dans vos penchans divers; à régler sagement
L'essor d'un vif tempérament,
A modérer ces passions funestes
Qui dévorent la vie, et sont autant de pestes
Que nous portons dans notre sein;
Qui, s'armant contre nous d'un poignard assassin,

Empoisonnent nos jours, et nous plongent sans cesse
Dans une déplorable ivresse.
L'âme réagit sur le corps;
Les troubles, les chagrins en usent les ressorts;
L'homme de l'art connaît ces rapports immuables,
Et ses conseils ici sont toujours profitables.

. . . .

« Le médecin, dit le texte sacré,
Par l'homme doit être honoré. »
Voyez-le près du lit d'un respectable père
Qu'entourent ses enfans et leur sensible mère;
Comme ils sont attentifs à ses moindres discours!
Il semble qu'à ses soins soient attachés leurs jours!
De ce lit de douleur, les yeux baignés de larmes,
On le presse instamment d'écarter les alarmes,
De redoubler de soins, et de zèle et d'effort
Pour que son art triomphe et repousse la mort.
Ici, c'est un jeune homme à la fleur de son âge,

Qui peut-être demain verra le noir rivage.
Sa mère désolée assiége constamment
L'Esculape éclairé, témoin de son tourment.
Sur lui, sur son savoir tout son espoir se fonde.
Plus loin, sur un grabat, abandonné du monde,
Gît le pauvre, accablé de toutes les douleurs;
C'est là qu'il faut porter des soins consolateurs.
Le nouveau Damiens que son devoir excite,
Charitable et pieux, tous les jours le visite;
Il adoucit les maux dont il est tourmenté:
Le pauvre se relève, et lui doit la santé.
Admirable pouvoir qui fait de la science
Pour le salut de l'homme une autre Providence!

Vous qui blâmez et condamnez cet art,
Aimez-vous mieux tout livrer au hasard?
Eh quoi! d'un membre atteint d'une fracture,
L'appareil n'ira pas soulager la blessure;

Ou lorsque la douleur redoublant ses efforts
De la vie ébranlée attaque les ressorts;
Quand la fièvre homicide en nos veines brûlantes
Promène de ses feux les chaleurs dévorantes,
Et qu'un affreux délire égarant le cerveau,
Nous précipite en un danger nouveau,
Rien ne serait tenté dans ce péril extrême?
Imprudence coupable et dangereux système!
L'art nous prend au berceau. Quand près de mettre au jour
Le tendre fruit de son amour,
Une mère succombe à sa douleur trop vive,
N'a-t-elle pas besoin qu'une main attentive
Soit habile à la secourir?
L'art empêche la mère et l'enfant de périr.

. . . .

Des végétaux, semés dans les deux hémisphères,
L'art seul a découvert les vertus salutaires.
L'écorce de Quito, remède signalé,

Rend au pouls inégal son mouvement réglé ;
Des minéraux mêlés aux sources souterraines
Il fait couler les esprits dans nos veines ;
Il nous offre partout des dons réparateurs :
Ici, des sels heureux, là, des sucs bienfaiteurs.
Oui, l'ignorance en vain le calomnie :
Les Stahl et les Haller sont son apologie.
Mais pour lui le génie est la leçon du temps.
De même que la nuit précéda la lumière,
Notre esprit lentement s'éclaire ;
En silence il prélude aux succès éclatans.

Voyez ce mal affreux, si fatal à l'enfance,
Et dont le germe est en nous recelé
Dès l'instant de notre naissance :
Le long torrent des siècles a coulé,
Avant qu'on fît la découverte heureuse,
Capable d'enchaîner l'hydre contagieuse.

Reçois ma gratitude, ô Jenner! que ton nom
Soit célébré dans chaque nation!
Que partout on te rende un éternel hommage,
Et qu'un beau monument en instruise chaque âge!
Que la jeune beauté s'empresse tous les ans
De le parer de festons odorans!
Elle lui doit ses attraits et ses charmes;
Cet art divin a banni ses alarmes.
Qui l'eût dit qu'un bouton d'un être ruminant
Eût pu seul opérer un prodige si grand!

Ne désespérons pas: après de tels miracles
L'art ne pourra-t-il plus vaincre d'autres obstacles?
Peut-être l'avenir enferme dans son sein
Quelqu'autre phénomène utile au genre humain.
Les sciences ont fait un progrès admirable.
L'illustre Lavoisier, à jamais regrettable,
Décomposant les élémens divers,

Dévoile à nos regards un nouvel univers.
Les sciences sont sœurs : de leur accord prospère
Jaillit un pur flambeau dont chacune s'éclaire.
L'antiquité connut cette douce union :
Les Muses sont des sœurs que préside Apollon.
La physique féconde enfanta la chimie,
Et la savante anatomie
Et de l'homme et des animaux ;
Les organes des végétaux,
La physiologie :
D'un nœud commun tout s'enchaîne et se lie.
L'art de guérir recueille, analise les faits.
Pour mériter, s'assurer des succès,
Il veut tout voir, tout observer lui-même ;
Et rejetant tout esprit de système,
Est en garde contre l'erreur.
Le médecin habile, on ne peut trop le dire,
Est un habile observateur.

La probité le suit, le courage l'inspire ;
Son cœur est enflammé du plus noble délire ;
Et l'amour de l'étude et celui des humains,
Seuls dans tous ses pensers règnent en souverains.
Son emploi, son devoir est d'aider ou combattre
La nature à la fois bonne mère et marâtre.
Corvisard le pensait, et ma muse aujourd'hui
Sur le luth d'Apollon le répète après lui.

ENVOI.

Vous * qui portez le nom d'un sage !
Et le justifiez par de sages avis ;
Vous à qui l'amitié, la parenté m'engage,

---

* M. le docteur Barthélemy.

Qui d'Hippocrate êtes le digne fils ;
Et vous * dont les secours du malade chéris,
Des cœurs reconnaissans méritent le suffrage,
Recevez de mes vers le légitime hommage,
En l'acceptant, restez de mes amis ;
Et si vous le jugez digne de quelque prix,
Tout cacochyme que je suis,
Ne me condamnez pas devant l'aréopage
A qui ma gratitude et mes maux m'ont soumis.

---

* M. le docteur Deval.



EPITRE

AUX PASTEURS.

J'AI chanté l'autre jour les médecins du corps ;
Les médecins de l'âme ont droit à mes accords.
Vous donc à qui le ciel commet ce soin sublime,
Confidens du Très-Haut que son esprit anime,
Interprètes sacrés de la divine loi,
Qui guide l'homme aveugle au flambeau de la foi ;
Vous qui passez les jours de votre vie entière
A prêcher du Seigneur la crainte salutaire,
Salut : sur vos fronts purs je lis la vérité.
Vous priez, et déjà l'esprit d'impureté
Est détourné du front de l'enfant qui soupire ;
A peine sa raison commence-t-elle à luire,
Qu'elle reçoit de vous sa première leçon,
Et sa jeune âme s'ouvre à la religion.

Comme un tendre arbrisseau qu'un doux soleil fait naître,
Heureux qui dès l'enfance apprend à la connaître!
Heureux qui, sous son joug, à ses devoirs s'instruit!
Fleur naissante, le ciel en mûrira le fruit.
Des devoirs sociaux la chaîne héréditaire
Peserait trop, si Dieu ne la rendait légère.
Voyez-vous comme l'homme à lui-même livré,
D'un feu sombre et secret sans cesse est dévoré.
Toutes ses passions sans être balancées
Agissent sur son cœur l'une l'autre pressées.
Si d'un désir fougueux ce cœur est agité,
J'y vois la barbarie avec la volupté:
Cet amour sans pudeur qui rit de ses victimes,
Formant et détruisant des nœuds illégitimes;
Le crime, le remords, la crainte, et sur son front
La misère honteuse imprimant son affront.
Eh! comment pourrait-il dans sa flamme adultère
Remplir les saints devoirs et d'époux et de père?

Quelle épouse, quel fils pourraient le respecter?
Cœurs chastes! répondez; j'ose vous consulter,
Vous dont le soin pieux, la tendre vigilance
Du fruit de vos amours entretient l'innocence;
Qui, servant de précepte et d'exemple à leurs yeux,
N'êtes environnés que d'enfans vertueux.
L'air que vous respirez, la pudeur le respire;
Et la religion a chez vous son empire.
C'est à vous de parler de ces dignes pasteurs
Qui civilisent l'âme en lui donnant des mœurs;
Qui, dans le sein bruyant des villes populeuses
Où le luxe répand ses délices trompeuses,
Opposent une digue à ce torrent fougueux,
Dont le cours nous entraîne en fascinant nos yeux.

Ah! que chez les humains la voix de la sagesse
A besoin d'être ouïe et de parler sans cesse.
Sans elle, l'intérêt, les haines, les discords

De la société briseraient les ressorts.
Plus d'honneur, plus de frein, plus d'amis, plus de frères
Ils vendraient la justise à d'iniques enchères.
Sans elle ils oublieraient leur immortalité.
Mais l'apôtre du ciel dans la chaire est monté :
Les vertus vont jaillir de sa voix tutélaire;
La Foi qui montre aux cieux un juge dans un père,
L'Espérance sur l'homme appelant le bonheur,
La Charité qui verse un don consolateur.
De sa bouche à la fois la parole de vie
Coule en source de feu qui n'est jamais tarie,
Et domptant les esprits par de saintes terreurs,
Court d'un souffle brûlant purifier les cœurs.
Tel empruntant du ciel la foudre et le tonnerre,
L'Aigle de Meaux s'élance et plane sur la terre,
Et les tombes des rois qu'il ouvre aux spectateurs,
Montrent aux yeux mortels le néant des grandeurs.
Tel le doux Fénélon, dont l'âme était si belle,

Charmait par son génie et touchait par son zèle.
Ainsi, pur dans son style, élégant, plein de feu,
Massillon fait chérir la parole de Dieu ;
Tandis que Bourdaloue, en sa logique austère,
Jette dans tous les cœurs un effroi salutaire.

L'Evangile est partout le code des vertus :
A la voix de Vincent quels cœurs ne sont émus !
Par lui l'humanité, dans ses droits rétablie,
Reprend un nouvel être, une nouvelle vie.
On connaît la pitié : les enfans délaissés
Aux injures de l'air en naissant exposés,
Il va les recueillir. Sa main hospitalière
Les réchauffe en son sein, les rend à la lumière.
C'est peu : Vincent devait à la Religion
D'éterniser du ciel l'auguste mission.
Elevés à sa voix, de vastes édifices
Offrent aux indigens de généreux hospices.

Ses filles se vouant au culte du Seigneur,
Y consacrent leurs jours à servir le malheur;
La même charité les brûle et les enflamme,
Et l'âme de l'apôtre a passé dans leur âme.

L'histoire a recueilli de cet homme de Dieu,
Un trait divin qui doit retentir en tout lieu:
Un père infortuné, pour des fautes légères,
Est jeté dans Toulon sur le banc des galères.
Sa famille n'avait de secours que les siens.....
Vincent est à sa place, il a pris ses liens.
L'enflure de ses pieds durant sa vie entière,
Attesta de ses fers l'empreinte meurtrière.

O charité! si douce aux malheureux humains,
C'est par toi qu'on remplit les préceptes divins.
Tout homme ami de Dieu, t'apporte ses hommages,
Tu fais les vrais héros ainsi que les vrais sages.
Tu ne t'égares pas dans ces dissensions

Que nous souffle l'orgueil, père des passions.
Jamais d'un Dieu de paix trahissant la clémence,
Le glaive dans ta main ne hâta sa vengeance.
Jamais l'on ne te vit allumer d'autres feux
Que ceux que l'espérance apporte aux malheureux.
L'humilité t'élève, et ton seul caractère
Est d'enseigner que l'homme est de l'homme le frère.
Tu passas sur la terre, en disant : *Aimez-vous !*
Et tout l'esprit divin est dans ce mot si doux.
Semblable pour nos maux à la douce rosée
Qui, fécondant le sein de la terre épuisée,
Fait renaître les fruits brûlés par la chaleur,
Et répand en cent lieux la vie et la fraîcheur,
Dans le sein du malheur tu cours verser la joie
L'âme du bon pasteur à ton nom se déploie.
Par toi, je vois sa main relever des débris,
Je vois tarir les pleurs, je n'entends plus de cris.
Il soulage, il console, il porte l'espérance ;

La douceur et la paix marchent en sa présence.
Au pupille, à la veuve il rend des jours heureux ;
Il est l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux.
De ce digne pasteur dont je trace le zèle,
Sous nos yeux la copie est auprès du modèle.
Tel * qui pour nous les rendre exila ses vertus,
Des dons qu'il fait au pauvre à Dieu rend les tributs.

Vous donc qui confessez la sublime croyance
De ce culte d'amour dont Dieu même est l'essence,
Qui réformez l'erreur en prêchant l'union,
Et qui faites le bien pour toute ambition,
Du dogme des vertus sacrés dépositaires,
Des peuples, en son nom, soyez toujours les pères:
Qu'à votre voix toujours le céleste courroux.

* M. l'abbé Dalbine, curé de St-Amable.

Quaud nous nous repentons soit désarmé par vous ;
Que ce pouvoir si grand d'absoudre le coupable
Rende un moment le prêtre à Dieu même semblable;
Que ce Dieu dans nos cœurs trouve un temple vivant,
Pour y faire germer les dons qu'il y répand.
Que l'homme, au lit de mort, aidé de vos prières,
Se prépare à franchir les célestes barrières,
Et que dans ce séjour, ministres du saint lieu,
Vous ne nous délaissiez qu'entre les mains de Dieu!



POÉSIES

DIVERSES.

SATIRE
DES ROMANS DU JOUR,
CONSIDÉRÉS DANS LEUR INFLUENCE
SUR
LES MŒURS ET LE GOUT DE LA NATION.
1802.

Où le cœur est blessé, l'esprit n'a plus de frein.
(*De l'ouvrage.*)

Ainsi de nos dédains pour venger les vertus,
Le goût se perd, Ariste, où les mœurs ne sont plus!
Si, pour frapper les sots à grands coups de férule,
Boileau mêlait le fiel avec le ridicule,
Comme à ce peuple vil d'écrivains corrupteurs,
Son vers eût, en raillant, porté ses traits vengeurs!
Quel démon a jeté, dans sa fureur lubrique,
Sur ma bibliothèque une grêle impudique?
Vous auteurs si chéris, vous auteurs tant relus,

Vous charmiez nos aïeux, vous ne nous charmez plus.
Nous vouons à l'oubli vos pompeuses merveilles,
Et cet art d'enchanter le cœur par les oreilles!
Corneille! de nos jours il n'est plus de Romains
Qui remettent pour nous des crayons à tes mains.
Poëte aimé du cœur, noble et tendre Racine,
Retiens les doux accords de ta lyre divine;
Et toi, Molière aussi, sous ton masque badin,
Ne peins plus le Tartufe, Alceste ou Trissotin!
Vous que l'on adorait comme dieux du Parnasse,
A des maîtres nouveaux, cédez, cédez la place!
Que nous fait aujourd'hui le Parnasse et ses dieux?
Nous avons des romans : voilà qui vaut bien mieux.
Les Thersites héros, les Achilles grotesques,
Dans leurs exploits guindés, sottement gigantesques;
Les innocens maris, les forcenés amans,
Les haines de l'amour, les raccommodemens,
Des rapts prémédités les trames recousues,

Les garçons retrouvés et les filles perdues ;
Ce jargon nébuleux, enluminé de fard,
Cet art sans naturel, ce naturel sans art,
Ce goût oriental, ces fausses métaphores,
Ces foudres sans chaleur, fugitifs météores,
Du tragique où l'on rit la piquante fureur,
Des drames allemands le comique pleureur;
Tout est là.... Maintenant écartant toute honte,
Vrais Satyres, foulons les bourbiers d'Amathonte;
Mettons, pour colorer notre grossier dessin,
Et le français en grec et le grec en latin;
Osons sous l'œil du jour, outrageant la nature,
Montrer Mars sans écharpe, et Vénus sans ceinture,
Et comme ces oiseaux, trompés par nos filets,
Prenons-nous au miroir des *Bijoux indiscrets;*
Où vantant sans pudeur de coupables faiblesses,
Illustrons un F*aublas* par d'indignes prouesses,
Et sur un canapé souillé d'impureté,

En brisant son autel plaçons la volupté.

Sur ce point, dira-t-on, je veux qu'on vous concède ;
Mais il est un roman à qui tout autre cède ;
Roman toujours nouveau, que vingt éditions
Doivent mettre à l'abri de vos proscriptions.
Là, le style du moins peut braver la satire.
J'en conviens; mais les mœurs ne lui peuvent sourire?
« La fille qui me lit a perdu la pudeur »,
Lui-même à l'écolière a dit le précepteur.
Au printemps de ses jours Delphine était aimable ;
Elle goûtait encor ce charme délectable
Qu'on savoure à longs traits dans le calme des sens ;
Son cœur pur de l'amour ignorait les tourmens :
Elle lit Héloïse, et soudain dans son âme,
En silence s'allume une brûlante flamme.
Désirs impétueux, sans cesse renaissans,
Voilà ses Dieux : eux seuls irritent tous ses sens.

C'est en vain qu'à l'entendre on la croit vertueuse,
Elle dément tout bas sa vertu langoureuse.

Femmes qui m'écoutez, ne me maudissez pas:
Je ne veux point semer les poisons sous vos pas.
Si le ciel de nos cœurs vous a fait souveraines,
Soyez des Déités et non pas des syrènes.
Aux hommes je dirais : Vous voulez des romans,
Relisez Télémaque, et des gouvernemens
Retrouvez la science aux rives de Salente;
Et comme lui des flots maîtrisant la tourmente,
Sur les écueils des mers, dirigés par Mentor,
Évitez l'amour même, écueil plus grand encor;
Mais à vous je dirai ; Vous buvez d'un calice
Doux d'abord, puis amer; femmes, lisez Clarisse!
D'un Lovelace au moins le dangereux attrait
Rendra sur vos vertus votre cœur moins distrait,
Et prévenant son sort en lui donnant des larmes,

La pudeur de son voile embellira vos charmes.

Jadis au temps des preux par les belles vanté,
Le laurier reposait aux pieds de la beauté.
On le disait cueilli pour un pieux hommage,
Et l'Amour s'honorait d'un fidèle servage.
Si nous nous réformons pour ne valoir pas mieux,
Du moins ne soyons pas pires que nos aïeux.

Fi! que dites-vous là? répondra la coquette
Pour qui tous les romans sont nés sur la toilette.
Je veux à mon lever mille petits lecteurs,
De mes charmes secrets petits adorateurs.
Voyez, je fais un signe, et d'un essor fidèle,
Mes jeunes jouvenceaux sont déjà sous mon aile;
Sans force à mon boudoir, incapable d'effort,
L'âme oisive y languit, s'effémine et s'endort;
Et mon discours pétri de l'esprit des coulisses,
Des secrets de Cypris instruit les cœurs novices.

C'est fort bien : grâce à vous, tout un sexe adoré
Du poison des Laïs follement enivré,
A l'empire des sens doit borner son empire ?
Non : pour charmer nos maux si ce sexe respire,
Qu'il épure pour nous jusques au sentiment,
Et des chastes vertus qu'il garde l'ornement.

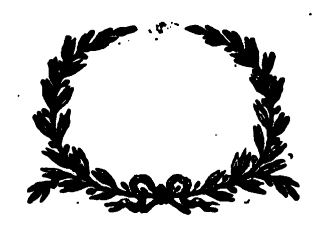
Les femmes dont le nom et les vertus célèbres
Ont de la nuit des temps traversé les ténèbres,
Véturie à son fils rendant un cœur romain,
Et sauvant Rome ingrate en désarmant sa main;
Zelmire de son sein alimentant son père,
O prodige! à la fois et sa fille et sa mère;
Pénélope, fidèle à la foi des époux,
Repoussant mille amans l'un de l'autre jaloux;
Cornélie, Andromaque et la chaste Lucrèce
Savaient sentir, aimer, et briller sans faiblesse.

Vous donc qui du génie avez reçu les dons,

N'allez pas, préparant de magiques poisons,
Les semer avec art dans un écrit perfide!
C'est déguiser la mort sous les charmes d'Armide.
En croyant n'encenser que la frivolité,
C'est consacrer un culte à la perversité.
Dès lors *les lieux communs de morale lubrique*,
Sont vendus au volume à l'enchère publique.
Où le cœur est blessé l'esprit n'a plus de frein.
Le bon goût méconnu fait l'objet du dédain;
Le bon sens est banni: plus d'études sensées;
Sur le beau, sur le vrai, les âmes sont blasées.
Vers un monde idéal follement emporté,
On y nourrit l'ardeur d'un délire exalté;
Et la société n'est plus qu'un édifice
Que de ses mains façonne ou détruit le caprice.
Ah! de plus grands objets au talent sont offerts:
Peignez-nous Lavoisier éclairant l'univers;
Newton, armé du prisme, et d'une main savante,

Divisant du soleil la robe étincelante;
Franklin qui sut ravir d'un bras victorieux,
Et le sceptre aux tyrans et le tonnerre aux Dieux;
Buffon d'un seul regard embrassant tous les êtres;
Bernardin si naïf et rival de ses maîtres;
Saint-Lambert, philosophe et poëte à la fois;
Laharpe qui du goût a proclamé les lois;
Jenner, dieu de son art, qu'adore Cythérée;
Lalande calculant les feux de l'Empyrée;
Sicard des sourds-muets créant l'âme et les sens;
Chappe, courier des airs, qui devance les vents.
Montrez-nous sur les mers l'illustre Bougainville
D'un nouvel archipel explorateur habile;
Peignez-nous Montgolfier voyageant dans les airs;
Des Grétry, des Méhul, répétez les concerts;
Aux accens des Talma, ramenez sur la scène
Les beaux jours de Thalie et ceux de Melpomène.
Empruntez à David ces pinceaux éloquens

Par qui Rome revit dans des tableaux parlans.
Trop long-temps a régné le mensonge des fables :
Clio vient dérouler ses feuillets mémorables.
La France renaissante, à la voix des héros,
A vu briller le jour au milieu du chaos.
Après que la victoire a déployé ses ailes,
Français! la paix vous doit des palmes immortelles:
En traçant des tableaux dignes de nos regards,
Toujours l'artiste honore et fait aimer les arts.



STANCES.

CONSEILS PHILOSOPHIQUES.

A TOUT ce que tu fais que la raison préside ;
Consulte-la souvent, qu'elle seule te guide :
Sans ce bienfait des cieux, sans ce divin fanal
L'homme reste au-dessous du stupide animal.

Des plaisirs corrompus crains l'ivresse fatale ;
Vois Hercule amolli filer aux pieds d'Omphale.
Si ton cœur de l'Amour chérit les doux transports,
C'est à l'amour constant d'en régler les ressorts.

Éclaire ton esprit, cultive la science ;
Comme un mal flétrissant repousse l'ignorance.
Cet ignorant à qui ne servent point ses yeux,
Sans être aveugle-né n'est pas moins malheureux.

Interroge ton cœur, sonde ton caractère:
N'y laisse pas germer de zèle atrabilaire.
Le faux zèle est cruel parce qu'il est tremblant;
C'est un feu qui consume agité par le vent.

Mais ne suis pas non plus l'extravagance impie
De ces faux sectateurs de la philosophie,
Qui rassemblant les noms d'élémens, de chaos,
Veulent que du hasard l'univers soit éclos.

Sois juste et bienfaisant: adore un Dieu pour l'être.
Il te fit pour l'aimer plus que pour le connaître:
Tu dois pour l'honorer obéir à sa loi.
Dans le désir du bien, dors, et réveille-toi!

Dans les hommes toujours aime à trouver des frères.
Visite l'indigent dans le fond des chaumières;
Va corriger pour lui l'injustice du sort,
Rendre la joie au deuil et la vie à la mort.

Abjure les discords et chéris la patrie,
Et que l'or dans tes mains serve à son industrie.
Sois sûr que la vertu, le commerce et les arts,
Sont du bonheur public les plus fermes remparts.

Demande pour l'Etat des lois régulatrices,
Et pour toi les goûts purs des muses bienfaitrices.
La nature est ta mère : emprunte ses faveurs
De la saveur des fruits, de la beauté des fleurs.



AVANTAGES
D'UN SALON LITTÉRAIRE.

L'ASSOCIATION
De citoyens unis d'intelligence,
Est une utile jouissance,
Une honnête distraction.
L'homme, souvent en proie aux peines de la vie,
A besoin d'y chercher quelque soulagement.
C'en est un à mes yeux de pouvoir librement
Jouer ou converser en bonne compagnie.
Echanger tour à tour ses pensers et ses goûts,
N'est-ce pas un plaisir bien doux?
Quelle volupté d'être ensemble
Lorsque le nœud qui nous rassemble
Fut approuvé, formé par notre choix!
La conversation nous procure à la fois

Mille agrémens divers ; elle agrandit notre âme.
Du choc de la pensée il jaillit une flamme
Qui nous remplit de sa douce clarté.
Et lorsque l'amabilité,
La gaîté décente,
La grâce piquante,
La délicatesse obligeante,
La bonté toujours indulgente,
Ainsi que l'onde suit son cours,
Se répandent dans nos discours,
La conversation offre un charme suprême.
Cette fille des cieux, comme la beauté même,
En parlant à nos cœurs enchante nos esprits.
Dans un salon je m'occupe et je lis
Les nouvelles du jour, ces fécondes gazettes,
De vérités, d'erreurs, éternelles trompettes.
Lorsque je quitte les journaux,
Je cours à Malte-Brun, à ses vastes tableaux ;

Avec lui je voyage en Europe, en Afrique,
Dans l'Asie et dans l'Amérique.
Des mers franchissant les bassins,
Je me vois transporté chez vingt peuples lointains;
Quelle variété d'usages!
Quels contrastes de mœurs, de lois et de langages!
Que de traits curieux à mes yeux sont offerts!
Sur ma chaise avec lui je parcours l'univers.
D'une société tel est donc l'avantage:
Elle est en quelque sorte un commun héritage,
Où chacun peut cueillir et des fruits et des fleurs,
Savourer leurs parfums et choisir leurs couleurs.
Epris de la littérature,
Celui-ci plus souvent se livre à la lecture;
Celui-là, fatigué de ses travaux, le soir
Joue avec des cartons peints de rouge et de noir.
Cet autre voit l'ivoire, au gré de sa pensée,
Répondre au mouvement d'une main exercée,

Et sur un tapis vert frapper d'un choc heureux,
Un ivoire arrondi qui disparaît aux yeux.
Une société peut seule faire éclore
Des passe-temps si doux et d'autres biens encore,
Biens qui viennent du cœur, non de la passion,
Et que promet et donne l'union.
Du sage ainsi la rêveuse pensée
Par des amis veut être délassée;
Ainsi notre œil aime à voir des ormeaux
Contre les vents marier leurs rameaux;
Ils s'élèvent ensemble, et sous leur ombre amie,
On sent mieux circuler les sources de la vie.



SUR

LA MÉDIOCRITÉ.

Mediocritas aurea.

HOR.

La médiocrité rappelle l'âge d'or;
Dans le siècle de fer elle suffit encor.
Elle est des plaisirs purs la source inaltérable.
Ici, la vérité parle comme la fable.
Si je ne mets un frein à mes désirs fougueux,
Puis-je jamais espérer d'être heureux?
L'ambitieux, dans sa fatale ivresse,
Est toujours pauvre au sein de la richesse:
D'une fièvre brûlante éprouvant les accès,
Il promène partout des regards inquiets.
Non, ce n'est pas pour lui, dans ses jardins si vastes,
Que la nature et l'art offrent de tous côtés,

Par de savans accords et de hardis contrastes,
A l'œil du spectateur de nouvelles beautés;
Que sous un fer tranchant vont s'élever en gerbes
De ses nombreux guérets les dépouilles superbes;
Ou que Bacchus, couvert de ses pampres féconds,
De leurs bras tortueux, de leurs riches festons,
Pare le vert sommet d'une douce colline.
Il n'en saurait jouir : le champ qui l'avoisine,
Désenchante ses yeux, et son cœur attristé
Est rongé du tourment de la cupidité.
Il désire sans cesse agrandir ses domaines,
Et les biens qu'il n'a pas causent toutes ses peines.
Insensé! voudrais-tu régner sur des déserts,
Et dans ta soif ardente engloutir l'univers!
Il n'est point de bonheur pour l'homme insatiable.
Modérons-nous : voilà le seul bien véritable.
Et pourquoi, mes amis, par des vœux destructeurs,
Si le ciel a sur nous versé quelques faveurs,

Ingrats envers les Dieux, rendre leurs bontés vaines?
Pourquoi tant de désirs, de passions hautaines?
Qui de nous ne se dit : Je suis faible et borné,
Et vers un but moral en naissant destiné,
Il faut qu'à m'observer la sagesse attentive
Modère de mes vœux l'ambition trop vive.
Ne vois-je pas dans le monde où je suis,
Que tout à des lois est soumis?
Les astres sont réglés dans leur brillante course,
Les fleuves ne vont pas remonter vers leur source,
Le feu brûle dans l'air qui lui sert d'aliment,
Dans les champs de Cérès le grain naît constamment,
Les habitans des airs, les habitans de l'onde,
L'animal casanier, la biche vagabonde,
Ont leurs instincts divers, leurs rapports ordonnés.
Les êtres sont partout l'un à l'autre enchaînés.
C'est en me renfermant dans ces sages limites
Que je puis vivre en paix. Si, passant leurs orbites,

Où Jupiter ou Mars voulaient changer de lieu,
Tout serait abîmé dans une mer de feu.

Je sais dans les états qu'une utile distance
Parmi les citoyens doit marquer la puissance;
Que le riche a besoin d'un plus grand appareil.
Eh bien! qu'il aille aux lieux que brûle le soleil,
Chercher les diamans pour former sa parure,
Et que l'art, à grands frais, tourmentant la nature,
Offre à ses goûts usés les mets les plus exquis!
De ce pénible éclat je ne suis point épris.
Une table frugale a plus droit de me plaire,
Et la simplicité voilà mon caractère.
Combien, hélas! combien le luxe et les grandeurs
Ont flétri l'innocence et corrompu les mœurs!
Si Plutus m'eût ouvert ses sources souterraines,
Peut-être que l'orgueil eût coulé dans mes veines?
J'aurais avec dédain regardé mes égaux;

Sourd à leurs cris, insensible à leurs maux,
La pitié généreuse et si pleine de charmes,
N'eût jamais vu mes yeux baignés de larmes.
Au gré des passions par la mode emporté,
Inconstant et volage, ivre de volupté,
Je n'eus jamais senti l'élan des grandes âmes,
Et des douces vertus jamais les saintes flammes
N'eussent peut-être électrisé mon cœur.
La médiocrité sied mieux à mon bonheur.
Plus rapproché de mon semblable,
Je m'intéresse à lui lorsque le sort l'accable;
Ma main pour ses besoins a toujours un denier,
Et j'aime à deviner ses plaisirs le premier.
Le simple villageois et la simple bergère,
Vivent à peu de frais, heureux dans leur chaumière.
Une innocente joie est au milieu des champs.
Entraîné par instinct vers ces tableaux touchans,
Sans suite, je me plais à parcourir l'asile,

Où Flore avec Zéphir m'offre un abri tranquille.
Plus que les peupliers et les pins orgueilleux,
Je chéris l'humble saule et l'ormeau vigoureux.
Là, j'unis le silence à la fraîcheur de l'ombre ;
Là, je m'égare en paix sous le feuillage sombre.
La Méditation, fille des immortels,
Perçant de son regard les secrets éternels,
Tantôt me porte alors au delà de l'espace ;
Et voyant l'univers comme un point qui s'efface,
Je m'écrie : « O mortels, vous ne vivez qu'un jour,
Coulez-le dans la paix, et qu'il soit pour l'amour ;
Fuyez l'Ambition, cette mégère impie,
Qui couronne son front des serpens de l'Envie :
Couchés également sous la faux du trépas,
Le destin de Lycus est celui de Bias ! »
A des pensers plus doux, tantôt je m'abandonne,
Et je vais visiter les vergers de Pomone.
J'y vois Lise et Damon qui recueillent les fruits,

Les fruits délicieux que l'automne a produits.
Je les vois, les yeux pleins d'un innocent délire,
L'un l'autre se laisser deviner leur martyre;
Bientôt j'entends l'écho répéter leur amour;
Et j'emporte avec moi l'image d'un beau jour.



A MON HERMITAGE.

A TOI, mon aimable hermitage;
Il ne faut que de petits vers;
Les alexandrins sont trop fiers
Pour le simple asile du sage.
Quoique ton nom qui rime en *ol*
Ne soit pas celui d'Argentol,
Mais bien celui de Menétrol,
Qui sent un peu le marécage;
Quoique ton onde un peu sauvage
Ne soit pas celle du Lignon,
Et quoique au lieu de l'esturgeon,
La grenouille y fasse ménage,
J'aime en été ton doux ombrage,
Comme le taureau, le mouton,
Ou comme *coco*, ce luron,

Avec qui je fais le voyage,
Aiment ton savoureux herbage,
Aiment ta riche fenaison.
Epaissis sur moi le feuillage
De tes ormes un peu trop clairs,
De tes perches déjà sur l'âge
Et de tes saules demi-verts.
Tu n'as pas de luxe inutile,
Mais ton potager est fertile :
Artichauts, salades, tendrons,
Tous les légumes y sont bons.
Et grâces à mes pavillons,
Que le chèvre-feuille à son aise
Couvre et recouvre de festons,
J'en fais mon jardin à l'anglaise.
Je vois le choux et le navet,
Près de la tendre sensitive ;
Je vois la rose avec l'œillet

Entre la citrouille et l'endive:
D'un amoureux soin je cultive
La douce plante d'où dérive
L'utile et merveilleux secret
De nous passer des colonies,
De nous moquer des avaries,
Et de la guerre et des Anglais,
Pour faire un sucre tout français
Qui si..... (Honni soit le profane
Qui tout haut n'en dit pas du bien);
Si par cas le goût le condamne,
Avec son joli cristallin,
Fera toujours au magasin
Baisser le bon sucre de canne.
Je te dois un plaisir nouveau
Mon aimable locaterie,
Qu'une indigène colonie
Entretient non loin du hameau.

C'est le droit d'oser sans scrupule
A loisir prendre la férule
Contre les méchans et les sots;
Je puis, bravant le ridicule,
M'y soustraire à leurs vains bons mots,
Ou dans les douceurs du repos,
Berçant ma santé langoureuse,
Y voir l'abeille butineuse,
Qui, de sa trompe industrieuse,
Pompe le suc de mes pavots.
Ici, du sensible Virgile,
Le doux souvenir me saisit,
Horace avec son lucrétile,
Se représente à mon esprit.
De tous deux le livre me suit:
Alors le long de la prairie,
Je promène ma rêverie;
Je vois les arbres du verger

Des fruits les plus doux se charger;
Et dans sa corbeille choisie,
Pomone ainsi me ménager
Une douce et pure ambroisie.
A tes présens je suis lié,
Paisible lieu qui m'intéresses;
L'enclos* où je ne vais qu'à pié
Se plaint pour toi de mes tendresses;
Tu me dois toutes tes largesses:
Ce sont les dons de l'amitié.

---

* L'enclos de Mozac.



SUR

LA BRIÈVETÉ DE LA VIE.

TOUT ce qui reçut l'être est créé pour finir:
Dans son gouffre éternel le temps doit l'engloutir;
Et le trépas de sa faux dévorante
Moissonne à chaque instant la nature vivante.
Les plus fiers monumens, les plus vastes cités,
Dans le néant se sont précipités.
Où sont Thèbes, Memphis, Ephèse, Babylone?
Les plus grands potentats, descendus de leur trône,
Ont vu leur empire détruit;
Et leur nom en passant n'a laissé qu'un vain bruit.
Jadis sur le tombeau qui, du vainqueur d'Arbelle,
Couvrait la dépouille mortelle,
Ces mots furent gravés : « Cette tombe suffit
A celui qui, pour ses conquêtes,
Trouvait que 'univers était trop circonscrit. »

Mortels! insensés que vous êtes,
On dirait à vous voir ivres d'ambition,
Que vous n'irez jamais traverser l'Achéron?
Si votre or triomphait de la parque fatale,
Je vous dirais d'en amasser;
Mais rien ne peut fléchir la déesse infernale,
Et tout vous avertit qu'on ne fait que passer.
Autour du Dieu qui nous éclaire,
Avec quelle rapidité
Dans sa course tourne la terre!
Le printemps la revêt de sa fécondité:
Il porte l'espérance, et des fleurs font ses charmes;
Mais l'Aurore sourit en répandant des larmes;
Mais c'est pour s'éclipser que brille l'univers.
L'été de ses rayons qui brûlent dans les airs,
A déjà flétri la verdure,
Et l'automne chargé de mille fruits divers,
Cède sa place à la froidure.

Ce caillou bondissant qui roule au sein des mers,
Le temps le détacha de la roche lointaine
Qui menace les cieux de sa cime hautaine,
Et des vents déchaînés brave en vain les efforts.
Sur de vastes tombeaux, sur les débris des morts,
Nous nous traînons sans cesse, et leur triste poussière
Se mêle aux élémens de la nature entière.
La vie est un flambeau passé de main en main :
L'un périt, l'autre naît, voilà notre destin.
Rien ne s'anéantit, mais tout se décompose,
Et le monde à nos yeux n'est que métamorphose.
La terre, l'eau, le feu, l'air, toujours agissans,
Prennent, rendent aux corps leurs principes puissans,
Et les font à la fois et vivre et disparaître.

Que d'un tissu léger le ciel forma notre être!
L'enfant dans son berceau sourit à peine au jour,
Qu'un essaim de douleurs l'assiége tour à tour;

Sans les soins assidus d'une mère attentive,
Un instant l'aurait vu sur l'infernale rive.
Combien de longs efforts pour sauver du trépas,
Ce faible composé de membres délicats!
Il grandit, et bientôt le feu de la jeunesse
Semble enflammer ses sens d'une éternelle ivresse,
Mais cette vive ardeur n'a que de courts accès;
Dans l'âge mûr, courant de projets en projets,
La fortune le joue, et trompe son attente:
Déjà le front courbé, la vieillesse pesante
S'avance, et vient glacer ses esprits abattus;
Le passé n'est pour lui qu'un éclair qui n'est plus.
Il s'écrie en tremblant: « La vie est un vain songe:
Dans une épaisse nuit je sens que je me plonge;
Atropos va lever son bras silencieux;
Mon œil, blessé de la clarté des cieux,
Ferme déjà sa débile paupière;
Je chancelle, et n'ai plus cette force première

Qui jadis entraînait mes pas précipités.
L'univers dont long-temps j'admirai les beautés,
N'est plus pour moi qu'un abîme où je tombe :
Un silence éternel va régner sur ma tombe.....
O mes amis, témoins de mon dernier soupir,
Faites-moi vivre encor dans votre souvenir!
Combien vous m'étiez chers, quand, livrés à l'étude,
Les plaisirs de l'esprit faisaient notre habitude.
De tous vos entretiens l'ineffable douceur
Se frayait noblement le chemin de mon cœur. »

Ainsi tout se détruit : les vents et les tempêtes
Allument dans les cieux la foudre sur nos têtes ;
L'onde ronge ses bords, le feu brûle, et le fer,
Le fer, ce dur métal, est dévoré par l'air.
Et cependant la mort, de ses mains inégales,
De la destruction marque les intervalles.
L'insecte vit un jour sur la feuille des bois ;

L'éléphant bat cent ans la terre de son poids ;
Et le vivant écueil de la liquide plaine,
L'énorme et vorace baleine
Prolonge avec orgueil la course de ses ans,
Lorsqu'au milieu de ses légers élans,
La perche, en sa courte carrière,
Fuit comme l'eau de la rivière.

C'est peu que par les lois qui servent son dessein,
La nature à chaque être ait prescrit une fin ;
Elle voulut encore à chaque espèce
Créer un ennemi pour lui nuire sans cesse :
Ainsi le faible agneau, l'innocente brebis,
Qui donnent leur toison pour filer nos habits,
Tombent sous les coups redoutables
Du loup, tyran des bois, terreur de nos étables.
Le tourtereau roucoulant ses amours,
Se voit en proie aux serres des vautours ;

Et le brochet, dans sa gueule acérée,
Engloutit et la truite et la carpe dorée.
Et l'homme..... il triompha des tigres et des ours,
Mais, par une démence extrême,
Le plus grand ennemi de l'homme est l'homme même.
Ce n'était pas assez que cent gouffres divers,
La flamme des volcans, la tourmente des mers,
Et la terre en courroux entr'ouvrant ses abîmes,
Fissent périr des milliers de victimes;
Ou que la peste horrible, étendant ses poisons,
Semât partout le deuil autour de nos maisons;
Il fallait que l'enfer et toutes ses furies
Portassent dans les camps leurs ravages impies;
Il fallait que la foudre en cent bouches d'airain,
Et soudain s'allumât et dévorât soudain.
Hélas! transportons-nous dans les champs de Bellone,
Qu'y voyons-nous? la mort qui partout y moissonne;
Le désespoir, les cris, le sang qui court à flots

Inonder et rougir les palmes des héros ;
L'excès de la licence et l'excès du carnage.
L'homme est bon, nous dit-on, et voilà son ouvrage.
Avide de combats, ses criminelles mains
S'arment barbarement de poignards assassins.

Mais qui peut pénétrer la nature des choses ?
Nous voyons les effets, nous ignorons les causes.
De nos sens imparfaits le voile ténébreux
Obscurcit le savoir, et rend l'esprit douteux ;
Mais l'esprit, fils du ciel, dépouillant la matière,
Dans le sein du Très-Haut puisera la lumière,
Et fait pour parcourir un cercle illimité,
Lorsqu'aux sources de l'être il sera remonté,
De ce monde, aujourd'hui mystérieux spectacle,
Tous les ressorts cachés paraîtront sans obstacle,
Et les globes divers, et les astres des cieux,
D'un éternel éclat brilleront à nos yeux.

Enchantent mon oreille, et pénètrent mon cœur.
Le pinçon enjoué, l'agréable fauvette,
Charment par leurs concerts cette douce retraite.
Mon œil, en s'étendant, voit ce mont sourcilleux
Où Pascal pesa l'air dans ses essais heureux.
Quand son front est serein ou chargé de nuages,
Il prédit les beaux jours, ou prédit les orages;
Ce géant colossal me rappelle ces temps
Où l'Auvergne brûlait des flammes des volcans.

L'été, d'autres objets viennent frapper ma vue:
C'est la poire fondante aux rameaux suspendue;
C'est des plants du jardin le cortége nombreux,
Les légumes féconds, l'artichaut épineux;
C'est l'abricot doré, la cerise vermeille,
La prune de Damas et la rouge groseille.
Quelquefois vers son nid je découvre l'oiseau
Qui porte à ses petits un léger vermisseau,

Où je vois le pigeon d'une aile tournoyante,
Par ses roucoulemens appeler son amante,
Revenir sur son toit de détour en détour,
Et briller à mes yeux de tous les feux du jour.
Ainsi, les fruits, les fleurs, les oiseaux et les plantes
Forment de ce tableau les beautés ravissantes.

L'automne à mes pensers donne un nouvel essor.
C'est le riche espalier, chargé de son trésor,
C'est le doux chasselas qu'on cueille sur la treille,
C'est Pomone étalant sa riante corbeille,
C'est Philomèle encor, qui, par les plus doux sons,
Avant de nous quitter, répète ses chansons;
C'est des arbres divers les couleurs différentes,
Et leur mobile éclat, et leurs teintes changeantes.
L'œil satisfait y trouve avec art mélangé
Chaque rayon du jour, rouge, vert, orangé.

L'hiver, ce lieu n'est pas sans agrémens encore:

Si je n'y trouve plus les fruits qu'il fit éclore,
D'un soleil bienfaisant quelquefois les rayons
Y plaisent à ma vue, y fondent les glaçons.
La nature en son deuil présente encor des charmes;
Elle semble y sourire au milieu des alarmes.
Et souvent à l'abri de ses murs protecteurs,
De l'aquilon glacé j'ai bravé les fureurs.



IDYLLE.

IDYLLE.

DAPHNIS ET CHLOÉ.

DAPHNIS.

COMME on voit des brebis la famille bêlante
Rechercher au printemps la verdure naissante,
Ainsi j'aime Chloé, j'adore ses attraits :
L'amour qu'elle a pour moi remplit tous mes souhaits.

CHLOÉ.

Oui, je t'aime, Daphnis, autant que pour éclore
La rose aime un zéphir et les baisers de Flore;
Et je me plais autant à rencontrer tes yeux
Que l'aigle aime à fixer l'astre brillant des cieux.

DAPHNIS.

En vain mille beautés s'offriraient à ma vue,
Mon âme à leur aspect ne serait point émue.
Soudain je leur dirois : Chloé fait mon bonheur,
Chloé fait mes plaisirs, Chloé seule a mon cœur.

CHLOÉ.

En vain tous les bergers qui connaissent ma flamme,
Voudraient ravir sur toi l'empire de mon âme.
D'un air froid et glacé je recevrais leurs feux :
Daphnis a mes amours, Daphnis seul a mes vœux.

DAPHNIS.

Autant que de la nuit l'inégale courrière,
Le cède aux doux rayons du feu qui nous éclaire,
Autant Chloé que j'aime à l'égal d'un beau jour,
Efface par ses traits les beautés d'alentour.

CHLOÉ.

Autant l'arbre d'Alcide, au front large et superbe,
Surpasse un saule obscur qui s'incline sur l'herbe,
Autant mon cher Daphnis, l'honneur de ces hameaux,
Par mille attraits divers surpasse ses rivaux.

DAPHNIS.

Ainsi qu'un jeune faon ne quitte point sa mère,
Ni l'oiseau de Vénus sa compagne si chère;
Ainsi je ne saurais vivre loin de Chloé:
Que je meure aussitôt si j'en suis séparé!

CHLOÉ.

Comme on voit sous ces murs un couple d'hirondelles
Revenir tous les ans au même nid fidèles,
Ainsi toujours unie à mon tendre berger,
Je veux toujours lui plaire et ne jamais changer.

DAPHNIS.

Rien n'égale en douceur un baiser de ta bouche :
Quel plaisir je ressens lorsque ta main me touche !
Le nectar dont Hébé sait enivrer les Dieux,
Ne vaut pas ton sourire, un regard de tes yeux.

CHLOÉ.

Souvent dès que Phébus vient ouvrir ma paupière,
Près de toi, cher Daphnis, j'ai volé la première ;
Et lorsque loin de nous il achève son tour,
Je me plains à l'écho des cruautés du jour.

DAPHNIS.

Pour toi, de belles fleurs j'ai rempli ma corbeille ;
Mais la rose se peint sur ta bouche vermeille ;
La blancheur de ton front efface encor les lis :
Tu surpasses l'éclat des dons que tu chéris.

CHLOÉ.

J'ai vu naître en mon champ deux jeunes tourterelles
Qui des amours constans sont, dit-on, les modèles.
Daphnis, je les élève et conserve pour toi;
Leurs doux roucoulemens te rediront ma foi.

DAPHNIS.

Si parfois dans tes yeux je surprends quelques larmes,
Je crois voir la rosée étaler tous ses charmes.
Ah! Chloé, qu'ils sont doux les pleurs que tu répands!
Les ris ne valent pas les larmes des amans.

CHLOÉ.

Je ne puis effacer ton image chérie;
Adieu, mes chers troupeaux, adieu, ma bergerie;
Quand Daphnis est absent, je m'égare et me perds;
Les lieux qu'il a quittés sont pour moi des déserts.

DAPHNIS.

Que me fait des grandeurs la pompe enchanteresse,
Tout l'éclat de Plutus et toute sa richesse!
Tous ces biens si vantés ne sont rien près de toi ;
Je possède Chloé, l'univers est à moi.



CHANSONS.

LES J'AI VU.

Du peuple j'ai vu l'imprudence,
Le délire et la cruauté,
Avec le fer de la licence
Ensanglanter la Liberté;
J'ai vu des Catons sans sagesse,
Des Aristides sans vertus,
Ne nous donner que leur bassesse
En échange de nos abus.

Des baguettes de la folie,
J'ai vu Merlin nous faire don;
Et le bonnet de l'anarchie
Coiffer l'âne avec le fripon.
Laissant là ligneul et savate,
J'ai vu Lucas le cordonnier

Demander que l'aristocrate
Fût chaussé par le sabotier.

Dans leur zèle patriotique,
J'ai vu de nouveaux financiers,
Pour le bien de la république
Convertir notre or en papiers.
J'ai vu, pleins d'humeur bénévole,
Ces philantropes citoyens,
Pour les payer sans une obole,
Des hôpitaux vendre les biens.

Grâce aux trompettes de la gloire,
Sortant d'une lâche terreur,
J'ai vu la main de la Victoire
Couronner un triomphateur.
Bientôt, hélas! j'ai vu les mères
Gémir de leur fécondité,

Et les cohortes étrangères
Sur notre sol épouvanté.

Je vois enfin, sans arbitraire,
Un monarque issu de nos rois,
Qui, par une loi tutélaire,
Avec les siens nous rend nos droits;
De qui l'âme toute française
De l'aimer nous fait un devoir:
Après cela, ne vous déplaise,
Amis, je ne veux plus rien voir.



A CHLOÉ.

O MA Chloé, combien je t'aime!
Tes yeux ont pénétré mon cœur!
Si tu voulais m'aimer de même,
Nous aurions trouvé le bonheur.
D'une ingrate philosophie,
Je ne puis souffrir le tourment;
Oui, s'il est un bien dans la vie,
Ce ne peut être qu'en aimant.

L'Amour sur toute la nature
Sait répandre un charme nouveau;
C'est pour lui que l'onde murmure,
Que l'arbre se courbe en berceau.
C'est son souffle qui fait éclore
Les fleurs dont tu pares ton sein;

C'est pour lui que l'on voit l'aurore
Sourire aux portes du matin.

O vous que l'intérêt seul guide,
Quel plaisir pouvez-vous goûter;
Est-ce dans un calcul aride
Que le bonheur peut exister?
Le Dieu d'amour vend-il ses charmes,
Et ses transports délicieux?
Non, des amans les douces larmes
Ne mouilleront jamais vos yeux.

Que la tendresse nous unisse,
L'esprit, le goût, le sentiment;
Que l'estime et non le caprice
De nos cœurs soit le nœud charmant!
Comptez votre or, âmes vénales;
Laissez-moi seul avec Chloé;

Loin de vos richesses fatales,
Bien plus que vous je jouirai.

RONDEAU.

Sur l'air : *Oui, c'en est fait, je me marie.*

LORSQUE l'on prend femme chérie,
On est au comble du bonheur:
On verse au sein de son amie
Tous les sentimens de son cœur.

Sa main caressante,
Sa voix éloquente,
Sa grâce touchante
Embellit nos jours.
Les ris et la joie,
Et l'or et la soie
Que Clotho déploie,
En filent le cours.

Lorsque l'on prend femme chérie,
On est au comble du bonheur;
On verse au sein de son amie
Tous les sentimens de son cœur.

Un époux pour plaire
N'a point l'âme altière,
Et son caractère
Est flexible et doux:
Tel sera ***
Toujours, je l'espère,
Aimable et sincère,
Et jamais jaloux.

Lorsque l'on prend femme chérie,
On est au comble du bonheur;
On verse au sein de son amie
Tous les sentimens de son cœur.

COUPLETS A ***.

MON souvenir
Peut adoucir l'absence;
Mais il me faut y joindre l'espérance:
A vous revoir j'aspire, et ma souffrance
Me fait mourir.

Mon souvenir
Cherche votre présence;
Près des beaux lieux, témoins de ma souffrance,
Je la demande; hélas! et votre absence
Me fait mourir.



COUPLETS
INPROVISÉS EN SOCIÉTÉ.

Messieurs, acquittez votre impôt :
Si vous négligez de le faire,
Culhat, Gannat, et puis Grimaud,
Vous feront une humble prière.
Grimaud surtout est si poli,
Si prévenant, si plein de zèle,
Qu'il vous arrache à votre oubli
Par une épître fraternelle.

Vous payez, il est vrai, le port,
Le timbre sec et la formule ;
Et toujours, par un coup du sort,
Quelque nouveau droit s'accumule.

Mais le style est si gracieux,
Et l'invitation si tendre,
Que l'esprit et le cœur joyeux,
Vous ne vous faites plus attendre.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

ÉPITRES.

POÉSIES DIVERSES.

IDYLLE.

CHANSONS.

FIN DE LA TABLE.

